



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LA SECONDE ANNÉE,

OU

A QUI LA FAUTE?

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique,
le 12 janvier 1830.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

DENNEVILLE, banquier M. GONTIER
CAROLINE, sa femme M^{me} L. VOLNYS.
EDMOND, COMTE DE SAINT-ELME, ami de Denneville. M. ALLAN.
GERVAULT, caissier de Denneville M. FIRMIN.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Denneville.

Le théâtre représente un appartement richement décoré : le fond est occupé par une cheminée, aux deux côtés de laquelle sont deux portes ; la porte à droite de l'acteur est celle du dehors. Deux portes latérales : la porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de Caroline ; l'autre, celle d'un cabinet ; auprès de celle-ci, une table en forme de bureau chargée de papiers ; auprès de la porte à gauche, une psyché.

SCÈNE I.

DENNEVILLE, en habit du matin, devant son bureau ;
puis GERVAULT, qui entre un instant après *.

DENNEVILLE.

Voilà mon courrier terminé... je puis maintenant m'amuser jusqu'à ce soir... Il est si difficile de mener de front les affaires et les plaisirs !... Les unes prennent tant de place, que j'ai toujours peur qu'il n'en reste plus pour les autres. (Voyant Gervault qui entre un carnet à la main.) Ah ! c'est toi, Gervault... Voilà notre courrier, j'ai tout signé.

GERVAULT.

On vous propose du papier sur Vienne.

DENNEVILLE.

Je le prendrai.

GERVAULT, tenant des liasses d'effets.

On vous propose des espagnols.

DENNEVILLE.

Je n'en veux pas... Dis qu'on me tienne au courant du nouvel emprunt... Les agents de change sont-ils venus ce matin ?

GERVAULT.

Il y en a quatre qui vous attendent... ceux d'hier.

DENNEVILLE.

Je n'ai pas le temps de les voir... Je suis

* Le premier actem inscrit tient toujours en scène la droite du théâtre

pressé... Dis-leur que je vendrai aujourd'hui...
Il nous faut une baisse pour après-demain...
Edmond est-il venu ?

GERVAULT.

M. le comte de Saint-Ehme... ce jeune homme si élégant?... il n'a pas encore paru... Mais madame vous a fait demander deux fois.

DENNEVILLE.

Ah ! ma femme !

GERVAULT.

Et elle a été obligée de déjeuner sans vous

DENNEVILLE.

C'est sa faute.

Air de Partie et Revanche

A m'attendre elle est obstinée.

GERVAULT.

Elle a cru bien faire.

DENNEVILLE.

Pourquoi ?

J'ai dit cent fois que dans la matinée

Je voulais demeurer chez moi.

Oui, le matin, dans son ménage,

Être seul est parfois très bon ;

Et c'est, depuis mon mariage,

Le seul instant où je me crois garçon.

(Il se lève.)

Mais j'avais écrit à Edmond... Pourquoi vient-il pas ?

GERVAULT.

Monsieur ne peut s'en passer

DENNEVILLE.

C'est vrai... quand je ne le vois pas le matin, je ne sais comment employer ma journée.

GERVAULT.

Est-ce que vous n'irez pas à la Bourse?

DENNEVILLE.

Non... tu iras, toi... n'es-tu pas mon meilleur et mon plus ancien commis?... Garçon le caisse sous mon père... tu as toute ma confiance... Ton mérite seul t'a fait monter en grade... et quand tu es là, je suis tranquille.

GERVAULT.

Et moi, je ne le suis pas.

DENNEVILLE.

Pourquoi donc?

GERVAULT.

Ah! mon cher patron... mon cher patron, cela va mal.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas l'avis de mes livres de compte, et il me semble que ma fortune...

GERVAULT.

Ce n'est pas cela dont je veux parler... Jeune encore, vous êtes un des premiers banquiers de Paris; et, grâce à moi, je puis le dire, une bonne et sage administration règne encore dans vos bureaux; mais rien ne vaut l'œil du maître, et tôt ou tard la dissipation et le désordre intérieur amènent celui des affaires.

DENNEVILLE.

Comment!...

GERVAULT.

Ah! dame, monsieur, je ne connais ni les compliments ni la flatterie... je ne connais que mes livres... je suis exact et sévère comme mes chiffres... et tout ce que je dis est vrai, comme eux et deux font quatre.

DENNEVILLE.

Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu dis?

GERVAULT.

Beaucoup de choses... beaucoup trop... Voilà deux ans que vous êtes marié.

DENNEVILLE.

C'est-à-dire deux ans... Il y a plus que cela.

GERVAULT.

Non, monsieur... car c'est aujourd'hui même, cinq février, l'anniversaire de votre mariage.

DENNEVILLE.

C'est, ma foi, vrai... je ne l'aurais jamais cru.

GERVAULT.

J'ai eu l'honneur de dire à monsieur que, pour ce qui était des chiffres, je ne me trompais jamais... Nous voici donc à la fin de la seconde année... une femme charmante, que vous avez épousée par inclination; car vous adoriez... on vous la refusait, et vous voulez l'enlever... ce que j'appelais alors une foce... parceque je n'aime pas les soustractions et ce genre-là... Enfin votre amour était au

plus haut degré... Cela s'est maintenn pendant le premier semestre... cela a un peu baissé pendant le second... N'importe, la fin d'année était bonne... c'était un cours très raisonnable; cours moyen auquel il fallait se tenir pour être heureux... Mais la seconde année, ce n'était plus ça... les bals, les soirées, les spectacles.

DENNEVILLE.

Pouvais-je refuser à ma femme les plaisirs de son âge?

GERVAULT.

Laissez donc! c'était autant pour vous que pour elle; car vous la laissiez sortir avec sa tante, tandis que vous alliez de votre côté... et maintes fois, depuis, j'ai cru voir...

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

GERVAULT.

Air des Frères de Lait.

Pardon, monsieur, de l'excès de mon zèle.

Ce que j'en dis était pour votre bien;

Quoi qu'il ait pu voir un serviteur fidèle,

Il pense en lui... mais ne dit jamais rien,

De ce qu'il pense il ne dit jamais rien.

Je suis muet quand ça vous intéresse,

Et, vous pouvez en croire mon honneur,

Votre or n'est pas mieux gardé dans ma caisse

Que vos secrets ne le sont dans mon cœur.

DENNEVILLE.

Je te crois, mon cher Gervault, et j'ai en toi une confiance aveugle... Mais rassure-toi... tu te trompes.

(Il va à son bureau.)

GERVAULT.

Je le desire, monsieur... En attendant, voici cette parure en diamants que vous m'avez dit d'acheter chez Franchet, rue Vivienne.

(Il lui montre un écrin.)

DENNEVILLE.

C'est bien.

(Il prend l'écrin.)

GERVAULT.

Elle coûte dix mille francs, monsieur... dix mille francs, écus.

DENNEVILLE.

Ce n'est rien...

GERVAULT.

Ce n'est rien à recevoir... mais quand il faut payer... ça fait bien de l'argent.

DENNEVILLE.

Je réparerai cela avec quelques économies... (Il serre l'écrin dans le tiroir de son bureau.) J'ai deux chevaux anglais... que je veux vendre... (Venant auprès de Gervault.) Sur-tout du silence.

GERVAULT.

Vous pouvez être tranquille... Mais voilà ce qui me désole... monsieur, quand il y a dans un ménage le chapitre des dépenses secrètes... quand elles ne sont point tenues ostensiblement, et à parties doubles... cela va toujours mal.

DENNEVILLE.

Quelle idée!

GERVAULT.

Tenez, monsieur, voilà quarante ans que j'ai épousé madame Gervault... Elle n'était pas aimable tous les jours, vous le savez... mais c'est égal: je lui ai toujours été fidèle, sinon pour elle, du moins pour moi. Quand monsieur trompe madame, madame trompe monsieur... L'un va de son côté, l'autre va du sien. Il n'y a plus unité d'intérêts, ni de dépense... il n'y a plus d'accord, plus d'ordre, de bonheur... A qui la faute?... A celui des deux qui a commencé... car, dans un ménage, dès qu'un et un font trois... on ne peut plus se retrouver.

DENNEVILLE.

Tu as peut-être raison.

GERVAULT, avec chaleur.

Oui, sans doute... et si vous voulez m'en croire...

(Edmond entre en ce moment.)

SCÈNE II.

EDMOND, DENNEVILLE, GERVAULT.

DENNEVILLE, apercevant Edmond.

Eh! le voilà, ce cher ami!

GERVAULT.

C'est fini... tous mes calculs sont renversés.

DENNEVILLE.

Je t'attendais avec impatience!

EDMOND.

Ce n'est pas ma faute, je rentre à l'instant... et reçois ta lettre.

DENNEVILLE.

J'ai tant de choses à te confier!... (A Gervault.) Mon cher Gervault...

AIR: Ces postillons sont d'une maladresse.

N'oubliez pas ce courrier, cela presse:

Dans un instant il faut qu'il soit parti.

(Il va auprès de la cheminée avec Edmond, ils causent bas.)

GERVAULT.

J'entends, monsieur, j'entends, et je vous laisse

Avec votre meilleur ami,

L'ami du cœur, l'unique favori.

(A part.)

Dès qu'il est là, je dois quitter la place,

Car mes sermons ne sont plus écoutés;

(Prenant une liasse d'effets.)

Et ma morale est mise dans la classe

Des effets protestés.

(Il sort.)

SCÈNE III.

EDMOND, DENNEVILLE.

DENNEVILLE.

Comment étais-tu donc sorti de si bonne heure? car nous nous étions couchés hier au milieu de la nuit.

EDMOND.

J'avais, ce matin, des emplettes à faire.

DENNEVILLE.

Je tenais à te parler avant de voir ma femme; car j'ai besoin de toi, et il faut que nous convenions de nos faits.

EDMOND.

Me voilà!... trop heureux d'obliger un ami.

DENNEVILLE.

A charge de revanche; parceque nous autres garçons... quand je dis garçons... c'est tout comme... je le suis par caractère... Eh bien! mon ami, cette beauté si sévère... cette vertu invincible... s'est enfin humanisée.

EDMOND.

Je t'en fais compliment.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas sans peine... il y avait des rivaux... lord *Albermal*, et le comte de *Scherédo*... Ces Russes, maintenant, on les trouve par-tout, depuis Andrinople jusqu'aux coulisses de l'Opéra.

EDMOND, riant.

Que veux-tu, l'esprit de conquête!...

DENNEVILLE.

Elle a un jeune parent à Vienne, pour qui elle désirerait des lettres de recommandation... Je lui en ai proposé à condition qu'elle viendrait aujourd'hui me les demander elle-même.

EDMOND, avec joie.

Et... elle viendra?

DENNEVILLE, à demi-voix.

C'est convenu... à trois heures, et moi qui connais les usages et la politesse...

AIR d'Aristippe.

Fidèle à l'amour qui m'invite,

J'irai, solliciteur discret,

J'irai lui rendre sa visite,

Dès ce soir, après le ballet.

EDMOND.

Quoi! vraiment, après le ballet!

DENNEVILLE.

C'est l'instant où chaque dèesse

Des mortels écoute la voix.

L'heure a sonné... la divinité cesse...

L'humanité reprend ses droits.

EDMOND.

Je n'en reviens pas.

DENNEVILLE.

Bien plus, nous devons souper ensemble.

EDMOND, tirant de la poche de son gilet une lettre, qu'il y remet aussitôt.

C'est donc cela dont tu me parlais dans ta lettre... ce souper avec une jolie femme... je n'y concevais rien.

DENNEVILLE.

Oui, mon ami; et vu qu'en tout il faut de l'ordre et de l'économie, si, comme je te l'ai écrit, tu as toujours envie du Prince de Galles, mon cheval anglais, qui m'est inutile, et dont je veux me défaire... je te donne la préférence.

EDMOND.

Volontiers... je te remercie.

DENNEVILLE, vivement.

Nous en parlerons plus tard. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit... il faudrait, pour bien faire, que tantôt, à trois heures, je fusse seul ici... et pour cela je n'espère qu'en toi..

EDMOND.

Et comment ?

DENNEVILLE.

Si, tout-à-l'heure, négligemment, et sans faire semblant de rien... tu me proposais à moi, et à ma femme... une promenade au Bois... au milieu de la journée... nous accepterions.

EDMOND.

La belle avance !

DENNEVILLE.

Attends donc... au moment de partir... il me surviendrait une affaire imprévue... un banquier en a toujours à volonté... Me voilà obligé de rester, ce qui est très contrariant... mais les chevaux sont mis : je ne veux pas empêcher ma femme de sortir... et c'est toi qui l'accompagneras dans ma calèche.

EDMOND.

Mais, mon ami...

DENNEVILLE.

A moins que tu n'aimes mieux monter le Prince de Galles, et escorter ma femme en écuyer cavalcadour.

EDMOND.

Mais, permets donc.

AIR : De sommeiller encor, ma chère

La bienséance, la morale...

DENNEVILLE.

C'est pour elle ce que j'en fais.

Par ce moyen pas de scandale,

Rien ne trahira mes projets.

Par l'intention la plus pure

Je suis guidé... sois-le par l'amitié...

Je te rendrai ça, je le jure,

Dès que tu seras marié.

EDMOND.

Si tu le veux absolument...

DENNEVILLE.

Je veux plus encore... J'attends de toi un bien autre service... Ne vas-tu pas ce soir au bal chez madame de Merteuil, la tante de ma femme ?

EDMOND.

J'y suis invité.

DENNEVILLE.

Tu sais que, de cette année, je suis brouillé avec elle.

EDMOND.

C'est ce qui m'étonne... une femme si aimable, et d'un si grand mérite !

DENNEVILLE.

C'est vrai... Des principes sûrs, excellents... une très bonne maison pour une jeune fem-

me... Mais il fallait y aller deux fois par semaine... c'était gênant... tandis que, me brouillant avec elle, je n'empêche pas ma femme de voir sa tante, sa seconde mère... je suis trop juste pour cela. J'exige même qu'elle s'y rende exactement tous les lundis et vendredis, jours d'Opéra... et au lieu de deux soirées d'ennui... j'y gagne deux soirées de liberté.

EDMOND.

C'est assez bien calculé.

DENNEVILLE.

N'est-il pas vrai?... Par exemple, je vais toujours le soir la chercher... mais aujourd'hui, ce sera bien gênant... tu comprends ?

EDMOND.

Parfaitement.

DENNEVILLE.

Et si tu voulais lui servir de chevalier... la ramener...

EDMOND.

Permets donc... tu disposes ainsi de moi... j'avais peut-être des projets.

DENNEVILLE.

C'est un service d'ami... c'est le moyen que ma femme ne se doute de rien... cette pauvre Caroline, je serais désolé de lui causer la moindre peine, de troubler son repos!... et si je savais que cette aventure dût jamais venir à sa connaissance, j'aimerais mieux y renoncer.

EDMOND, vivement.

Y penses-tu ?

DENNEVILLE.

Oui, mon ami, ma femme avant tout!... (Souriant.) Ce serait dommage, cependant ; parce que cette petite Zilia est si piquante... si jolie... moins que ma femme, j'en conviens... mais c'est un caprice... une idée.

EDMOND.

Comme tu en as souvent.

DENNEVILLE.

C'est la dernière, je te le jure... et puis cela n'empêche pas d'aimer sa femme... au contraire.

AIR de Turenne.

C'est un trésor qu'un mari peu fidèle ;

La femme y gagne cent pour cent ;

De soins, d'égards, on redouble pour elle ;

Car, à-la-fois volage et repentant,

On lui revient plus tendre et plus galant.

On la chérit au fond de l'âme,

En raison des torts que l'on a ;

Et c'est peut-être pour cela

Que j'adore toujours ma femme.

Toi, garçon, tu ne comprends pas cela.

EDMOND.

Si vraiment... mais il me répugne d'être ton complice.

DENNEVILLE.

En revanche je te servirai, dans l'occasion, auprès de tes comtesses et de tes duchesses ; car tu es étonnant dans tes amours... tu ne

tiens pas à t'amuser... il te faut trois cents ans de noblesse... et voilà tout.

EDMOND.

Quelle idée !... Tu n'as que cela à me répéter... hier encore, devant ta femme.

DENNEVILLE.

C'est que cela est vrai... C'est par grâce que tu descends jusqu'à la Chaussée-d'Antin... Moi, je préférerais de la beauté, de la gentillesse ; toi, des titres et des armoiries... Je prends mes maîtresses dans les chœurs de l'Opéra, et toi dans l'*Almanach Royal*... chacun son goût. Je ne te blâme pas, moi... je blâme ta discrétion... je ne te cache rien, je te dis tout ; et toi... tu fais le mystérieux avec moi, ton meilleur ami, et ton banquier.

EDMOND.

Tu te trompes.

DENNEVILLE.

Non pas, je m'y connais... et pendant longtemps je t'ai vu triste... malheureux... tu ne prenais plus plaisir à rien... tu refusais toutes nos parties, tu ne dépensais plus d'argent... enfin, mon ami, tu te dérangeais.

EDMOND.

... j'étais amoureux, et sans espoir.

DENNEVILLE.

Dans l'*Almanach Royal* ?

EDMOND, hésitant.

Oui... oui, mon ami... une femme charmante... jeune, aimable, vertueuse... d'autant plus difficile à vaincre, qu'elle n'était ni prude, ni dévote, ni coquette, mais sincèrement attachée à ses devoirs.

DENNEVILLE.

C'est là le diable... Cependant cela va mieux ; car, depuis deux ou trois jours, je te vois une physionomie à succès.

EDMOND.

Oui ; les circonstances sont venues à mon aide... Je crois qu'on me voit d'un œil plus favorable... on commence à se plaire avec moi... Hier, enfin... hier soir, enhardi par un regard qui était presque tendre, j'ai hasardé une déclaration.

DENNEVILLE.

De vive voix ?

EDMOND.

Non... non, je n'aurais pas osé... mais j'ai glissé un billet.

DENNEVILLE.

Qu'elle a accepté ?

EDMOND.

Oui vraiment.

DENNEVILLE.

Bravo !... c'est très bien... il faut continuer.

EDMOND.

C'est ce que je veux faire.

DENNEVILLE.

A la bonne heure... profite de tes avantages.

(On entend sonner à deux reprises dans l'appartement de Caroline.) C'est dans la chambre de ma femme... Autrefois, quand j'étais garçon, j'avais fait des études sur les sonnettes des dames... j'aurais distingué, à la seule audition, le sentiment qui animait les personnes... c'est une musique comme une autre.

AIR du vaudeville du Premier Prix.

Presto, presto... quand une belle
Veut sa toilette ou ses bijoux...
Dolce, dolce... qu'ind elle appelle
Pour que l'on porte un billet doux.
Forté... c'est lorsque la sagesse
Se fâche et ne peut pardonner.
Piano... c'est lorsque la tendresse
Retient la main qui va sonner.

(On sonne une seconde fois plus fort et plus précipitamment.)

Tiens, dans ce moment, ma femme s'impatiente... il faut que ce soit un événement de la plus haute importance.

SCÈNE IV.

EDMOND, DENNEVILLE, CAROLINE,
sortant de son appartement.

CAROLINE, à la cantonade.

Eh bien ! mademoiselle, cherchez-le... il ne peut pas être perdu... Je l'avais hier soir dans ma chambre à coucher... et je n'en suis pas encore sortie.

DENNEVILLE.

Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

CAROLINE.

Ah ! c'est vous, mon ami !... (Apercevant Edmond, qu'elle salue froidement.) Monsieur le comte de Saint-Elme.

DENNEVILLE.

Que vous est-il donc arrivé ?

CAROLINE.

Rien... rien... je vous jure... une maladresse de ma femme de chambre.

DENNEVILLE.

Mais encore ?

CAROLINE.

Un mouchoir... qu'hier soir en rentrant j'avais placé sur un meuble... et qui, ce matin, ne se retrouve plus.

(Edmond passe à la gauche de Caroline.)

DENNEVILLE.

C'était donc bien précieux ?

CAROLINE.

Nullement... un mouchoir brodé... garni en valenciennes... Mais cela m'inquiète... cela me fâche... je n'aime pas que les choses se perdent.

DENNEVILLE.

Voilà de l'ordre... voilà une vraie femme de ménage.

CAROLINE.

Oui ; faites-moi des compliments... Hier

soir, j'étais fâchée contre vous... j'étais d'un dépit... d'une humeur... Je ne sais pas ce que j'aurais fait.

DENNEVILLE, riant.

Vraiment !

CAROLINE.

Heureusement que votre attention de ce matin m'a désarmée.

DENNEVILLE, étonné.

Mon attention !

CAROLINE.

Oui, cette corbeille de fleurs que j'ai trouvée à mon réveil.

DENNEVILLE, de même.

Une corbeille !

CAROLINE.

Ne vous en défendez pas... vous vous êtes rappelé que c'était demain mon jour de naissance.

DENNEVILLE, à part.

Ah ! mon Dieu !...

CAROLINE.

Et je vous remercie d'y avoir pensé... Ce souvenir efface tout ; et c'est moi qui suis seule coupable...

DENNEVILLE.

Certainement... chère amie, je pense toujours à vous... et aujourd'hui sur-tout... c'était bien mon intention d'y penser tantôt... dans la journée... mais ce n'est pas moi qui ce matin...

CAROLINE.

Qui donc vous a prévenu ?

EDMOND, s'inclinant.

C'est moi, madame... qui me suis permis cette surprise.

AIR du vaudeville du Piège.

Pouvais-je mieux qu'avec ces fleurs
Fêter votre jour de naissance ?
Fraîches écloses, leurs couleurs
Semblent du moins de circonstance...
Le même jour vous vit naître.

DENNEVILLE, souriant.

Charmant...

EDMOND.

Du même éclat votre jeunesse brille ;
Et... j'ai voulu qu'en vous éveillant
Vous pussiez vous croire en famille.

DENNEVILLE.

Ah ! le joli petit madrigal !... Ma foi, de mon temps, j'en ai entendu au Vaudeville qui ne valaient pas celui-là... c'est très bien... (A Caroline.) Mais cela ne m'étonne pas... Edmond est la galanterie même... il est rempli de petits soins, de prévenances... il faut être né comme cela... moi, je ne pourrais pas.

CAROLINE.

Autrefois, cependant...

DENNEVILLE.

Il est certain que, quand je vous faisais la cour... mais entre mari et femme... ce n'est

plus cela... c'est mieux encore... n'est-il pas vrai?... Voyons, chère amie... qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui?... avez-vous quelque idée ?

CAROLINE.

J'attends les vôtres ; et si vous avez des projets...

DENNEVILLE.

Aucun... (Faisant signe à Edmond.) Voici le moment.

EDMOND.

La journée est superbe... et si ce matin nous allions tous les trois au bois de Boulogne ?

DENNEVILLE.

C'est une bonne idée... cela délasse des travaux du matin... qu'en pensez-vous ?

CAROLINE.

J'aimerais autant rester à Paris.

DENNEVILLE.

Pourquoi donc?... Nous reviendrons dîner... vous irez ce soir au bal.

CAROLINE.

Comment, est-ce que vous ne m'accompagnez pas ?

DENNEVILLE.

Je le voudrais, ma chère amie, si j'avais les termes où j'en suis avec votre tante, cela paraîtrait fort singulier... et puis j'ai ce soir un rendez-vous d'affaire ; tu sais, Edmond, cette affaire dont je t'ai parlé.

EDMOND, gravement.

Oui, madame, une affaire commerciale qu'il ne faut pas négliger, à cause de la concurrence.

CAROLINE.

Comme vous voudrez... vous êtes le maître.

DENNEVILLE.

Cela vous fâche ?

CAROLINE.

Nullement... j'y suis habituée. Autrefois j'étais assez bonne pour m'en affliger, et quand monsieur refusait de m'accompagner... je restais seule ici à pleurer.

DENNEVILLE.

Quel enfantillage !

CAROLINE.

C'est ce que je me suis dit... J'ai eu un peu de peine à prendre mon parti... mais on prétend que les larmes et les chagrins enlaidissent... Je le croirais assez : c'est si affreux d'avoir les yeux rouges !

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

De mon miroir les conseils salutaires
Furent par moi trop long-temps méconnus ;
Je les écoute, et changeant de manières,
Je me résigne, et je ne pleure plus !...
Pour être heureux, tout doit en mariage
Se partager... et quand monsieur gaiment
Va s'amuser... hélas ! j'en fais autant,
Afin de faire bon ménage.

EDMOND.

Le sourire vous va si bien ; et si vous saviez

comme la gaieté vous embellit... combien vous êtes séduisante dans un bal!

DENNEVILLE.

C'est ce que tout le monde dit.

CAROLINE.

Il paraît que monsieur ne voit pas par lui-même.

EDMOND.

Heureusement que d'autres ont des yeux pour lui... Et moi, qui n'ai point d'affaires commerciales... moi, qui compte bien aller à ce bal... si j'osais réclamer la première contredanse...

CAROLINE, montrant Denneville.

Si monsieur le permet.

DENNEVILLE.

Certainement... je l'autorise même à danser la *galope*.

CAROLINE.

C'est bien heureux... J'en entends parler de tous les côtés, et je ne l'ai pas encore dansée de l'hiver.

EDMOND.

Il serait possible!

CAROLINE.

Où... Les bals finissent par-là; et nous nous en allons toujours à onze heures... monsieur a envie de dormir.

DENNEVILLE.

C'est naturel... moi, je n'aime pas la danse... sur-tout celle-là.

EDMOND.

Ah! n'en dis pas de mal... c'est bien autrement amusant que vos insipides *pastourelles*, vos éternels *étés*... La *galope*!... une danse si vive, si animée... une danse vraiment nationale.

DENNEVILLE.

Oui, je conçois... ces passes continuelles... ces dames que l'on prend, que l'on quitte... c'est amusant pour vous autres jeunes gens... mais pour les gens respectables qui ne dansent plus... pour les mamans et les maris... c'est différent. (A Caroline.) Aussi je n'autorise qu'à-vec lui.

CAROLINE.

Et pourquoi pas avec d'autres?

DENNEVILLE.

Pourquoi?... parceque cela ne peut se danser qu'entre amis intimes, et qu'il faut être sûr des personnes. (Il va s'asseoir près de la table.)

EDMOND, vivement.

Il a raison, il faut être sûr de son danseur... Y a-t-il rien de plus déplorable qu'un cavalier inhabile qui brouille toutes les figures... et qui fait manquer l'effet général?

CAROLINE.

S'il en est ainsi, monsieur, c'est moi qui craindrais de ne pas être digne de vous... car je ne suis encore qu'une écolière.

EDMOND.

Pour les dames, rien de plus facile... il n'y a qu'à se laisser conduire... et je suis certain qu'avec une seule leçon...

CAROLINE.

Vous êtes trop bon.

EDMOND.

Du tout: c'est l'usage... Quand on doit danser le soir... on répète le matin... (A Denneville, qui est assis auprès de la table.) N'est-il pas vrai?

DENNEVILLE.

Certainement; et dès qu'Edmond veut bien prendre cette peine-là... que diable! chère amie, profite-s-en; car il n'a pas de temps à perdre.

CAROLINE.

Quoi!... vous voulez?..

EDMOND, vivement.

Eh! oui, sans doute... Je suppose d'abord que vous savez les premiers éléments?

CAROLINE.

Moi!... je ne sais rien.

EDMOND, au fond à gauche, avec Caroline.

C'est charmant... Vous tenez toujours en avant le pied opposé à celui du danseur... et dès qu'il change, vous changez aussi.

CAROLINE.

Vous croyez?

EDMOND.

C'est de rigueur.

DENNEVILLE, à la table, et tenant un journal.

Eh! oui, puisqu'il le dit.

CAROLINE.

Je me le rappellerai, monsieur.

EDMOND.

Maintenant, la taille plus inclinée... plus cambrée... et ne craignez rien... C'est à votre cavalier à vous aider, à vous soutenir... c'est son devoir. (A demi-voix.) Et il est si doux!

CAROLINE.

Monsieur...

EDMOND, lui présentant la main.

Votre main dans la mienne.

CAROLINE.

Je verrai bien sans cela.

EDMOND.

C'est impossible.

DENNEVILLE, toujours à la table, et sans tourner la tête.

Fais donc ce qu'on te dit!

EDMOND, commençant à danser.

Tra, la, la, la, la... Ici, nous changeons de main... Tra, la, la, la, la... (Arrivant jusque sur la chaise de Denneville.) Prends donc garde... tu nous gênes.

DENNEVILLE, reculant sa chaise.

Il fallait donc le dire!

EDMOND, s'arrêtant.

Et puis ça essouffle de chanter en dansant...

DENNEVILLE.

N'est-ce que cela?... je ferai l'Orchestre... que je serve au moins à quelque chose...

(Il prend un violon qui est dans une boîte sur une chaise, et joue, pendant qu'Edmond et Caroline dansent qu'il ques mesures de la galope.)

EDMOND, à Caroline, tout en dansant.

Très bien, madame... à merveille... des dispositions admirables.

CAROLINE, dansant toujours.

Vous trouvez?

DENNEVILLE, jouant toujours.

Je suis de son avis... c'est très bien... très gracieux.

CAROLINE, dansant toujours.

Au fait, c'est très amusant.

EDMOND.

N'est-il pas vrai?... (A Denneville.) Va toujours, mon ami, ne te fatigue pas.

DENNEVILLE, à part.

Air de la Galope.

Dieux! mon rendez-vous!

L'heure s'avance,

Et, par prudence,

D'un moment si doux

Écartons les regards jaloux.

EDMOND, s'arrêtant.

Pourquoi l'arrêter?

DENNEVILLE, lui faisant signe.

Il faut nous apprêter,

Je pense,

Puisqu'au Bois

Tous trois

On nous attend...

EDMOND, le regardant.

Ah! je conçois.

(A Caroline.)

Il a raison,

Laissons là la leçon...

Notre toilette à faire;

Mais à ce soir:

J'ai l'espoir

De vous voir

Surpasser mon savoir.

ENSEMBLE.

CAROLINE, EDMOND et DENNEVILLE.

CAROLINE.

A ce soir donc

Ma seconde leçon;

J'y prends goût, et j'espère

Que dès ce soir

Je puis peut-être avoir

Sa grace et son savoir.

EDMOND.

Il a raison,

Je m'éloigne: adieu donc,

Ma gentille écolière;

Mais à ce soir:

J'ai l'espoir

De vous voir

Surpasser mon savoir

DENNEVILLE.

A ce soir donc

La seconde leçon...

Ta gentille écolière,

J'en ai l'espoir,

Pourra bien dès ce soir.

Surpasser ton savoir.

(Edmond sort par la porte du fond; Caroline rentre dans son appartement.)

SCÈNE V.

DENNEVILLE, seul.

A merveille!... ma femme ne se doute de rien... Ils partiront sans moi.. Zilia viendra à trois heures... et puis ce soir, pendant le bal... C'est charmant! grâce à ce cher Edmond, me voilà libre pour toute la journée... Il faut convenir que j'ai en lui un ami véritable!... et il y a pourtant des gens qui prétendent que, fier de sa naissance et de son titre de comte, il dédaigne des financiers tels que nous. (Il s'assied sur le devant du théâtre). Lui, le meilleur enfant du monde, qui est mon camarade, qui ne peut vivre sans moi! qui fait danser sa femme... Il est vrai que je faisais... et c'est fatigant... quand on n'en a pas l'habitude. (Tirant son mouchoir de sa poche.) J'ai chaud. (Regardant le mouchoir avec lequel il vient de s'essuyer.) Ah! mon Dieu! quel luxe! un mouchoir brodé... garni en dentelles! (Riant.) J'y suis... c'est celui que ma femme avait perdu dans sa chambre à coucher... Ce matin, en me levant, je l'aurai pris par mégarde... et la pauvre femme de chambre qu'on a grondée pour moi!... Ne laissons pas soupçonner l'innocence... (déployant le mouchoir) et n'allons pas à propos de rien... comme un autre Othello... Eh! mais, à propos d'Othello... qu'est-ce que j'aperçois là?... (Il se lève.) Dans le coin de ce mouchoir... (Il défait le nœud et prend un billet qu'il ouvre.) Un papier plié... O ciel! l'écriture d'Edmond... (Il lit.) « Grace, madame... grâce pour « un malheureux... qui se meurt d'amour et de « désespoir! » — A qui diable s'adresse-t-il ainsi?... « N'aurez-vous pas pitié de mes tourments... Caroline? » — Caroline!... C'est à ma femme!... et j'étais sa dupe!... j'étais joué, trahi par lui!... Voilà cette amitié dont je m'honorais!... Elle vous coûtera cher, monsieur le comte... et dès ce matin, ma vie ou la vôtre... (S'arrêtant.) Que dis-je!... et qu'allais-je faire?... un éclat qui va perdre ma femme!... c'est publier ma honte! c'est l'attester moi-même... c'est me déshonorer aux yeux de tout Paris!... Ces bons Parisiens sont toujours si enchantés des accidents qui arrivent aux gens de finances!... il semble que cela les console... Ne leur donnons point ce plaisir-là... (Il se rassied.) Il vaut mieux, sans explication, cesser de le voir, le bannir de chez moi... Mais s'il aime...

s'il est aimé, ils se retrouveront toujours... les obstacles ne feront qu'augmenter leur mutuelle passion... Non, non, je me trompe... Caroline ne l'aime pas encore : ce billet même me le prouve... Il se plaint de ses rigueurs, de sa cruauté !... Oui ; mais c'est toujours ainsi que cela commence : et ce qu'il racontait ce matin... (Il se lève.) Ces regards plus doux, plus tendres... Et cette lettre qu'hier soir elle a reçue... car enfin elle l'a reçue... Il est vrai que c'était dans un mouvement d'humeur contre moi... Je me le rappelle maintenant... je venais d'exciter son dépit, sa jalousie ! mais enfin ce matin elle ne m'en a point parlé... elle a gardé le silence sur cette déclaration... et si elle ne l'aime pas, elle en est peut-être bien près... (Après avoir rêvé un instant.) A qui la faute?... Comment donc en suis-je arrivé là?... car enfin j'aime ma femme !... c'est ma première et ma seule passion... Il me semble que je ne pourrais être heureux sans elle, ni survivre à sa perte... et cependant je me conduis comme si je ne l'aimais pas... je lui préfère des femmes qui sont si loin de la valoir... Gervault avait raison ce matin... je négligeais mes affaires, je me perdais dans l'estime publique... Allons... il faut tout rompre... Agissons en homme, en honnête homme... Ne nous occupons plus que de mon état, de ma fortune... de ma femme... et ma femme ne s'occupera plus que de moi... Que diable ! autrefois elle m'aimait... J'ai su lui plaire, j'ai su l'emporter sur tous mes rivaux !... Oui ; mais c'est qu'alors j'étais tendre, passionné, galant, toujours de bonne humeur, toujours de son avis... je faisais en un mot ce que fait Edmond... je lui faisais la cour ; ce qui est difficile après deux ans de mariage... N'importe ! il n'y a que ce moyen de la ramener ; et puisqu'un rival se présente... sans me plaindre, sans me fâcher, ce qui me ferait passer pour un jaloux... luttons avec lui de soins, de galanteries, de complaisances... et voyons qui l'emportera de l'amant ou du mari...

AIR : Je n'ai point vu ces bosquets, etc.

Je sais fort bien, d'après ce que j'ai vu,
Qu'il faut combattre un rival redoutable ;
Matin et soir, courtisan assidu,
Sa seule affaire est de paraître aimable.
Il a pour lui ses triomphes premiers,
Et ses conquêtes et sa gloire...
Mais j'ai pour moi les dieux hospitaliers ;
A qui combat pour ses foyers
Le ciel doit toujours la victoire.

Après cela ce diable d'Edmond pense à tout... moi, je ne pensais à rien... Ces fleurs qu'il lui a offertes ce matin, c'était bien... Cet air nouveau qu'elle m'avait demandé deux ou trois fois, et qu'il lui a apporté hier... c'était adroit... Ah ! elle aime la musique nouvelle ! eh bien ! je lui donnerai des romances... je lui en dédicierai... j'en ferai, s'il le faut... Autrefois

j'en composais pour elle, et je peux bien encore... Justement, c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage... cela tombe bien... Elle n'y avait pas pensé, ni moi non plus... c'est égal... c'est une occasion... (Cherchant des vers.)

O jour heureux !... jour dont la souvenance... (S'interrompant.) Et ma toilette à laquelle je ne pense pas... Cet Edmond va arriver, j'en suis sûr, avec la mise la plus soignée... les modes les plus nouvelles... tandis que nous autres maris nous nous négligeons... C'est un tort ; et puisque tous les jours on nous attaque, il faut être tous les jours sous les armes. (Il appelle.) Holà, quelqu'un... Félix... (Cherchant toujours.)

O jour heureux !... jour dont la souvenance... (Appelant plus fort.) Eh bien ! viendra-t-on quand j'appelle ?

SCÈNE VI.

DENNEVILLE, GERVAULT.

GERVAULT, entrant par la porte à gauche de la cheminée.

Qu'y a-t-il donc, monsieur ?

DENNEVILLE.

Ce qu'il y a ? morbleu !... voilà une heure que j'attends Félix... mon valet de chambre ; où est-il ?

GERVAULT.

Je l'ai vu sortir tout-à-l'heure.

DENNEVILLE.

Sorti ! quand je veux m'habiller... Et où allait-il ?

GERVAULT.

Je l'ignore... Il donnait le bras à Rosine, la petite ouvrière de madame.

DENNEVILLE.

Sortir avec une grisette... lui, un homme marié !

GERVAULT.

Que voulez-vous, monsieur... le mauvais exemple.

DENNEVILLE.

Je le chasserai.

GERVAULT.

Cela n'en vaut pas la peine... et j'aime mieux vous donner moi-même ce qui vous est nécessaire.

DENNEVILLE.

Je ne le souffrirai pas.

GERVAULT.

Si, si, monsieur. (Il va dans le cabinet prendre l'habit de Denneville.) Voici votre habit.

DENNEVILLE passe l'habit en répétant plusieurs fois :

O jour heureux !... jour dont la souvenance...

(Il se regarde à la psyché.) Ah ! quel habit !... une coupe qui a plus de six mois... quand il me faudrait ce qu'il y a de plus nouveau.

GERVAULT.

Comme vous êtes difficile!... vous qui d'ordinaire n'y regardez pas.

DENNEVILLE.

C'est qu'aujourd'hui, mon ami, aujourd'hui, il s'agit de plaire... à ma femme.

GERVAULT.

Il serait possible!

DENNEVILLE.

Et je te demande pardon si je ne suis pas à la conversation... c'est que dans ce moment je fais des vers pour elle.

GERVAULT.

Des vers! je n'y puis croire encore.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas sans peine... Que le diable les emporte! (Il continue et cherche des vers.)

O jour heureux!... jour dont la souvenance...

(Il va s'asseoir devant la table, et écrit à mesure qu'il compose.)

D'un doux émoi...

Dieu! quel ennui...

D'un doux émoi fait palpiter mon cœur...

Oui, mon cœur! joliment... (Cherchant.)

Jour dont la souvenance...

(A Gervault.) Voyons... donne-moi une rime en *ance*.

GERVAULT.

Échéance.

DENNEVILLE.

Allons donc!... Ah!... m'y voici.

Toi dont l'amour... dont la tendre constance...

GERVAULT.

A merveille.

DENNEVILLE.

Dont la tendre constance...

La coquette! qui ce matin encore... c'est égal...

Dont la tendre constance...

Ont d'un époux assuré le bonheur.

Voilà toujours quatre vers de faits... mais j'ai sué sang et eau.

GERVAULT, regardant ses mouvements agités.

Je ne sais pas comment font les autres poètes... mais je puis dire que pour ce qui est des vers... vous les faites d'une furieuse manière.

DENNEVILLE.

J'entends ma femme... laisse-nous.

GERVAULT.

Tâchez de ne lui parler qu'en prose... car vous lui feriez peur.

DENNEVILLE, à part.

Allons, tenons-nous sur nos gardes...

SCÈNE VII.

DENNEVILLE, à la table, CAROLINE.

CAROLINE, en grande parure; elle sort de son appartement, et, en entrant, se regarde à la psyché.

Me voilà prête... et je ne me suis pas pressée; car, pour monsieur mon mari, sa louable habitude est de me faire attendre une heure.

DENNEVILLE, à part, écrivain à la table, et lui tournant le dos.

Toujours pour nous des préventions favorables... Voilà comme on nous juge... et cependant je suis prêt avant... (cherchant l'expression) avant l'autre.

CAROLINE, qui, pendant ce temps, s'est regardée à la psyché.

Il me semble que ma robe est jolie... Tant mieux pour moi et puis pour M. Edmond qui est un élégant... car pour mon mari... cela lui est bien égal... (Denneville fait un geste d'impatience. Caroline se retourne.) Eh! c'est lui, le voilà... (A haute voix.) Monsieur... (S'arrêtant.) Eh bien!... il ne m'entend pas... comme il a l'air occupé... (Le voyant déclamer.) Ah! mon Dieu... est-ce qu'il compose... est-ce qu'il fait des vers?... lui! un banquier... Je voudrais bien les voir... et si je pouvais sans bruit... par-dessus son épaule... (Elle s'avance doucement, tandis que Denneville la regarde du coin de l'œil en continuant à écrire.)

DENNEVILLE, à part.

Elle y vient...

CAROLINE, près de lui, et regardant par-dessus son épaule.

Si je pouvais seulement lire le titre. (Lisant.) « A ma femme. »

DENNEVILLE, se levant et serrant son papier.

Quoi! madame... vous étiez là?

CAROLINE.

Ma vue vous surprend?

DENNEVILLE.

Non vraiment; car j'étais là avec vous...

CAROLINE.

Comment, monsieur, il serait vrai... c'étaient des vers pour moi?...

DENNEVILLE.

Vous avez donc lu?... quelle indiscrétion!

CAROLINE.

Aucune... puisqu'ils sont à mon adresse.

DENNEVILLE.

Sans doute... mais encore faut-il qu'ils soient dignes de vous... Sans cela, ils auront le sort des autres, que je déchire à l'instant.

CAROLINE.

Comment! ce ne sont pas les premiers?...

DENNEVILLE.

Non vraiment... Presque tous les jours après la Bourse... J'en aurais des volumes.

CAROLINE.

Et je ne les connaissais pas?

DENNEVILLE.

Vous ne les connaissez jamais... j'ai trop d'amour-propre pour cela... Vous comprenez... des épîtres à sa femme... des poésies conjugales... tant de gens trouveraient cela si romantique... je veux dire si ridicule...

CAROLINE.

Pas moi, du moins... et je réclame celle-ci.

DENNEVILLE.

A la bonne heure... dès que j'aurai terminé... car, avec vous, il n'y a pas moyen de vous faire des surprises.

CAROLINE.

Si vraiment... c'en est une déjà... de voir que vous pensez à moi...

DENNEVILLE, *soupirant.*

Eh ! mon Dieu, oui ; c'est malheureusement un tort que j'ai...

CAROLINE.

Comment, monsieur... un tort...

DENNEVILLE.

Que je tâche de cacher à tous les yeux... Vous êtes pour moi si indifférente...

CAROLINE.

J'allais vous faire le même reproche.

DENNEVILLE.

Il eût été bien injuste... car si je suis ainsi... c'est pour vous plaire... pour être comme vous... pour ne point vous fatiguer de mes empressements... j'ai fait plus, je vous l'avouerai... j'ai tâché de m'étourdir, de me distraire... j'aurais voulu vous oublier, en aimer une autre.

CAROLINE.

Comment, monsieur?...

DENNEVILLE.

C'est au point... te le dirai-je... que ces ~~missés~~... je m'étais presque laissé entraîner... une conquête assez flatteuse.

CAROLINE.

Il serait possible!

DENNEVILLE.

Ma franchise, du moins, te prouvera que j'ai résisté... que j'ai renoncé à toutes ces idées-là pour toi, pour toi avant tout... et puis pour ce pauvre Edmond, qui, je crois, en est épris...

CAROLINE, *ému.*

M. Edmond!

DENNEVILLE.

Moi, d'abord, j'ai toujours respecté les droits de l'amitié... Il serait si mal d'abuser de l'affection, de la confiance d'un ami!

CAROLINE.

Et M. Edmond aimait cette dame?

DENNEVILLE, *à part.*

Je ne suis pas obligé de le servir. (Haut.) Lui, il les aime toutes... pas long-temps, par exemple... mais jeune, aimable, répandu dans le monde, il a raison d'en agir ainsi... il ne pourrait pas y suffire... J'en faisais autant quand j'étais garçon...

CAROLINE.

Quoi! monsieur.

DENNEVILLE.

Nous étions camarades... partageant les mêmes folies; et je me rappelle, entre autres, que, pour aller plus vite, nous avions composé des déclarations modèles... des circulaires qui servaient dans toutes les occasions, et qu'au besoin on aurait pu lithographier.

CAROLINE.

C'était indigne

DENNEVILLE.

Abominable... et j'en rougis encore quand j'y pense! mais c'était une grande économie de temps: on n'avait pas besoin de chercher ses phrases... et je me les rappelle encore, tant nous les avons employées de fois... « Grace, ce, grace, madame! » ou mademoiselle, selon la circonstance... « Grace pour un malheureux qui se meurt d'amour et de déses- « poir! »

CAROLINE, *à part.*

O ciel!

DENNEVILLE.

« N'aurez-vous pas pitié de mes tourments, « Hortense? » ou Gabrielle, ou Agathe, ou Athénaïs... selon la dénomination... « Ame de « ma vie... »

CAROLINE.

Assez... monsieur... assez... c'est une horreur... et je ne conçois pas qu'une femme puisse s'y laisser prendre.

DENNEVILLE.

Il y en a cependant... (Voyant Edmond qui entre.) C'est Edmond! à merveille, les voilà brouillés; et je lui permets maintenant de faire l'aimable!

SCÈNE VIII.

DENNEVILLE, EDMOND, CAROLINE.

EDMOND, *à Caroline.*

Me voilà à vos ordres... et le temps nous seconde... un soleil superbe... Aussi j'ai déjà donné rendez-vous à une vingtaine de nos amis qui nous attendent dans l'allée de Long-champs pour nous servir d'escorte... une cavalcade magnifique...

CAROLINE.

Je vous remercie, monsieur, de cet excès d'attention; mais j'ai changé d'idée, je ne sortirai pas...

EDMOND.

Que dites-vous?

DENNEVILLE.

Comment, chère amie?...

CAROLINE.

Je resterai chez moi...

EDMOND, *bas à Denneville.*

Y comprends-tu rien?

DENNEVILLE.

Un caprice. (A part.) Il faut bien que les amants en supportent aussi, puisqu'ils veulent tout partager avec nous.

EDMOND.

Quoi! vous auriez le courage de perdre une si jolie toilette!

CAROLINE, *froidement.*

Elle ne sera pas perdue... (Regardant Denneville d'un air aimable.) Elle sera pour mon mari.

DENNEVILLE, *à part.*

Quel air gracieux! c'est le contre coup qui m'arrive.

EDMOND.

Certainement. C'est un bonheur que tout le monde lui enviera... Mais cette brillante société... ces jeunes gens qui nous attendent.

CAROLINE.

Envoyez-leur... une circulaire pour les prévenir.

EDMOND, étonné.

Une circulaire!

CAROLINE, toujours froidement.

Ou peut-être serait-il plus honnête et plus convenable de les rejoindre... et je ne vous en empêche pas.

DENNEVILLE, à part.

A merveille, il a son congé!...

EDMOND, interdit.

Qu'est-ce que cela veut dire?... (Bas à Denneville.) Et qu'a donc ta femme? Il me semble, mon ami, qu'elle me renvoie?...

DENNEVILLE.

Cela m'en a l'air... Je vois que cela te fâche...

EDMOND, d'un air d'assurance.

Du tout...

DENNEVILLE, avec inquiétude.

Comment cela?

EDMOND.

C'est qu'un changement aussi subit tient à des causes que nous ignorons... et qui, une fois éclaircies, tourneront à mon avantage.

DENNEVILLE, à part.

Ah! mon Dieu!...

EDMOND.

Sois tranquille... j'aurai bientôt r'arrangé tout cela... à la première occasion.

DENNEVILLE, à part, avec colère.

Il sera bien habile s'il la trouve... car je ne les quite plus, et j'empêcherai bien qu'ils aient désormais la moindre explication.

(Il passe à la gauche du théâtre.)

SCÈNE IX.

EDMOND, GERVAULT, DENNEVILLE,
CAROLINE.GERVAULT, entrant par le fond, à droite, à Denneville,
d'un air embarrassé.

Monsieur, quelqu'un vous demande dans votre cabinet.

DENNEVILLE.

Je n'y suis pas...

GERVAULT.

C'est ce que j'ai dit... mais la personne... (à demi-voix) c'est une dame... (haut) prétend que vous comptez sur sa visite... et elle attendra.

DENNEVILLE, à part.

Dieu!... c'est Zilia... si ma femme savait!...

EDMOND, à voix basse.

Ne crains rien. (Haut.) Eh bien! mon ami...

les affaires avant tout... va voir ce que c'est... je tiendrai compagnie à ta femme.

DENNEVILLE.

Du tout.

EDMOND.

Et pourquoi donc te gêner? vas-tu faire des façons avec moi?... Si nous devons aller au Bois... à la bonne heure... mais puisque madame veut rester, cela se trouve à merveille...

DENNEVILLE.

Non vraiment... je ne puis... je ne veux...

EDMOND, près de lui, à voix basse.

Mais prends donc garde... te voilà tout déconcerté...

DENNEVILLE, à part.

Que faire?

CAROLINE.

Eh! mon Dieu! ce qui est bien plus simple, priez cette personne de monter ici, au salon.

(Gervault va pour sortir.)

DENNEVILLE, vivement.

Non pas... non pas... ce ne serait pas convenable... Si ce sont des affaires que moi seul dois connaître...

(Gervault sort.)

CAROLINE.

Eh bien! alors, allez-y!

EDMOND.

C'est ce que je lui dis.

DENNEVILLE, hors de lui, et les regardant alternativement.

Oui... oui... je crois que j'aurai plus tôt fait de la renvoyer... Ce ne sera pas long. Quelle leçon!... pour un instant d'oubli!... s'exposer...

EDMOND.

Mais va donc, mon ami... va donc...

DENNEVILLE.

J'y cours... pour revenir plus vite.

(Il sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE X.

CAROLINE, EDMOND.

EDMOND, à part.

Il s'éloigne... les moments sont précieux!... (Haut à Caroline.) Daignez, madame, m'écouter un instant.

CAROLINE.

Je ne le peux.

EDMOND.

Il le faut... Je ne vous parlerai point ici d'un amour qui vous déplaît, qui vous est odieux; mais je tiens à votre estime, à votre amitié: je tiens à me justifier...

CAROLINE.

Vous n'en avez pas besoin.

EDMOND.

Si, madame... votre accueil me l'a prouvé... Qu'ai-je fait?... quel est mon crime?

CAROLINE.

Vous me le demandez?... Je n'ai pas voulu

hier soir, devant mon mari... devant tout le monde... vous rendre ce billet, que vous aviez eu l'audace...

EDMOND.

Madame...

CAROLINE.

Mais je vous dois une réponse, et la ferai en peu de mots. Vous êtes fort aimable... mais c'est à mes yeux un mérite perdu... et je n'augmenterai point le nombre de vos conquêtes.

EDMOND.

De mes conquêtes... qui a pu vous dire?...

CAROLINE.

Des gens qui vous connaissent très bien... des amis intimes...

EDMOND.

Votre mari, peut-être!

CAROLINE.

Je ne nomme personne... mais quand il serait vrai?... C'est en lui, monsieur, que j'ai toute confiance; et je ne pourrais mieux faire, je crois, que de le prendre pour guide, et de suivre ses avis.

EDMOND.

Certainement... il y a tant de gens très forts et de bons conseils, et qui seraient peut-être bien embarrassés pour les mettre en pratique...

CAROLINE.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Rien, madame... Mais il me semble qu'entre amis, on devrait avoir plus d'indulgence... Il me semble du moins qu'il faut être soi-même bien irréprochable pour accuser les autres...

CAROLINE.

Ce qui signifie que la personne dont vous parlez ne l'a pas toujours été?

EDMOND.

Je ne dis pas cela...

CAROLINE.

Et moi... je le sais, car mon mari m'a tout confié, tout avoué...

EDMOND.

O ciel!

CAROLINE.

Et loin de lui en vouloir... depuis ce moment-là je l'aime plus que jamais.

EDMOND, à part.

C'est fini!... plus d'espoir!... (Haut.) Quoi! madame, il vous a tout raconté?

CAROLINE.

Oui, monsieur.

EDMOND.

Son rendez-vous? son souper d'aujourd'hui?

CAROLINE.

Un souper!... un rendez-vous!...

EDMOND, vivement.

Dieu! vous ne saviez pas?...

CAROLINE.

Non, monsieur.

EDMOND, vivement.

Ne me croyez point... je ne sais rien.

CAROLINE.

N'espérez pas me donner le change... vous achèverez cette confidence... ou je penserai, monsieur, que vous avez voulu perdre Denneville... le calomnier à mes yeux.

EDMOND.

Vous pourriez supposer?...

CAROLINE.

Je crois tout... et ne vous revois de ma vie, si vous ne parlez à l'instant.

EDMOND.

O mon Dieu! que faire?...

CAROLINE.

Écoutez, monsieur Edmond... j'aimais mon mari... je l'aime plus que tout au monde... mais s'il est vrai qu'il m'ait trahie... si vous pouvez m'en donner la preuve... la preuve évidente...

EDMOND.

Vous ne me bannirez plus de votre présence... vous me permettrez de vous revoir?...

CAROLINE, avec impatience.

Cette preuve...

EDMOND.

Elle est entre mes mains... je l'ai là... mais c'est si mal à moi!

CAROLINE.

Cette preuve!

EDMOND.

Vous me promettez que ce soir... à ce bal... moi seul serai votre cavalier?

CAROLINE.

Cela dépend de vous...

EDMOND.

Ah! je suis trop heureux!... mais vous me jurez que le plus grand secret?...

CAROLINE, n'y tenant plus.

Cette lettre... monsieur... cette lettre...

EDMOND, la lui donnant.

La voici, madame, la voici... elle m'était adressée... et vous saurez d'abord...

CAROLINE.

C'est bon... c'est bon!... je verrai bien. (Lisant d'une voix émue) « Mon cher Edmond... » C'est daté de ce matin... « Si tu veux mon cheval anglais pour quatre mille francs... il est à toi; car j'ai aujourd'hui besoin d'argent... » J'ai à payer des diamants destinés à une jolie femme, qui veut bien ce soir me donner à souper... » Ah! je me sens mourir!

EDMOND, qui est allé près de la porte.

C'est lui.

CAROLINE.

Silence! (Elle reste auprès de la table, Edmond est au milieu du théâtre.)

SCÈNE XI.

CAROLINE, EDMOND, DENNEVILLE, entrant vivement, et descendant à gauche, tandis que Caroline reste à droite.

DENNEVILLE, à part, avec joie.

Je l'ai congédiée... non sans peine; et tout est rompu... je respire.

CAROLINE, qui est restée plongée dans ses réflexions, levant les yeux sur Denneville.

Eh bien, monsieur, cette importante visite ?

DENNEVILLE.

L'était moins que je ne croyais... c'était un correspondant... un étranger... que j'ai congédié.

CAROLINE.

Déjà !

DENNEVILLE fait un geste d'étonnement, et se remet sur-le-champ.

Voilà un mot peu flatteur pour moi, qui me hâtais de revenir auprès de vous.

CAROLINE, avec ironie.

Vous êtes bien bon... de songer à mes plaisirs... mais vos moments sont si précieux que je me reprocherais de vous les faire perdre.

DENNEVILLE.

Il me semble que je ne puis pas mieux les employer.

CAROLINE, dédaigneusement.

C'est joli... mais c'est fade... et vous savez que je ne tiens pas aux compliments.

DENNEVILLE.

Aussi, n'en est-ce pas un... (Bas à Edmond.) Qu'a-t-elle donc ?

EDMOND.

Un caprice, sans doute. (À part.) Chacun son tour.

DENNEVILLE.

J'avais demandé aujourd'hui le dîner de bonne heure... pour que nous fussions libres plus tôt.

CAROLINE.

Vous aviez peur que la soirée ne fût pas assez longue ?...

DENNEVILLE.

Que dites-vous ?

CAROLINE.

Moi, rien... (À Edmond d'un air aimable.) Monsieur nous fait-il le plaisir de dîner avec nous ?

EDMOND.

Impossible, madame... j'avais une invitation.

DENNEVILLE.

Tant mieux... il va s'en aller plus tôt. (Passant entre Edmond et Caroline.) Si vous voulez alors, chère amie, que nous passions dans la salle à manger ?

CAROLINE.

C'est trop tôt... je n'ai pas faim...

DENNEVILLE, avec impatience.

Comment !... (Se reprenant, et avec douceur.)

Comme vous voudrez, nous attendrons...

CAROLINE.

C'est inutile... je ne me mettrai pas à table... Mais que cela ne vous empêche pas... Je vais rentrer dans mon appartement jusqu'à l'heure du bal.

DENNEVILLE.

Y pensez-vous ?... déjà ?

CAROLINE.

J'en aurai plus de temps pour ma toilette. (Regardant Edmond.) Car je veux être très belle.

DENNEVILLE.

Vous comptez donc aller à ce bal ?...

CAROLINE.

Le moyen de s'en dispenser ?... ma tante m'y attend... et vous m'avez ordonné d'y aller...

DENNEVILLE.

Ordonné... je croyais vous avoir priée...

CAROLINE.

C'est ce que je voulais dire... une prière de mari... c'est un ordre...

DENNEVILLE.

Et si je vous... priais, maintenant, de n'y plus aller ?

CAROLINE.

Il serait trop tard ; ma toilette est prête, ma parure est commandée.

DENNEVILLE, à part.

Ah ! quelle patience !...

CAROLINE.

Et à ce sujet, monsieur Edmond, que je vous consulte... Que me conseillez-vous ?... de mon collier en opales, ou en saphirs ?... c'est à votre goût.

EDMOND.

Moi, madame ?

CAROLINE.

Sans doute... cela vous regarde ! puisque c'est vous qui devez me donner la main...

DENNEVILLE, à part.

C'est trop fort. (Haut avec chaleur.) Et moi, madame, je ne veux pas.

CAROLINE.

Qu'est-ce donc ?...

DENNEVILLE, d'un ton plus doux.

Je ne veux pas vous contraindre... et vous êtes la maîtresse... mais si je vous y accompagnais... (Regardant Edmond.) Edmond a tres-sailli...

CAROLINE.

Vous, monsieur, qui ne venez jamais chez ma tante... qui êtes bronillé avec elle ?

DENNEVILLE, à part.

Cela la contrarie !...

CAROLINE.

Comme vous le disiez ce matin... cela paraîtrait fort singulier... D'ailleurs vous avez, sans doute, pour votre soirée d'autres occupations... plus agréables... qui vous retiendront.

DENNEVILLE, à part, les regardant.

Ils sont d'accord... (Haut à Caroline.) De quelles occupations voulez-vous parler ?

CAROLINE.

Que sais-je ?... de celles que les maris ont toujours, et que les femmes ne peuvent connaître.

DENNEVILLE, à part.

Quelle idée!... soupçonnerait-elle?...

CAROLINE.

Je vous laisse, monsieur... (Passant entre Denneville et Edmond. A Edmond.) A tantôt, monsieur Edmond.

EDMOND.

Air : Travaillons, mesdemoiselles.

Adieu donc, adieu, madame.
Ah ! n'allez pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame ;
Je suis votre chevalier.

CAROLINE, d'un air gracieux.

A ce soir.

EDMOND.

De la prudence.

DENNEVILLE, les suivant des yeux.

Oui, son trouble le trahit.
Ce regard d'intelligence...
Plus de doute... il a tout dit.

ENSEMBLE.

EDMOND, CAROLINE ET DENNEVILLE.

EDMOND.

Adieu donc, adieu, madame.
Ah ! n'allez pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame ;
Je suis votre chevalier.

CAROLINE.

Adieu donc : qu'une autre dame
Ne fasse pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame ;
Vous êtes mon chevalier.

DENNEVILLE.

De courroux mon cœur s'enflamme ;
Mais n'allons pas m'oublier :
Nous verrons si de ma femme
Il sera le chevalier.

(Caroline sort, Edmond la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.)

SCÈNE XII.

DENNEVILLE, EDMOND.

DENNEVILLE, à part, pendant qu'Edmond reconduit sa femme.

Tout s'explique... il lui a parlé de Zilia... mais comme tout est rompu, que je ne la reverrai plus, qu'il n'existe aucune preuve... Dieu !... et ma lettre de ce matin!... s'il l'a montrée, c'est fait de moi!... Mais comment le savoir?

EDMOND, après avoir reconduit Mme Denneville, reprend sur un fauteuil son chapeau et ses gants qu'il met, et va pour sortir.

Adieu, mon ami.

DENNEVILLE, se retournant et l'apercevant près de la porte.

Eh bien, tu t'en vas!

EDMOND.

Oui... Tu sais que je dine en ville, et je n'ai que le temps de passer chez moi.

DENNEVILLE.

Ah ! tu passes chez toi?... eh bien ! envoie-moi de l'argent... les cinq mille francs de mon cheval.

EDMOND, revenant.

Qu'est-ce que tu dis donc ? cinq mille francs ! tu me l'as vendu quatre...

DENNEVILLE, tranquillement.

Je te l'ai vendu cinq.

EDMOND.

Tu es dans l'erreur !

DENNEVILLE.

Je t'assure que non !

EDMOND.

Tu m'as écrit ce matin, et de ta main... quatre mille francs en toutes lettres... et je puis te prouver... (Il va pour fouiller dans sa poche et s'arrête.)

DENNEVILLE, souriant.

En tout cas, voyons... relisons...

EDMOND, troublé.

Non... non... c'est inutile... puisque tu tiens aux cinq mille francs...

DENNEVILLE.

Du tout ; si je l'ai écrit... c'est autre chose... et je ne reviens pas sur ma parole... ce qui est écrit est écrit... Voyons mon billet.

EDMOND, embarrassé.

Ton billet !

DENNEVILLE.

Tu l'as mis ce matin... là, dans ton gilet... et comme tu n'en as pas changé...

EDMOND.

Tu crois?... c'est possible... je ne sais...

DENNEVILLE, à part.

Il ne l'a plus... il est entre les mains de Caroline.

EDMOND.

Mais du reste... à quoi bon?... je te répète que je m'en rapporte à toi... et dès que tu dis cinq mille francs... ça suffit ; et je vais te les envoyer... (Il va vers la porte.)

DENNEVILLE.

Non... apporte-les toi-même ici... ce soir, en venant prendre ma femme... parceque j'ai à te parler...

EDMOND, revenant.

Et sur quoi ?

DENNEVILLE.

Tu le sauras... toi qui es l'ami de la maison... il faut bien que tu saches tout...

EDMOND.

Ah ! mon Dieu ! de quel air me dis-tu cela... et qu'as-tu donc?...

DENNEVILLE.

Moi, rien... A ce soir... mon bon ami...

EDMOND.

A ce soir ! (Il sort.)

SCÈNE XIII.

DENNEVILLE, seul.

J'ai manqué me trahir... et j'allais tout gâter... Il sera toujours temps d'en venir là; si je ne réussis pas... Jusqu'ici la guerre était franche et loyale, comme on la fait dans tous les ménages civilisés... mais vouloir réussir par la trahison, livrer les secrets du mari, manquer au droit des gens!... c'est là ce qui doit lui porter malheur... et ce qui me donne bon espoir... Ma cause est si juste!

Air de la Sentinelle.

C'est un mari qui lui-même défend
Et son honneur et ses droits qu'il réclame;
C'est un mari redevenant amant
Pour mériter et conquérir sa femme...
Veillez sur moi, sexe enchanté!
O vous à qui mes vœux se recommandent;
Soyez mon dieu, mon protecteur,
Faites aujourd'hui mon bonheur,
Et que vos maris vous le rendent.

SCÈNE XIV.

DENNEVILLE, GERVAULT. UN DOMESTIQUE apporte un candélabre qu'il place sur le bureau de Denneville.

DENNEVILLE.

C'est toi... Gervault... Que me veux-tu?

GERVAULT.

Le dîner qui depuis deux heures nous attend.

DENNEVILLE.

Je n'ai pas le temps... je ne dînerai pas.

GERVAULT.

Est-ce que vous faites encore des vers?

DENNEVILLE.

Pourquoi cela?

GERVAULT.

On dit que les poètes ne mangent pas.

DENNEVILLE.

Oui, autrefois... mais maintenant!... Eh bien!... où est ma femme?

GERVAULT.

Dans son appartement avec deux femmes de chambre.

DENNEVILLE.

Déjà à sa toilette?

GERVAULT.

Une toilette magnifique.

DENNEVILLE, à part.

Et penser que c'est pour un autre!... comme c'est agréable!...

GERVAULT.

J'étais entré pour la prévenir, et elle a répondu juste comme vous... Il paraît qu'on ne mange plus dans la maison. C'est une économie!

DENNEVILLE.

Toi qui les aimes...

GERVAULT.

Pas celles-là...

DENNEVILLE.

Le plaisir du bal lui fait tout oublier... et sans doute elle était bien gaie?

GERVAULT.

Pas trop! Il me semblait au contraire que son air jurait avec sa toilette. Elle tenait à la main et relisait de temps en temps un petit billet.

DENNEVILLE.

O ciel!...

GERVAULT.

Où j'ai cru reconnaître votre écriture... c'étaient vos vers sans doute?...

DENNEVILLE.

Oui! (A part.) C'est ma lettre de ce matin... Cette maudite lettre dont je ne sais comment paralyser l'effet...

GERVAULT.

Elle était de mauvaise humeur contre tout le monde... contre ses femmes de chambre... contre sa robe de gaze... contre un collier d'opales qui n'allait pas... et qui lui semblait affreux.

DENNEVILLE.

Il serait vrai!... attends... attends... (Il va à son bureau, ouvre un tiroir, et en tire l'écrin, et le présente à Gervault.) Tiens, porte-lui cet écrin.

GERVAULT.

Les diamants de ce matin... c'était pour elle?...

DENNEVILLE.

Et oui, sans doute... une surprise...

GERVAULT.

Ah! monsieur... monsieur, mille fois pardon de ce que je vous ai dit tantôt... je croyais que ces diamants-là devaient s'en aller... en pirouettes.

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

GERVAULT.

Si j'avais su... c'est très bien, très bien, monsieur... Donnez toujours des diamants à madame... ça vous fait honneur... ça lui fait plaisir... et ça ne sort pas de la maison.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

DENNEVILLE seul.

Que dira-t-elle en les recevant? Allons, voici le moment... si la colère, si le dépit l'animaient seuls contre moi... je peux par mes soins et par ma tendresse... lui faire oublier mes torts... peut-être lui prouver mon innocence... Si elle m'aime encore, je la persuaderai sans peine, elle m'y aidera... l'amour véritable ne demande qu'à s'abuser lui-même... mais si elle ne m'aime plus!... si je ne puis lui faire sacrifier ce bal... si elle veut y aller avec Edmond... alors, et malgré moi... il faudra bien... C'est elle... ah! qu'elle est jolie ainsi!

SCÈNE XVI.

DENNEVILLE, CAROLINE, en toilette de bal et ses diamants à la main.

CAROLINE, entrant vivement.

Comment, monsieur! dois-je en croire Ger-vault... et cet écrivain qu'il m'a apporté... vient-il réellement?...

DENNEVILLE, d'un air de reproche.

De ma part?... une simple galanterie... une attention de moi vous semble-t-elle donc une chose impossible?

CAROLINE, embarrassée.

Non vraiment!... mais dans la circonstance où nous sommes...

DENNEVILLE.

Circonstance très favorable... N'allez-vous pas au bal ce soir?...

CAROLINE.

Oui, monsieur... et je ne sais comment vous remercier...

DENNEVILLE.

En les acceptant.

CAROLINE, hésitant.

Moi?

DENNEVILLE.

Je vous en prie.

CAROLINE, à part, et tout en regardant les diamants.

Au fait... il est possible qu'il ait eu des remords... qu'il se soit repenti... Il faut de l'indulgence... et si ce n'était le souper de ce soir...

DENNEVILLE.

Eh bien, madame?

CAROLINE.

Puisque vous l'exigez...

(Elle se place devant la psyché.)

DENNEVILLE.

Dans mon intérêt.

CAROLINE.

Comment cela?

DENNEVILLE.

A ce bal... où vous allez sans moi...

AIR : Pour le trouver j'arrive en Allemagne (d'YELVA).

En vous voyant arriver sous les armes,
J'entends déjà les compliments galants...

La plupart seront pour vos charmes,
Quelques uns pour vos diamants.

Astre brillant, vous allez apparaître!

Et chaque fois que, plein d'un doux émoi,

On s'écriera : *Quelle est belle!*... peut-être

Sans le vouloir vous penserez à moi.

Quand on dira : *Quelle est belle!*... peut-être

Sans le vouloir vous penserez à moi.

(Pendant le couplet, Caroline a placé ses diamants, mis le collier, attaché les boucles d'oreilles.)

CAROLINE.

Je n'ai pas besoin de cela! (Soupirant.) Et souvent, au contraire, on désirerait oublier...

DENNEVILLE.

Que dites-vous?

CAROLINE, se regardant devant la glace.
Rien... Comment me trouvez-vous?

DENNEVILLE.

Ah! vous n'êtes que trop jolie?

CAROLINE.

Trop... pourquoi?

DENNEVILLE.

Parcequ'à ce bal, comme je vous le disais tout-à-l'heure, vous allez être entourée par tous les fats et élégants de Paris...

CAROLINE, s'asseyant.

Je l'espère bien.

DENNEVILLE.

Je les vois d'ici s'appuyer sur le dos de votre chaise.

(Il s'appuie sur la chaise.)

CAROLINE.

Prenez garde, monsieur, de me chiffonner.

DENNEVILLE.

Ne craignez rien... Je les vois se pencher vers vous.

(Il se penche vers Caroline.)

CAROLINE.

A-peu-près comme vous voilà.

DENNEVILLE.

C'est vrai! et nous pouvons supposer que nous y sommes.

CAROLINE.

C'est facile.

DENNEVILLE, s'appuyant négligemment sur sa chaise.

Ils vous diront que jamais vous n'avez été plus jolie, qu'ils n'ont jamais rien vu de plus piquant et de plus attrayant.

CAROLINE.

Diront-ils vrai?

DENNEVILLE.

Oui, si j'en juge d'après moi. Ils ajouteront qu'il régné dans votre toilette, dans cette légère parure... un bon goût, une grace que l'on sent, que l'on devine, et que par bonheur on ne peut rendre; car son plus grand charme... est d'être indéfinissable.

CAROLINE.

Vous croyez qu'ils diront cela?

DENNEVILLE.

Je n'en doute point.

CAROLINE.

Et moi, je doute qu'ils le disent aussi bien.

AIR : Monseigneur l'a défendu (de Mme PAULINE DUCHAMBE).

1^{er} COUPLET.

Savez-vous, c'est incroyable,

Que, quand vous le voulez bien,

Vous êtes vraiment aimable?

DENNEVILLE.

Mais cela ne coûte rien

Près d'une femme jolie.

CAROLINE.

Prenez garde... c'est fort mal;

Vous!... de la galanterie!...

DENNEVILLE.

Puisque nous sommes au bal.

2^e COUPLET.

CAROLINE.

En voyant cet air si tendre,
A d'autres temps je pensais;
Oui... l'on s'y laisserait prendre,
Et je crois que j'écoutais.
J'en étais presque attendrie...

DENNEVILLE.

Prenez garde... c'est fort mal;
Vous!... de la coquetterie!...

CAROLINE.

Puisque nous sommes au bal.

DENNEVILLE.

Vous voyez alors le danger d'y aller, pour
une femme!

CAROLINE.

Vous voyez alors, quand on est mari, le dan-
ger de n'y pas aller!

DENNEVILLE.

Quand on ne le peut pas... quand on a des
motifs pour rester chez soi.

CAROLINE, vivement et se levant.

Vous, monsieur, vous des motifs... vous osez
en convenir!

DENNEVILLE.

Sans doute, et peut-être, si vous les con-
naissiez...

CAROLINE, d'un ton de reproche.

Ah! vous vous garderiez bien de mes les ap-
prendre.

DENNEVILLE, froidement.

Nullement; et si vous y tenez... ce que je ne
crois pas... je puis tout vous avouer...

CAROLINE.

Si j'y tiens!... Ah! parlez, monsieur, par-
lez... mais n'espérez pas me tromper... Il me
faut une entière franchise, et peut-être alors
je verrai... Eh bien, monsieur?

DENNEVILLE.

Écoutez!... je crois entendre une voiture...
on vient vous chercher.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu!

DENNEVILLE.

Non, non; la voiture passe.

CAROLINE.

Heureusement.

DENNEVILLE.

Savez-vous que votre chevalier... vous fait
attendre?... c'est fort mal... il fait le mari.

CAROLINE.

C'est possible...

DENNEVILLE.

Il me semble alors que je puis faire l'amant.

CAROLINE.

Vous, monsieur! c'est un rôle que vous avez
oublié...

DENNEVILLE.

Que voulez-vous! ce ne sont point de ces
rôles qu'on puisse jouer seul... Il faut être se-

condé... il faut quelqu'un qui puisse vous en-
tendre... et je n'ai point ce bonheur! Dans ce
moment, par exemple, plein des plus doux
souvenirs, je crois vous voir, il y a deux ans,
à pareil jour, parée comme aujourd'hui, aussi
brillante... aussi jolie, ah! mille fois plus en-
core, car alors vous m'aimiez... vous juriez de
m'aimer sans cesse.

CAROLINE.

O ciel!

DENNEVILLE.

Que sont devenus vos serments... vous qui
ne vous rappelez même plus le jour où ils
furent prononcés?

CAROLINE.

Quoi! c'est l'anniversaire de notre mariage!

DENNEVILLE.

Où, Caroline; oui, c'est aujourd'hui le cinq
février... et seul j'y avais pensé... c'était pour
le célébrer, qu'en secret, et sans en parler à
persone, je vous avais préparé cette sur-
prise... ces diamants...

CAROLINE.

Il se pourrait!

DENNEVILLE.

J'espérais mieux encore... j'avais fait un
projet... un rêve... je voulais, en mémoire
de ce jour... souper ici en tête à tête avec
vous...

CAROLINE.

Qu'entends-je?

DENNEVILLE.

Le bonheur n'a pas besoin de témoins...
et je me faisais une si douce idée d'une soirée
passée auprès d'une femme charmante... au-
près de la mienne... mais elle va au bal...
elle a d'autres projets, et tous mes efforts
n'ont pu l'y faire renoncer...

CAROLINE.

O mon ami! mon ami! que j'étais cou-
pable!... Je m'en punirai... tu sauras tout.

DENNEVILLE.

Quoi donc?

CAROLINE.

Je ne veux plus rien avoir de caché pour
toi... cela rend trop malheureuse... Apprends
donc qu'on m'entourait d'hommages, qu'on
me faisait la cour.

DENNEVILLE.

Je ne veux rien savoir...

CAROLINE.

Ah! ce n'est pas pour toi... c'est pour moi-
même! Ton ami Edmond, tout le premier...
il m'aimait, ce n'est pas ma faute...

DENNEVILLE, secouant la tête.

C'est peut-être la mienne.

CAROLINE.

C'est possible... c'est toi qui le voulais...
Quoique insensible à leurs hommages... j'en
étais flattée... et peut-être qu'un jour...

DENNEVILLE.

O ciel!

CAROLINE.

On ne sait pas ce qui peut arriver... La preuve, c'est qu'hier il a osé me faire une déclaration écrite...

DENNEVILLE.

Vraiment!

CAROLINE.

Oui, une vraie déclaration... Je ne sais ce que j'en ai fait... je l'ai perdue... sans cela je te la montrerais... Et vois jusqu'où la colère peut nous mener... moi, qui jusqu'à présent l'avais dédaigné, maltraité... j'étais si fâchée contre toi... que je ne sais vraiment...

DENNEVILLE, à part.

Dieu! il était temps.

CAROLINE.

Et le plus indigne... c'est que je t'accusais à tort.

AIR de Téniers.

Moi t'accuser!... est-ce possible?

Pardonne-moi, je souffrais tant!

Car je songeais à cette lettre horrible,

Qui ne m'a pas quittée un seul instant.

Je l'emportais à ce bal qui s'apprête...

Comme un tourment, elle est là, sur mon sein.

(La lui donnant.)

Tiens... Tu le vois, sous les habits de fête

Il est souvent bien du chagrin.

DENNEVILLE, la prenant.

Ma lettre à Edmond.

CAROLINE.

Oui, voilà ce qui m'avait abusée... Ces diamants... ce tête-à-tête avec une jolie femme... je ne pouvais pas penser à moi, et je te soupçonnais... quand je suis seule coupable.

DENNEVILLE, essuyant une larme.

Pauvre femme!... (Avec chaleur.) Non, Caroline, non : tu sauras tout; c'est moi...

CAROLINE.

Eh bien! nous le sommes tous deux... pardonnons-nous mutuellement... Je n'ai pas besoin de te dire que je ne vais plus à ce bal.

DENNEVILLE.

Vraiment!

CAROLINE.

Je reste ici près de toi... Je viens te demander à souper... Me refuseras-tu?... Aussi bien je meurs de faim... car, par caprice, je n'ai point diné...

DENNEVILLE.

Moi non plus.

CAROLINE.

Tu vois bien que nous nous entendions!

DENNEVILLE.

Et ta belle toilette?

CAROLINE.

Elle aura été pour toi seul... et maintenant elle me pèse... elle me fatigue, il me tarde de

m'en délivrer... Soune ma femme de chambre. (Danneville va pour tirer le cordon de la sonnette... Caroline l'arrête.) Ah! j'oubliais que je lui ai donné congé pour la soirée... mais je m'en passerai bien. (Elle va près de la glace.) Mon ami, voulez-vous m'ôter mon agrafe?...

DENNEVILLE, vivement.

Bien volontiers. (S'arrêtant.) Non, non, on vient.

MUSIQUE.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAULT, puis EDMOND.

GERVAULT, entrant par le fond à droite.

Voici M. Edmond... qui demande si madame est visible.

DENNEVILLE.

Oui, sans doute.

EDMOND, entrant en grande toilette de bal.

AIR : Ah! le beau bal! (de LA FIANCÉE).

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!

On nous attend, et de ce bal joyeux

J'entends déjà les sons harmonieux...

Eh! mais, que vois-je! à peine êtes-vous préparée?

Ma voiture est en bas, hâtons-nous de partir,

Chaque instant de retard nous dérobe un plaisir.

ENSEMBLE.

EDMOND, DENNEVILLE et CAROLINE.

EDMOND.

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!

Hâtons-nous de partir.

DENNEVILLE et CAROLINE.

Ah! quel moment! quelle belle soirée!

Pour tous deux quel plaisir!

CAROLINE.

J'en suis fâchée, monsieur... mais je suis revenue du bal... ou plutôt je n'y vais pas.

EDMOND, à part.

O ciel!... (Haut.) Je comprends... votre mari a exigé...

CAROLINE.

Non... c'est moi qui veux rester.

DENNEVILLE.

Oui, nous passons la soirée en famille... Mon cher Gervault... voulez-vous avoir la bonté de dire qu'on nous serve à souper?

GERVAULT.

Dans la salle à manger?

DENNEVILLE.

Non... dans la chambre de ma femme... près du feu.

EDMOND, étonné.

A souper?

DENNEVILLE.

Je ne t'invite pas, mon ami... parceque c'est trop bourgeois... mais j'ai avant tout des excuses à te faire.

EDMOND.

A moi?

DENNEVILLE.

Oui; tu avais raison tantôt... c'est bien quatre mille francs que je t'avais vendu mon cheval...

EDMOND.

Comment?

DENNEVILLE, lui montrant la lettre.

Vois plutôt... c'était, parbleu, écrit en toutes lettres.

EDMOND, à part.

Il sait tout.

DENNEVILLE, avec bonhomie.

C'est étonnant comme on peut se tromper!... mais dans ce monde... (regardant Caroline) il ne s'agit que de s'entendre.

EDMOND.

Je comprends... et je m'en vais.

DENNEVILLE, à part.

Et, comme tu es attendu au bal, je ne veux pas te retenir... Gervault, faites éclairer monsieur le comte.

GERVAULT, prenant le candélabre qui est sur le bureau de Denneville.

Avec plaisir. (A part, montrant Edmond.) Les amants s'en vont... (montrant Denneville et sa femme) le bonheur reste... voilà la morale des ménages... Je vais retrouver madame Gervault.

DENNEVILLE, à Edmond qui est près de la porte du fond à droite.

Bonsoir, mon ami.

EDMOND, soupirant.

Bonsoir. (Edmond est près de la porte du fond, éclairé par Gervault, qui tient un flambeau. Denneville, tenant le bras de sa femme, va pour entrer avec elle dans la chambre à gauche.)

LA TOILE TOMBE.

FIN DE LA SECONDE ANNÉE.



L'ÉCOLE DES VIEILLARDS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE;

Représentée, le 6 décembre 1823, par les comédiens ordinaires du Roi.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

DANVILLE, ancien armateur.....	M. PERRIER.
BONNARD, son ami.....	M. GRANDVILLE.
LE DUC D'ELMAR.....	M. DAVID.
VALENTIN, domestique de Danville.....	M. SAMSON.
	M. FAURE.
M ^{me} DANVILLE.....	M ^{lle} MARS.
M ^{me} SINCLAIR.....	M ^{me} TOUZÈS.
Un Laquais.....	M. LEMELLE.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD.

Que j'éprouve de joie, et que cette embrassade
A réchauffé le cœur de ton vieux camarade!

DANVILLE.

Débarqué d'hier soir, j'arrive et je t'écris.

BONNARD.

Cher Danville!

DANVILLE.

Je viens me fixer à Paris.

BONNARD.

Je ne puis concevoir de raisons assez bonnes...

Bah! tu veux plaisanter?

DANVILLE.

Non, Bonnard.

BONNARD.

Tu m'étonnes.

Toi, grand propriétaire, autrefois armateur,
Du Havre, où tu naquis, constant adorateur,
Tu cesses de l'aimer?...

DANVILLE.

Qui, moi? charmante ville!

Elle fut mon berceau; doux climat, sol fertile;
D'aimables habitants... un site! ah! quel tableau!
Après Constantinople il n'est rien d'aussi beau.

BONNARD.

Pourquoi t'en éloigner?

DANVILLE.

C'est que... je vais te dire...

Mais promets-moi d'abord que tu ne vas pas rire.

BONNARD.

Eh! dis toujours.

DANVILLE.

Je suis...

BONNARD.

Quoi?

DANVILLE.

Je suis marié.

BONNARD.

Rien qu'à ton embarras je l'aurais parié.

Pour la seconde fois!

DANVILLE.

J'étais las du veuvage.

BONNARD.

A soixante ans et plus!

DANVILLE.

Ma foi, c'est un bel âge.

BONNARD.

Sans m'avoir averti!

DANVILLE.

Bon! mon billet de part

Aurait trop exercé ton esprit goguenard.

BONNARD.

Ta femme a quarante ans?

DANVILLE.

Pas encore.

BONNARD.

Au moins trente?

DANVILLE.

Pas tout-à-fait.

BONNARD.

Combien?

DANVILLE.

Bonnard, elle est charmante!

C'est une grace unique, un cœur, un enjôment!...
 Je me sens rajeunir d'y penser seulement.
 Son père, resté veuf, chercha fortune aux îles.
 Hortense, loin de lui, coulait des jours tranquilles,
 Auprès de son aïeule, une dame Sinclair,
 Bonne femme, un peu vive, et femme du bel air,
 Qui sait rire, et qui garde, en sa verte vieillesse,
 Pour les plaisirs du monde un grand fonds de tendresse;
 Des succès de sa fille amoureuse à l'excès,
 Si l'on peut trop chérir de si justes succès.
 Hortense est un modèle; oui, Bonnard, je l'adore.
 Je la voyais souvent; je la vis plus encore;
 Je la vis tous les jours : bref, je parlai d'hymen :
 Je craignais de subir un fâcheux examen.
 Malgré mes cheveux blancs, dans sa reconnaissance,
 Dans son respect pour moi son amour prit naissance,
 Et je vis s'embellir mon arrière-saison
 Des charmes du bel âge unis à la raison.
 Notre hymen fut conclu. Sa respectable aïeule
 Eut toujours par nature horreur de vivre seule ;
 Ma maison fut la sienne, et par elle j'appris
 Qu'en secret leur chimère était de voir Paris;
 Bien plus, qu'à leur santé l'air du Havre est contraire...
 Je les force à partir. Loin d'Hortense une affaire
 M'a retenu deux mois, à mon grand désespoir,
 Et c'est à peine hier si j'ai pu l'entrevoir;
 Elle avait pour la cour un billet de spectacle :
 Moi, mettre à ses plaisirs le plus léger obstacle!
 Bien qu'elle y consentit, c'était un coup mortel;
 Et j'ai, pour me distraire, admiré mon hôtel.

BONNARD.

Celui du duc d'Elmar.

DANVILLE.

C'est mon propriétaire.

BONNARD.

Voici, depuis un mois, son oncle au ministère;
 Doyen des receveurs dans son département,
 Je perçois les deniers d'un arrondissement.
 Le duc est très puissant; c'est un homme à la mode.

DANVILLE.

Vraiment?... dans son hôtel plus grand qu'il n'est com-
 Il occupe au premier un superbe local; [mode,
 Mais pour un philosophe un second n'est pas mal.

BONNARD.

C'est un palais, mon cher; peste! quelle richesse!
 En entrant j'ai manqué de te traiter d'altesse...
 Ah çà! comment ton fils a-t-il pris ton départ?

DANVILLE.

Mon fils, depuis l'hiver, a son ménage à part :
 Ma femme est de trois ans plus jeune que la sienne;
 Comment les accorder? Pour qu'une maison tienne,
 Il faut de l'unité dans le gouvernement;

Toutes deux gouvernaient contradictoirement.
 Hortense aime beaucoup... j'aime beaucoup le monde :
 Mon fils ne se complait qu'en une paix profonde.
 Il a quitté la place et vit comme un reclus.
 Je le chéris toujours.

BONNARD.

Mais tu ne le vois plus.

Tes conseils le guidaient dans l'état qu'il exerce.
 Tu livres sa fortune aux chances du commerce;
 Tu t'éloignes de lui; c'est un grand tort, et tien,
 Je connais en province un fils comme le tien,
 Qu'un père comme toi vient de laisser sans guide.
 Le fils a mal compté : voilà sa caisse vide;
 Le mois touche à sa fin; dans ce besoin urgent,
 Pour le tirer d'affaire il faut beaucoup d'argent.
 Il aurait dû lever cet impôt sur son père :
 Mais comme ils sont brouillés, c'est en moi qu'il espère;
 Il faut vingt mille francs : peux-tu me les prêter?

DANVILLE.

C'est ma femme, monsieur, qui va vous les compter :
 Elle est mon trésorier.

BONNARD.

C'est superbe! et d'avance

Je lui veux de ma place offrir la survivance.
 Ta femme!... Ah! mon ami, que tes goûts ont changé!
 Que je t'ai vu plus sage à mon dernier congé!
 Tu t'occupais alors de tes travaux champêtres,
 A l'ombre des pommiers plantés par tes ancêtres;
 Debout avant le jour, doucement tourmenté
 Du démon vigilant de la propriété.
 Tu pâlisais de crainte au bruit d'une visite,
 A tirer des perdreaux tu bornais ton mérite,
 Ta joie à faire en paix bonne chère et grand feu,
 Et ton piquet du soir, quand j'avais mauvais jeu.
 Te voilà citadin! le luxe t'environne;
 Un gros suisse est là bas qui défend ta personne :
 Et tout cela, pourquoi? ta femme l'a voulu.

DANVILLE.

Hortense! elle me laisse un pouvoir absolu;
 Mais elle y voit très clair; quand on a ma fortune,
 Une capacité qu'elle croit peu commune,
 Sans prétendre à Paris au rang d'un potentat,
 Dans un poste honorable on peut servir l'état.
 L'espoir qu'elle a conçu me semble légitime,
 Et je lui sais bon gré d'une si haute estime.
 Toi-même, qu'en dis-tu?

BONNARD.

Rien.

DANVILLE.

Parle franchement.

BONNARD.

Sur une chose à faire on dit son sentiment;
 C'est d'abord mon système; et, quand la chose est faite,
 J'ai pour système aussi de la trouver parfaite.
 Mais tiens, Paris abonde en amis obligeants,
 Qui se font un doux soin de marier les gens.
 Ils m'avaient découvert une honnête personne,
 Savante comme un livre, aimable, toute bonne;
 Au cousin d'un ministre elle tenait de près;
 Ces chers amis pour moi l'avaient fait faire exprès;
 Eh bien! j'ai refusé.

DANVILLE.
D'où vient?

BONNARD.

Elle est jolie,

Elle est jeune.

DANVILLE.

Tant mieux. Depuis quand, je te prie,
La jeunesse à tes yeux paraît-elle un défaut?

BONNARD.

Depuis que j'ai vieilli. Dans ma femme il me faut,
Pour que le mariage entre nous soit sortable,
Une maturité tout-à-fait respectable.
Or, une vieille femme a pour moi peu d'appas;
Une jeune, à son tour, peut ne m'en trouver pas.
Pour agir prudemment dans cette conjoncture,
J'ai fait du célibat ma seconde nature;
J'y tiens, j'y prends racine, et je suis convaincu
Que je mourrai garçon, ainsi que j'ai vécu.

DANVILLE.

L'hymen a des douceurs que ta vicillesse ignore.

BONNARD.

Il a tel déplaisir qu'elle craint plus encore.
Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité,
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille;
De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et, géoliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard.
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette;
Et jamais ma dépense, excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures je dine : on en digère mieux.
Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement despotisme complet :
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat! célibat! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal?
Je me tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois, récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poète applaudi,
De gros capitaliste à la Bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

DANVILLE.

Et je te soutiens, moi, que le sort le plus doux,
L'état le plus divin, c'est celui d'un époux
Qui, long-temps enterré dans un triste veuvage,
Rentre au lien chéri dont tu fuis l'esclavage.
Il aime, il ressuscite, il sort de son tombeau :

Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.
Non, je ne vivais plus; le cœur froid, l'humeur triste,
Je végétais, mou cher, et maintenant j'existe.
Que de soins! quels égards! quels charmants entre-
[tiens!

Des défauts, elle en a; mais n'as-tu pas les tiens?
Tu crains pour mes amis les travers de son âge?
J'ai deux fois plus d'amis qu'avant mon mariage.
Ma caisse dans ses mains fait jaser les railleurs!
Je brave leurs discours; je suis riche, et d'ailleurs
Une bonne action que j'apprends en cachette
Compense bien pour moi les rubans qu'elle achète.
Hortense a l'humeur vive; et moi ne l'ai-je pas?
Nous nous fâchons parfois; mais qu'elle fasse un
[pas,

Contre tout mon courroux sa grace est la plus forte.
Je n'ai pas de chagrin que sa gaieté n'emporte.
Suis-je seul? elle accourt; suis-je un peu las? sa main,
M'offrant un doux appui, m'abrège le chemin.
J'ai quelqu'un qui me plaint quand je maudis ma

[goutte;

Quand je veux raconter, j'ai quelqu'un qui m'écoute.
Je suis tout glorieux de ses jeunes attraits;
Ses regards sont si vifs! son visage est si frais!...
Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
Il rend mon front serein pour toute la journée;
Je ne me souviens plus des outrages du temps;
J'aime, je suis aimé, je renais, j'ai vingt ans.

BONNARD.

Quel feu!

DANVILLE.

Je veux fêter le jour qui nous rassemble;
Au bonheur des maris nous trinquerons ensemble;
Oh! je t'y forcerai. Tu soupes, me dis-tu?
Admire dans ma femme un effort de vertu :
Les soupers sont proscrits, et vraiment c'est dom-
[mage.

Je veux qu'elle ait l'honneur d'en ramener l'usage.
Rien n'est tel pour causer que le repas du soir.
À table entre nous deux elle viendra s'asseoir.
Bientôt, cher receveur, vous la verrez paraître,
Et vous accepterez quand vous l'allez connaître.
Oui, vous que rien n'émeut, vous aurez votre tour :
Bonnard, monsieur Bonnard, vous lui ferez la cour.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

DANVILLE.

Qu'est-ce donc, Valentin? quel air sombre!

VALENTIN.

Mon maître,

(A Bonnard.)

J'aurais à vous parler... Monsieur, j'ai l'honneur

DANVILLE.

[d'être...

C'est ce brave marin, mon ancien serviteur ;
Tu sens bien qu'à son âge il sert... en amateur ;
J'exige peu de lui, sa franchise m'amuse ;...
Que veux-tu ?

BONNARD.

Ta bonté n'a pas besoin d'excuse ;
 Ma gouvernante à moi me parle sans façon.
 Tous deux ont fait leur temps : un honnête garçon,
 Après un long service attesté par ses rides,
 A, comme un vieux soldat, des droits aux Invalides.

DANVILLE.

Qui t'amène ? voyons !

VALENTIN.

Je vous l'avais bien dit,
 Qu'un jour...

DANVILLE.

De ce refrain le bourreau m'étourdît.

VALENTIN.

Avant votre arrivée il s'est passé des choses...

BONNARD.

Adieu, Danville.

DANVILLE.

Eh ! non.

BONNARD.

Prends garde, tu t'exposes...

DANVILLE.

Que peut-il raconter ? va donc, explique-toi :
 Achève.

VALENTIN.

Eh bien ! madame est trop jeune pour moi.

DANVILLE.

Oui-dà !

VALENTIN.

Contre mon gré, monsieur, ne vous déplaie,
 Par votre ordre en courrier j'ai précédé sa chaise.
 On n'apprend pas sur mer à monter à cheval.
 Sur une rosse étique, assis tant bien que mal,
 Pour me rompre les os j'étais à bonne école.
 Madame à chaque bond riait comme une folle.

DANVILLE.

En te voyant par terre, elle t'eût plaint beaucoup,
 J'en suis sûr.

VALENTIN.

Beau profit, si j'étais mort du coup !
 Mais une fois ici, j'eus bien d'autres affaires :
 Vieilli dans la marine à bord de vos corsaires,
 Sous ces galons d'argent qu'on me fit endosser,
 Au bon ton des laquais on voulut me dresser.
 L'exercice est moins dur : Tiens-toi ; lève la tête ;
 Fais ceci, fais cela ; maladroït ! qu'il est bête !
 Que sais-je ?... j'en maigris : c'est un métier d'enfer,
 Et j'aurais mieux aimé dix campagnes sur mer.

BONNARD.

Ce pauvre Valentin !

VALENTIN.

Et pour votre carrosse,
 On m'a fait un affront.

BONNARD.

Comment ! depuis la noce
 Nous n'allons plus à pied !

DANVILLE.

Il rêve.

VALENTIN.

Pas du tout :

Madame a pris voiture, et trouvait de son goût,
 Pour me faire en marin terminer ma carrière,
 De me loger debout sur le gaillard d'arrière.

DANVILLE.

Le grand mal !

VALENTIN.

Ne pouvant vaincre ma juste horreur,
 Ne m'a-t-elle pas fait ?...

DANVILLE.

Eh ! quoi donc ?

VALENTIN.

Son coureur.

BONNARD.

Son coureur !

VALENTIN.

A quinze ans j'étais des plus ingambes ;
 Mais devenir coureur quand on n'a plus de jambes !
 Ce Paris ! on s'y perd : le Havre tout entier,
 En se pressant un peu, tiendrait dans un quartier :
 Et je cours ! mais je cours !... Dès que la porte s'ouvre,
 Vite au Palais-Royal, du Marais vite au Louvre,
 Du premier sous les toits !... Et pas plus tard qu'hier,
 J'ai porté des secours...

DANVILLE.

Hé quoi ! tu n'es pas fier

De consacrer tes pas à de pareils messages ?

VALENTIN.

Je ne suis jamais fier de monter cinq étages.
 Puis à peine au logis, j'ai la serviette en main ;
 Des diners !... on en a pour jusqu'au lendemain ;
 Ils doivent coûter cher !

BONNARD.

Ah ! diable ! tu te piques

De donner, quoique absent, des festins magnifiques ?

DANVILLE.

Il a perdu le sens.

VALENTIN.

Je sais ce que je dis :

Vous donnez à diner, monsieur, tous les lundis ;
 La veille, grands apprêts ; adieu notre dimanche !
 Le jour que je préfère est celui qu'on retranche.

DANVILLE.

Paresseux !...

VALENTIN, à Bonnard.

Vous savez...

BONNARD.

Tu vaux ton pesant d'or,

Je le sais, mais tais-toi.

VALENTIN.

Je l'ai bien dit...

DANVILLE.

Encor !

VALENTIN.

Que, si le mariage entre par une porte,
 Par l'autre, avant ma mort, il faudra que je sorte.

DANVILLE.

Hé bien ! va-t-en !

BONNARD, à Danville.

Tout doux !

VALENTIN.

Oui, je veux m'en aller.

BONNARD, à Valentin.

Non pas; voyons, ensemble il faut capituler :
Valentin se taira, mais consens qu'il demeure,
Pour ne servir que toi.

DANVILLE.

Qu'il reste.

VALENTIN.

A la bonne heure.

DANVILLE, à Bonnard.

Je n'ai qu'à dire un mot et qu'à le plaindre un peu,
Ma femme en sa faveur comme toi prendra feu.

VALENTIN.

Je conviens qu'elle est bonne.

DANVILLE.

Excellent! accomplie!

Elle vient, tu vas voir... La trouves-tu jolie,
Hein! Bonnard?

BONNARD.

Bien, très bien!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, HORTENSE; PLUSIEURS VALETS.

HORTENSE, aux valets qui la suivent.

Allez, trente couverts.

Vous, comme chez le Duc, rangez vos arbres verts,
Allez. Vous, pour le soir voyez si tout s'apprête;
Trois lustres au salon, des fleurs, un air de fête...
Le beau jour! mon ami, partagez mon bonheur;
Je veux que votre hôtel demain vous fasse honneur.

(Saluant Bonnard.) (A Danville.)

Je vous revois enfin!... Monsieur... Je suis ravie :
Hier de m'amuser certes j'avais envie;
Mais j'ai de vous quitter senti quelques remords;
Adieu tout mon plaisir! je reconnais mes torts;
Embrassez-moi, pardon.

DANVILLE.

Je suis le seul coupable,

(A Bonnard.)

C'est moi qui l'ai voulu. Parle, est-on plus aimable?

HORTENSE.

Croyez qu'à l'avenir... Ah! c'est vous, Valentin :
Pour ma loge aux Bouffons vous irez ce matin ;

(A Danville.)

Je veux vous y mener, vous aimez la musique.

(A Danville.)

De là chez mon libraire... un roman qu'on critique,
Mais qu'on dit effrayant; ne vous en moquez point :
Tout ce qui me fait peur m'amuse au dernier point.
De là chez le docteur et puis chez le vicomte;
De là chez le glacier pour demander son compte;
Enfin chez le brodeur, courez vite... ah! de là...

VALENTIN.

Mes jambes me font mal quand j'entends ce mot-là.

(A Danville.)

Monsieur!...

DANVILLE.

Ma bonne Hortense, il te demande grace :

Il a droit de se plaindre : une course eneor passe ;

Mais vingt, mais tous les jours ! il est vieux, et je doi
L'employer désormais à ne servir que moi.

HORTENSE.

Je crois que pour courir tout le monde a mon âge ;
Je l'accable, c'est vrai; je veux qu'il se ménage :

(A Valentin.)

Vous êtes à monsieur, n'obéissez qu'à lui,
A lui seul.

VALENTIN.

J'en suis quitte au moins pour aujourd'hui.

DANVILLE, à Bonnard.

Qu'ai-je dit ?

HORTENSE.

Par malheur, ici je n'ai personne.

(A Danville.)

Un jour, encore un jour, et je vous l'abandonne.

DANVILLE.

Tu ne peux pas, mon vieux, trouver cela mauvais.
Pour un jour, allons, va.

BONNARD, à part.

J'en étais sûr.

VALENTIN, tristement.

J'y vais.

DANVILLE, à Bonnard.

A-t-elle assez bon cœur ?

(Valentin sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ VALENTIN.

DANVILLE.

Tu vois, ma chère Hortense,

Un camarade à moi, mon compagnon d'enfance,
Mon mentor au collège; élève à Mazarin,
Bonnard m'a sur les bancs disputé le terrain;
Je l'aimais à quinze ans, et je te le présente
Comme un des vrais amis que j'estime à soixante.

HORTENSE.

Monsieur m'est connu.

BONNARD.

Moi!

HORTENSE.

Votre fraternité

Fit proverbe autrefois dans l'université.

BONNARD.

Il est sûr qu'avec lui je vivais comme un frère.

HORTENSE.

Si nous en exceptons vos débats sur Homère.

BONNARD.

Achille était son dieu.

HORTENSE.

Vous préfériez Hector.

BONNARD.

Vous le savez ?

HORTENSE.

Bon dieu! j'en sais bien plus encor :

Danville est très causeur.

BONNARD.

Causeur par excellence,

C'est vrai.

HORTENSE.

Vous souvient-il de certaine imprudence,
Qui lui valut de vous un superbe sermon ?

DANVILLE.

Il sermonnait toujours.

BONNARD.

Lui, c'était un démon !

HORTENSE.

D'un prix de vers latins...

BONNARD.

Madame !

HORTENSE.

D'une thèse,

Qui vous fit un honneur !

BONNARD.

C'est en soixante-treize ;

Où vraiment : quoi ! madame, on vous en a parlé ;
Quel charmant souvenir vous m'avez rappelé !

(A Danville.)

Elle a beaucoup d'esprit.

DANVILLE.

N'est-ce pas ?

HORTENSE.

Je m'arrête ;

Vos triomphes passés vous tourneraient la tête.

Mais voyez-nous souvent : en causant tous les trois,

Nous ferons reverdir vos lauriers d'autrefois.

Pour madame Bonnard, je veux aller moi-même...

BONNARD, embarrassé.

Je suis...

DANVILLE.

Il est garçon, et garçon par système.

BONNARD.

Me voilà converti.

HORTENSE.

Monsieur, prouvez-le donc,

Un garçon a parfois des moments d'abandon,

D'ennui ; venez nous voir, et que notre ménage

Vous raccommode un jour avec le mariage.

BONNARD.

Je ferai d'un tel soin mon plus doux passe-temps,

Et voudrais près de vous prolonger ces instants ;

Mais un mot très pressé que je ne puis remettre...

(Bas à Danville.)

Il faudra que la somme arrive avec la lettre.

DANVILLE.

Sois tranquille. Eh parbleu ! pour écrire un billet,

Tu n'es pas mieux chez toi que dans mon cabinet.

Regarde... un bureau neuf, loin du bruit des voitures,

Et ton cher Moniteur ouvert sur des brochures...

Dans peu je te rejoins.

BONNARD.

A ton aise, mon cher ;

Un caissier le dimanche est libre comme l'air ;

Souviens-toi seulement qu'à deux heures je dîne.

(Bas à Danville.)

Ah ! je te félicite, et ta femme est divine.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DANVILLE, HORTENSE.

HORTENSE, riant aux éclats.

Dieu ! qu'il est amusant ! Mais c'est un vrai trésor.

Il a ressuscité les mœurs du siècle d'or ;

Il dine le matin, à l'antique il s'habille,

Et j'ai cru voir marcher un portrait de famille.

DANVILLE.

Oh ! n'en ris pas : je l'aime.

HORTENSE, riant toujours.

Et quel regard vainqueur

Quand j'exaltais sa gloire !

DANVILLE.

Où, mais il a bon cœur ;

C'est un homme excellent, rangé, sûr en affaire,

Et tu peux l'obliger.

HORTENSE, sérieusement.

Voyons : je veux le faire.

DANVILLE.

Le jour de ton départ je t'avais confié

Cinquante mille francs ; donne-m'en la moitié :

Il a besoin d'argent.

HORTENSE.

Courez donc à la Banque :

Je n'en saurais prêter, quand moi-même j'en manque.

DANVILLE.

Que me dites-vous là ?

HORTENSE.

Ma bourse est aux ahois ;

C'en est fait !

DANVILLE.

En deux mois ?

HORTENSE.

Mais c'est bien long deux mois.

DANVILLE.

Cinquante mille francs !... Comment, ma bonne amie...

HORTENSE.

Vous ne me louez pas sur mon économie ?

DANVILLE.

Ah ! parbleu ! c'est trop fort.

HORTENSE.

Chez moi je n'ai voulu

Rien que le nécessaire, et pas de superflu.

DANVILLE.

Comment donc, s'il vous plaît, nommez-vous ces do-

Ces cristaux suspendus, ces vases, ces figures, [rures,

Ce fragile attirail dont on n'ose approcher,

Et ces meubles si beaux que je crains d'y toucher ?

Est-ce utile ? parlez...

HORTENSE.

C'est plus, c'est nécessaire.

Cet appareil pour vous n'a rien que d'ordinaire.

Vous voulez devenir receveur-général ;

Logez-vous donc au ciel, et logez-vous très mal ;

Qui parlera de vous ? qui vous rendra visite ?

L'opulence à Paris sert d'enseigne au mérite.

Étalez des trésors si vous voulez percer ;

Une place est de droit à qui peut s'en passer.

Ma mère me répète : Éblouis le vulgaire ;
 Qu'on dise : Il est très riche, il est millionnaire ;
 Demandons tout alors, et nous aurons beau jeu.
 J'ai voulu par le luxe en imposer un peu.
 Je dis un peu ; beaucoup, je me croirais coupable ;
 Un peu, c'est nécessaire et même indispensable.

DANVILLE.

Voilà quelques motifs qui sont d'assez bon sens ;
 Mais au moins ces diners d'eux-mêmes renaissants,
 Ces éternels diners, qu'une fois par semaine
 Un bienheureux lundi pour trente élus ramène,
 Je les crois superflus.

HORTENSE.

Erreur ! Quoi ! vous traitez

Mes diners du lundi de superfluités !
 Mais rien n'est plus utile, et sur cette matière,
 Vous êtes, mon ami, de cent ans en arrière.
 Il faut avoir un jour, fixé pour recevoir
 Ses prôneurs à dîner, et ses amis le soir :
 De nos auteurs en vogue il faut avoir l'élite ;
 On en fait les honneurs aux grands que l'on invite.
 Aussi je vois souvent plusieurs des beaux esprits
 Dont je vous ai là bas adressé les écrits :
 Ils parlent, on s'anime, on rit, la gaieté gagne,
 Et l'on a ces messieurs comme on a du Champagne.
 Notre siècle est gourmand, on peut blâmer son goût :
 On fronde les diners, et l'on dîne par-tout.
 Mais n'en donner jamais, pas même un par semaine,
 C'est en solliciteur vouloir qu'on vous promène.
 Qui, vous solliciteur ? vous êtes candidat ;
 Vous ne demandez rien, vous acceptez. L'État
 N'a pas dans ses bureaux de puissance intraitable
 Pour l'heureux candidat qui la courtoise à table ;
 Protégés, protecteurs au dessert ne font qu'un :
 Mais ne me parlez pas d'un protecteur à jeun.
 Recevoir me fatigue, et, pour être sincère,
 C'est un mal, j'en conviens, mais un mal nécessaire.

DANVILLE.

Donnez donc vos diners, madame, et donnez-les
 Sans nourrir à l'office un peuple de valets,
 Sans payer un cocher, et sans faire étalage
 D'un grand chasseur perché derrière un équipage.
 Ce carrosse, à quoi bon ? que n'a-t-il pas coûté !
 Qui vous force à l'avoir ?

HORTENSE.

Qui ? la nécessité.

Vous-même ; oui, pour vous j'en ai fait la dépense.
 Quand on est candidat on court plus qu'on ne pense.
 Visitez donc les grands durement cahoté
 Sur les nobles cousins d'un char numéroté :
 Vous jouerez à leur porte un brillant personnage !
 Y viendrez-vous à pied ? ce n'est plus de votre âge.
 De fatigue accablé, que ferez-vous le soir ?
 Qu'il se présente alors quelque spectacle à voir,
 Eh bien ! j'irai donc seule, et j'irai sans m'y plaire ;
 Car vous m'y forcerez. Quel plaisir au contraire,
 L'un près de l'autre assis, tête à tête, en causant,
 D'aller chercher sans peine un spectacle amusant !
 D'en jouir tous les deux !... peut-être c'est faiblesse ;
 Mais, heureuse avec vous, j'y veux être sans cesse.

Je fis tout dans ce but, j'ai tort ; mais un tel soin,
 Superflu pour vous seul, est mon premier besoin.

DANVILLE.

Et moi qui t'accusais ! je suis touché, j'ai honte
 D'avoir...

HORTENSE.

De votre argent je veux vous rendre compte :
 Vous ne savez pas tout ; je veux, pour votre honneur,
 Justifier en vous ce mouvement d'humeur.
 La lecture vous plaît ; d'un cabinet d'étude
 J'ai su vous préparer l'aimable solitude.
 Il me coûte un peu cher ; mais vos auteurs chéris,
 Rangés autour de vous, en couvrent les lambris.
 Le Duc, qui vous protège, est plein de complaisance ;
 Il m'a de son jardin cédé la jouissance,
 Pour qui ? pour vous, monsieur ; ne convencez-vous pas
 Qu'un jardin a pour vous de merveilleux appas ?
 J'ai pris soin de l'orner ; sous son ombre tranquille
 Vous vous reposerez du fracas de la ville.
 On ne fait rien pour rien ; mais qu'importe le prix ?
 Vous aurez la campagne au milieu de Paris.
 Votre orgueil conjugal jouit de ma parure :
 J'ai fait des frais pour lui, c'est complaisance pure.
 J'ai choisi les couleurs que vous aimez le mieux,
 Les bijoux dont l'éclat flatte le plus vos yeux ;
 De tout ce qui vous plaît je me suis embellie,
 Et rien ne m'a coûté pour vous sembler jolie.
 Mes crimes, les voilà. Voyons, recommencez,
 Courage, grondez-moi... mais non, vous faiblissez ;
 Le repentir vous prend, et si je ne m'abuse,
 Vous sentez que vous seul avez besoin d'excuse ;
 Demandez-moi pardon d'un injuste courroux,
 Et vous l'aurez, méchant, car je vau mieux que vous.

DANVILLE.

Oui, tu vau mieux cent fois. Pardonne, mon Hortense ;
 En vain l'âge entre nous a mis quelque distance,
 Tes procédés pour moi me la font oublier,
 Et devant tant d'amour je dois m'humilier.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, M^{me} SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

Embrassez-la, c'est bien ; mais hâtez-vous, mon gendre,
 Je l'emmené.

DANVILLE.

Comment ?

HORTENSE.

Ma mère, on peut attendre...

MADAME SINCLAIR.

Non pas, sur une emplette il me faut un conseil,
 Et nous profiterons d'un rayon de soleil,
 Pour notre promenade...

DANVILLE.

Où donc ?

MADAME SINCLAIR.

Aux Tuileries,

Le temple de la mode et des galanteries,
 L'école des grands airs ; sa grace, heureux époux,
 Dans ce brillant séjour vous fait mille jaloux ;

Si marche est un triomphe, en la suit, on l'admire...

HORTENSE, à Danville.

Ah! venez avec nous.

MADAME SINCLAIR.

Hortense a dû vous dire

Qu'on vous attend, mon cher, chez le premier commis.

DANVILLE.

Qui, moi? quand ce devoir d'un jour serait remis,
Qu'importe?

HORTENSE, gravement.

La démarche est des plus nécessaires.

(Plus bas.)

Et le banquier.

DANVILLE.

C'est juste!

MADAME SINCLAIR.

A venir tout les affaires.

DANVILLE.

Mais...

HORTENSE.

An revoir, Danville.

DANVILLE.

Encore un mot!

MADAME SINCLAIR.

Bonjour;

Elle sera rentrée avant votre retour.

SCÈNE VII.

DANVILLE, seul.

La, nous cautions si bien, me quitter de la sorte!...
Aussi j'avais des torts. Pourtant la somme est forte.
Au Havre, à ce prix-là, j'aurais eu deux maisons;
Mais elle m'a donné d'excellentes raisons.
Ayons soin que Bernard ignore l'aventure;
Courons vite : est-ce heureux d'avoir une voiture!
(Regardant par la fenêtre.)
Tiens, ma femme l'a prise... Ah! bah! j'aime à marcher.
L'exercice m'est bon, je vais me dépêcher;
Pour la revoir plus tôt, soyons infatigable;
Il faut en convenir, ma femme est bien aimable!

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DANVILLE, M^{me} SINCLAIR.

DANVILLE.

Non, vos façons d'agir ne me vont pas du tout,
Et les courses à pied sont fort peu de mon goût.

MADAME SINCLAIR.

Vous prendrez la voiture. Hé bien, votre visite?

DANVILLE.

Je ne la veux pas faire, et vous m'en tiendrez quitte.

MADAME SINCLAIR.

Vous avez de l'humeur?

DANVILLE.

Beaucoup, et j'ai raison,

Je vais chez deux banquiers; mais l'un dîne à Meu-

[dîne;

L'autre est à Saint-Germain. Je cours chez mon ne-

[vaire;

Monsieur, jusqu'à lundi, se délasser à Nanterre.

Quand on meurt le dimanche, on peut apparemment

Remettre au lendemain pour faire un testament.

MADAME SINCLAIR.

Le dimanche à Paris n'est pas un jour commode.

DANVILLE.

Et puis vantez-moi donc vos jardins à la mode!

Curieux comme un sot, en poussé par l'orgueil,

J'y vais, pour voir ma femme et pour du coup d'œil;

Je ne sais quel démon m'avait mis dans la tête

De régaler mes yeux d'un plaisir aussi bête.

Fente; un pareil délire a de quoi m'étonner:

Dans un jardin immense on peut se promener,

On ne suit qu'une allée, une seule, et laquelle?

J'en ai bien compté dix, dont la moindre est plus

Mais personne n'y va; non. Paris tout entier [belle.

Vient s'enferrer en long dans un petit sentier.

Quelle foule! on s'évaille, et là, je vois Hortense,

A travers un rempart qui me tient à distance,

Et sans artillerie on n'aurait pu percer

Ce courage autour d'elle ardent à s'émasser.

Je marchais, j'errageais, j'avais beau faire un signe.

Deux, trois, bon! d'un regard un mari n'est pas digne,

Et revenant toujours et toujours écarté,

Et molesté, heurté, porté, presque insulté,

Je m'enfuis tout en eau, je me sauve, j'arrive,

Et qu'ai-je fait?... J'ai vu ma femme en perspective.

MADAME SINCLAIR.

Mais quel triomphe aussi! de quoi vous plaignez-vous?

On adopte un chemin que l'on préfère à tous;

Les autres sont déserts, la raison en est bonne.

Si personne n'y va, c'est qu'on n'y voit personne.

On se promène ailleurs; à Paris c'est bien mieux,

On vient se faire voir; donc on cherche les yeux.

DANVILLE.

Mais quel est ce jeune homme, heureux à sa manière,

Qui d'un si bon courage avalait la poussière,

Que ma femme écoutait, qui ramassait son gant,

Qui...

MADAME SINCLAIR.

C'est le duc d'Elmar; hé! qu'il est élégant!

On le croirait chez lui. Quel ton! dans son aisance,

Perte un air de grandeur qui vous séduit d'avance.

Qu'un négligé de cour lui sied bien à mon gré!

Sous le signe éclatant dont il est décoré,

Quand ma fille a son bras, que je trouve de charmes

À voir chaque soldat leur présenter les armes!

C'est glorieux pour vous.

DANVILLE.

Je vous suis obligé,

Mais je ne vois pas là le grand bonheur que j'ai.
Ils sont liés?...

MADAME SINCLAIR.

Bien plus depuis notre voyage.

DANVILLE.

Il la connaissait donc avant mon mariage ?

MADAME SINCLAIR.

Sans doute ; auprès du Havre il vint passer l'été,
Et rendit comme un autre hommage à sa beauté.
Je sus, quand il partit, saisir la circonstance ;
Appelant ses bontés sur le père d'Hortense,
Je parlai d'un retour, impossible aujourd'hui :
Le Duc fera pour vous ce qu'il eût fait pour lui.
Nous nous sommes revus par un bonheur unique :
Je cherchais un hôtel, c'est le sien qu'on m'indique.
Le hasard fait chez lui vaquer un logement,
Celui-ci, c'est heureux.

DANVILLE.

Oui, ma foi, c'est charmant !

MADAME SINCLAIR.

Pour comble de bonheur, son oncle est aux finances ;
Le Duc, à lui tout seul, vaut deux ou trois puissans.
Pour vous, grâce à nos soins, le voilà très zélé ; [ces.
Mais de vos soixante ans nous n'avons point parlé.
Par son âge souvent la vieillesse indispose,
Et l'on croit qu'un vieillard n'est pas propre à grand'
DANVILLE. [chose.

Merci !

MADAME SINCLAIR.

Mais vous pouvez cacher dix ou douze ans.

DANVILLE.

Non, vos honneurs pour moi ne sont plus séduisants ;
J'entrevois des dangers à trop courir les places.

MADAME SINCLAIR.

Lesquels ? à pleines mains le Duc répand les grâces.
Courage ; Hortense et moi nous avons du crédit.
Le Duc me rend des soins dont tout bas on médit :
J'ai sa loge aux Français quand un acteur débute.
Pour les Chambres, j'y vais les jours où l'on dispute.
Pour les Chambres, j'y vais les jours où l'on dispute.
Et suivi par plaisir deux procès criminels,
Le Duc me conduisait, et quand j'étais rentrée,
Ici, loin du grand monde, il passait la soirée.

DANVILLE.

C'est vous qu'il venait voir ?

MADAME SINCLAIR.

An point qu'on s'en mo-

Un jour que j'étais seule, il a fait mon piquet. [quait :
Je dis seule, ma fille était là ; mais qu'importe !...

DANVILLE.

Il importe beaucoup, et j'agis de sorte
Que ces vastes salons ne soient plus encombrés
De tous vos beaux messieurs titrés ou non titrés ;
Et qu'Hortense, loin d'eux, cherche dans son ménage
Un plaisir moins bruyant qui convienne à mon âge.
Que fait-elle ? en visite elle a perdu ses pas
Chez des gens très couans, que je ne connais pas,
Et par respect humain, pour briller, asservie
A de frivoles soins qui surchargent sa vie,
De peur que mon bonheur ne me fit des jaloux,
Elle a vu tout le monde excepté son époux.

Moins d'éclat, plus d'égards. Ai-je pris une femme
Pour illustrer monsieur du bruit que fait madame,
Rester veuf à sa suite avec vos bons maris,
Ou pour en décorer les jardins de Paris ?
Dites-lui, s'il vous plaît...

MADAME SINCLAIR.

Vous parlerez vous-même.

Je vous trouve aujourd'hui d'une injustice extrême ;
Et je ne vois pas, moi, le mal assez urgent
Pour me charger d'un soin qui n'est point obligeant.
Je vous laisse y rêver, et ne sais pas, mon gendre,
Supporter une humeur que je ne puis comprendre.

SCÈNE II.

DANVILLE.

Je hasarde un conseil ; mais qu'il soit sage ou non,
N'importe : elle est grand'mère, et veut avoir raison,
Ne voit de mal à rien, tant sa tête est frivole,
Et sa petite-fille est pour elle une idole.
Elle a beau se placer entre ma femme et moi,
Moi, je veux me fâcher, car le Duc... Hé bien, quoi ?
Ce duc perdra ses pas, et le mieux est d'en rire...
Ah ! ce duc me tourmente. On vient ; mon Dieu ! que
Bonnard et pas d'argent ! [dire ?

SCÈNE III.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD, sa montre à la main.

Sais-tu qu'il est très tard ?

Deux heures à ma montre, et tiens, déjà le quart.
Bien que du Moniteur la lecture soit bonne,
Je n'ai pas pu finir ma septième colonne ;
Mon cher, je meurs de faim.

DANVILLE.

Pardon, j'étais dehors...

BONNARD.

Tu ne tiens plus chez toi, tu t'amuses, tu sors,
Et ton ami Bonnard va, grâce à ta sortie,
Trouver son dîner froid et la poste partie.
Je t'ai laissé le temps de voir ton trésorier.

DANVILLE, à part.

Si j'accuse ma femme, il va se récrier.

BONNARD.

Mon argent ! Hétons-nous.

DANVILLE.

Je te dirai...

BONNARD.

Non, donne,

Ne me dis rien.

DANVILLE.

Il faut... c'est que... je n'ai personne
Pour...

BONNARD.

Appelle madame, ou fais-moi la faveur
De me signer pour elle un billet au porteur.

DANVILLE.

Elle a, je l'oubliais, payé certaine somme...
Quel intérêt si grand t'inspire ton jeune homme ?

Qu'entends-je ?
 BONNARD.
 DANVILLE.
 Un étranger !
 BONNARD.
 Tu le connais.
 DANVILLE.
 Qui, moi ?
 BONNARD.
 Cet étranger, mon cher, n'en est pas un pour toi.
 DANVILLE.
 Comment ! et de son nom tu m'as fait un mystère !
 BONNARD.
 C'est qu'il m'a défendu de le dire à son père.
 DANVILLE.
 Dieu ! ce serait?...
 BONNARD.
 Ton fils. D'après sa volonté,
 Je n'ai dû le nommer qu'à toute extrémité.
 Par lui, depuis long-temps, je savais ton histoire :
 Ton silence avec moi n'est pas trop à ta gloire,
 Et j'ai voulu tantôt te donner l'embarras
 De m'apprendre un hymen que je n'ignorais pas.
 DANVILLE.
 C'est mon fils !
 BONNARD.
 Oui vraiment.
 DANVILLE.
 Mon fils dans la détresse !
 Et ce n'est pas à moi que d'abord il s'adresse ?
 Il va chercher un tiers !
 BONNARD.
 Ah ! qu'est-ce que tu veux ?
 Il faut toujours qu'un tiers se place entre vous deux :
 Du moins il me l'écrit, et ce tiers-là le gêne ;
 Voilà ce qu'après soi le mariage amène.
 La femme et les enfants sont rarement d'accord ;
 A l'un des deux partis il faut qu'on donne tort ;
 De beaux yeux plaident bien, et le juge préfère
 Le bonheur de l'époux au devoir du bon père.
 DANVILLE.
 Mais mon fils est un fou !
 BONNARD.
 Pourquoi l'avoir quitté ?
 Instruit d'hier au soir, que n'ai-je pas tenté !
 J'ai pour combler le vide épuisé bien des bourses ;
 Restent vingt mille francs, et je suis sans ressources ;
 Toi seul peux le sauver.
 DANVILLE.
 Ah ! voyage maudit !
 Ah ! ma femme ! ma femme !
 BONNARD.
 Hein ?
 DANVILLE.
 Quoi ? je n'ai rien dit.
 (Après une pause.)
 Bonnard, mon cher Bonnard !
 BONNARD.
 Tu me fais peur : abrège ;
 C'était, je m'en souviens, ton exorde au collège,
 Quand dans un mauvais pas tu voulais m'engager.

DANVILLE.
 Tu dois avoir des fonds et tu peux m'obliger.
 BONNARD.
 Un caissier n'en a point : quand il prête il s'expose ;
 Le public ne sait pas de quels fonds il dispose.
 DANVILLE.
 J'en réponds.
 BONNARD.
 Non.
 DANVILLE.
 L'argent te rentrera demain.
 BONNARD.
 Non, non.
 DANVILLE.
 Sauve mon fils : allons, toi, son parrain,
 Mon bon, mon vieil ami !
 BONNARD.
 Tu plaides comme un ange ;
 Mais, quand on m'attendrit, moi, cela me dérange.
 DANVILLE.
 Bonnard, mon cher Bonnard !
 BONNARD.
 J'aurai tort ; c'est égal,
 Je prêterai l'argent... Mais je dinerais mal.
 DANVILLE.
 Nous en souperons mieux.
 BONNARD.
 Tiens la chose secrète,
 (Il revient.)
 Adieu... C'est qu'il y va, mon cher, de ma recette.
 DANVILLE.
 Sois sans crainte... A propos, tu m'as parlé, je crois,
 Du jeune duc d'Elmar.
 BONNARD.
 Je l'ai vu quelquefois ;
 Très galant, beau danseur, tirant fort bien l'épée,
 Redoutable aux maris par plus d'une équipée...
 DANVILLE.
 Redoutable aux maris !
 BONNARD.
 D'autant plus dangereux,
 Qu'il aime comme un fou, quand il est amoureux ;
 Et le monde prétend qu'une femme jolie
 Ne peut voir sans pitié qu'on l'aime à la folie.
 On le plaint et ma foi... Qu'as-tu donc ?
 DANVILLE.
 Rien du tout.
 BONNARD.
 La femme qui lui plaît le rencontre par-tout.
 Dans les jardins publics...
 DANVILLE.
 Ah ! oui.
 BONNARD.
 Dans les spectacles.
 DANVILLE.
 Mais les maris sont là.
 BONNARD.
 Bon ! il rit des obstacles :
 Quelquefois il fait mieux, il place les maris ;
 Il les place très bien ; mais Dieu sait à quel prix !
 Tu m'entends.

DANVILLE.
Oh ! de reste !
BONNARD.
Enfin tu vois du monde ;
Crois-moi, j'ai pour ta femme une estime profonde.
Mais ne le reçois pas.

DANVILLE.
Non, je te le promets.
UN LAQUAIS.
Monsieur le duc d'Elmar !
BONNARD.
Tu le vois donc ?
DANVILLE.

Jamais.
S'il vient, c'est pour affaire au moins, pas davantage.
BONNARD, en souriant.
Ou bien, c'est qu'en montant il s'est trompé d'étage.

SCÈNE IV.

DANVILLE, BONNARD, LE DUC D'ELMAR.

LE DUC D'ELMAR.
Eh ! c'est monsieur Bonnard ! enchanté de le voir !
Le ministre en riant me disait hier soir :
Parbleu ! monsieur Bonnard ne le cède à personne ;
C'est un esprit exact qu'aucun chiffre n'étonne ;
Pour le trouver en faute il faut qu'on soit sorcier,
Et comme on nait poète, il était né caissier.

BONNARD.
Ah ! monsieur ! que d'honneur me fait son Excellence !
C'est vrai ; je sais d'un compte établir la balance.
Dame ! après quarante ans !... mais pardon...

LE DUC.
Vous sortez,
Pour revoir si vos fonds sont bien ou mal comptés ;
Et, grace au saint effroi qui pour eux vous tourmente,
Jamais de votre caisse un denier ne s'absente.
Bravo, monsieur Bonnard !

BONNARD, au Duc.
Merci du compliment.
(A Danville.)
Dis donc, pour me le faire, il prend bien son moment.

DANVILLE, à Bonnard.
Du courage ; à ce soir.

SCÈNE V.

DANVILLE, LE DUC D'ELMAR.

DANVILLE, au Duc.
Monsieur vent quelque chose ?...
C'est madame Sainclair qu'il vient voir, je suppose ?
LE DUC.
Et madame sa fille, elle n'est pas ici ?
DANVILLE.
Non, je l'attends.
LE DUC.
Alors je vais l'attendre aussi.
(A part.)
Quel est donc ce monsieur ?

DANVILLE, a part.
A merveille, il demeure.
LE DUC.
J'y songe ; pour la voir j'avais mal choisi l'heure ;
Elle est chez la baronne.

DANVILLE.
Ah !... cela se peut bien.
(A part.)
Il sait où va ma femme, et moi je n'en sais rien.

LE DUC.
Monsieur est depuis peu dans notre grande ville ?
DANVILLE.

D'hier.
LE DUC.
Il est ami de madame Danville ?

DANVILLE, en souriant.
Je lui tiens de plus près.
LE DUC.
Parent?... ah ! je m'en veux !

Oui, je n'en doute plus ; que je m'estime heureux !
A cet air respectable ai-je pu méconnaître...

DANVILLE.
Quoi ! je vous suis connu ?
LE DUC.

Pouvez-vous ne pas l'être ?
Recevez donc ici mon juste compliment :
Oui, madame Danville est un objet charmant ;
Aussi j'avais trouvé certain air de famille....
Vous avez là, monsieur, une adorable fille !

DANVILLE.
Moi ! comment ?
LE DUC.
Heureux père ! ah ! je suis attendri.

SCÈNE VI.

DANVILLE, LE DUC, HORTENSE.

HORTENSE.
Eh quoi ! monsieur le Duc seul avec mon mari !
LE DUC.

(A part.) (Haut.)
Son mari !.. qu'il m'est doux de rencontrer si vite
L'homme dont ce matin j'ai vanté le mérite !
Mais il ne me doit rien, je l'avoue, et ses droits
Plaidaient en sa faveur cent fois mieux que ma voix.
Est-ce aux gens tels que lui qu'on peut faire des [graces ?

Si le mérite seul avait marqué les places,
Monsieur, à meilleur titre usant du droit que j'ai,
Serait le protecteur et moi le protégé.

HORTENSE.
Jamais monsieur le Duc ne dit rien que d'aimable.

LE DUC.
Ce discours n'est que juste.
DANVILLE.

Il m'est trop favorable ;
Aussi me touche-t-il comme il doit me toucher ;
Mais je crois qu'au ministre on ne doit rien cacher ;
J'ai déjà soixante ans....

LE DUC, vivement.

C'est l'âge qu'il préfère,
Et c'est un vrai présent que je m'en vais lui faire.
Depuis près de dix jours madame m'a promis
D'embellir chez mon oncle une fête entre amis.
Elle vous attendait, ma mémoire est fidèle,
J'ai reçu sa parole et pour vous et pour elle.
Venez donc, c'est au bal qu'il faut solliciter.
Chez mon oncle, ce soir, je veux vous présenter;
C'est conclu: ma voiture ensemble nous y mène,
Et...

DANVILLE.

Je suis fatigué, monsieur, j'arrive à peine.

HORTENSE.

Le bal délasse.

DANVILLE.

Et puis, moi-même je reçois;

HORTENSE.

Qui? votre ami Bonnard, ce monsieur d'autrefois?

DANVILLE.

Monsieur l'estime fort.

HORTENSE.

Et conviendra, je gage,

Que du siècle passé c'est la vivante image.

LE DUC, en riant.

Madame...

DANVILLE.

Il vient ce soir.

HORTENSE.

Pour le recevoir mieux,

Avez-vous invité quelqu'un... de vos aïeux?

DANVILLE.

Hortense!

HORTENSE.

C'est fini. Paix; allons, je plaisante;

On croirait à vous voir que je suis médisante.

(Au Duc.)

Le suis-je? Jugez-nous.

DANVILLE.

Brisons là.

HORTENSE.

Non, je veux

Que le Duc aujourd'hui soit juge entre nous deux.

DANVILLE, à part.

J'ai peine à me contraindre.

LE DUC, sérieusement.

Excusez-moi, madame;

Mais je ne puis trahir le penchant de mon ame.

Encore un coup, pardon; j'aime monsieur Bonnard;

C'est la probité même; oui, c'est un homme à part,

Un esprit hors de ligne, et dès qu'un mot l'offense,

On me voit des premiers voler à sa défense.

DANVILLE, enchanté, et regardant sa femme.

Très bien, monsieur le Duc!

LE DUC.

Mais si l'on n'a lancé

Qu'un trait dont son honneur ne puisse être blessé;

Si l'on a dit... Eh quoi?... qu'il vit en patriarche,

Qu'il dîne encore à l'heure où l'on dînait dans

[l'arche;

Ou quelqu'un de ces mots, qui seuls sont des por-

[traits,

Que madame rencontre et que je chercherais,
Quel mal cela fait-il? C'est s'amuser, c'est rire,
C'est se jouer de rien; mais ce n'est pas médire.

HORTENSE, en regardant son mari.

Oh! le Duc a raison.

LE DUC, à Danville.

Monsieur, moins de rigueur;

La conversation périrait de langueur

Sans ce tour amusant qu'un esprit fin lui donne;

(Montrant Hortense.)

Tout le monde y perdrait, et vous plus que personne.

DANVILLE.

Je n'en disconviens pas; mais brisons sur ce point.

LE DUC.

Et pourquoi votre ami ne nous suivrait-il point?

HORTENSE.

Sans doute!

DANVILLE.

Un patriarche a l'humeur sédentaire,

Et s'arrange assez peu d'un bal au ministère.

D'ailleurs, souper ensemble est pour nous un bon-

HORTENSE, en riant.

[1heur.

Souper! il vient souper?

DANVILLE, à sa femme, avec dignité.

Il nous fait cet honneur.

(Au Duc.)

Bien que de refuser, mon regret soit extrême,

Trouvez bon qu'à mon tour j'en appelle à vous-

[même;

Monsieur, vous m'approuvez, et, connaissant Bon-

Vous me reprocheriez de traiter sans égard [nard,

L'ami qui m'est lié par un commerce intime,

Et que vous honorez d'une si haute estime.

LE DUC.

Cette excuse m'arrête, et je n'ose insister;

Mais, madame, parlez: qui peut vous résister?

J'implore en m'éloignant cet appui tutélaire,

Ou je vais de mon oncle encourir la colère.

Monsieur, vous céderez, et moi, dans cet espoir,

Je viendrai, s'il vous plaît, m'en assurer ce soir.

SCÈNE VII.

DANVILLE, HORTENSE.

HORTENSE.

Vous irez au bal?

DANVILLE.

Non.

HORTENSE.

Vous irez, j'en suis sûre.

DANVILLE.

Je vous promets que non.

HORTENSE.

Si fait.

DANVILLE.

Non, je vous jure.

HORTENSE.

Eh pourquoi, sans raison, vous priver d'y venir?

DANVILLE.

C'est que ce plaisir-là ne peut me convenir.

HORTENSE.

Mais quel est le motif de cette répugnance ?

DANVILLE.

Pouvez-vous m'accorder un moment d'audience ?

HORTENSE.

Moi !

DANVILLE.

Depuis mon retour, des soins plus importants,
Des amis plus heureux s'arrachent vos instants ;
Et, las de renfermer ce que je veux vous dire,
J'ai cru dans mon dépit qu'il faudrait vous l'écrire ;
Mais, puisqu'il m'est permis d'en décharger mon cœur,
Je vous le dis tout net : ce petit air moqueur
Pour mon ami Bonnard m'offense et me chagrine.
Le besoin de briller à tel point vous domine,
Qu'avec un jeune fou je vous vois de moitié
Contre ce digne objet d'une ancienne amitié.
Vous riez du bon homme ; eh oui ! c'est un bonhomme ;
Un bon homme que j'aime ; et plus d'un qu'on renomme,
Dont l'honneur fait grand bruit, dont l'esprit est vanté,
N'a ni son noble cœur, ni sa franche gaieté.
On l'attaque lui seul, et tous deux on nous blesse ;
Et chaque trait piquant lancé sur sa vieillesse
Ne peut devant un tiers l'immoler aujourd'hui,
Sans retomber sur moi, qui suis vieux comme lui.

HORTENSE.

Mais le Duc vous l'a dit, ce n'est qu'un badinage,
Et le Duc, à mon sens, raisonnait comme un sage.

DANVILLE.

Votre Duc ! il me choque au suprême degré.
Je connais peu de gens qui ne soient à mon gré ;
Mais lui, de me déplaire il a le privilège.
Me croit-il, ce monsieur, dupe de son manège ?
Ce zèle officieux qu'il fait sonner si fort,
Cet air de vous blâmer, pour mieux me donner tort,
Tout ce jeu me déplaît. Pour des raisons sans nombre,
Il n'est pas bon qu'un Duc soit là comme votre ombre.
La réputation d'une femme de bien
Dans la communauté ne compte pas pour rien ;
Et, s'il n'est défendu contre tous, à toute heure,
Ce fruit de tant de soins en un instant s'effleure.
Il ne faut qu'un jeune homme un peu trop assidu,
Que le discours d'un sot par un autre entendu :
Le mal est déjà fait : le mensonge circule ;
La femme est méprisée, et l'époux ridicule,
Et trente ans de vertu, loin du monde et du bruit,
Ne sauraient réparer ce qu'un jour a détruit.

HORTENSE.

Pour quel écrit moral faites-vous ce chapitre ?
Mais dans un autre temps vous m'en direz le titre.
Irez-vous à ce bal où l'on veut vous avoir ?

DANVILLE.

Non : je vais chez les gens que je peux recevoir.

HORTENSE.

Mais le Duc vient chez vous.

DANVILLE.

C'est trop de complaisance.
Qu'il daigne à l'avenir m'épargner sa présence.
Il me fait un honneur dont je suis peu flatté.
Rien de mieux, j'en conviens, qu'un beau nom bien
A sa juste valeur j'estime la noblesse. [porté ;

Qu'on reçoive chez soi, marquis, duc et duchesse,
C'est bien, si l'on est duc, et je ne le suis pas.
Ma maison me convient ; mais, si je risque un pas
Dans ce cercle titré dont l'éclat vous transporte,
A cent devoirs fâcheux je cours ouvrir ma porte.
Mon appétit s'en va, lorsque je vois siéger
Tout l'ennui des grands airs dans ma salle à manger.
Ma langue est paresseuse à rompre le silence,
S'il faut, au lieu de vous, dire votre excellence,
Ou, Mécène du jour, flatter les favoris
De l'Apollon bâtard qu'on adore à Paris.
Je ne sais pas en core de quel air on écoute
Vos auteurs nébuleux auxquels je n'entends goutte,
Et tout leur bel esprit ne fait que m'étourdir,
Moi, qui cherche à comprendre avant que d'applaudir.
De traiter ces messieurs j'aurais eu la manie,
Si j'étais assez sot pour me croire un génie ;
Mais, grâce à du bon sens, je sais ce que je veux.
Jouissez sans fracas du fruit de mes travaux,
Avec de bonnes gens, des gens qu'on puisse entendre,
Qui de leur nom pour nous n'aient pas l'air de descendre,
Qui ne m'observent pas pour me prendre en défaut,
Si je parle sans génie ou si je ris trop haut,
Et ne croient pas me faire une grâce infinie
En me trouvant chez moi de bonne compagnie.
Voilà mes gens ; voilà les amis que je veux,
Sûr qu'ils seront pour moi ce que je suis pour eux.

HORTENSE.

Revenons à ce bal, et jugez mieux la chose.
Ce n'est pas un plaisir qu'ici je vous propose ;
Mais c'est une démarche, et voyez le grand mal
De passer pour affaire une heure ou deux au bal !
Il faut faire sa cour : voilà comme on prospère ;
Mais vous, de vous placer vraiment je désespère.

DANVILLE.

Eh ! ne me placez pas, madame, laissez-moi,
Heureux avec la foule, y vieillir sans emploi.
J'y suis libre ; il y a mieux, recevoir des plus minces,
Toucher ses revenus que ceux de dix provinces ;
Et je ne veux pas, moi, pour me hausser d'un cran,
Vendre ma liberté cent mille écus par an.

HORTENSE.

Eh bien, comme au spectacle, allez à cette fête ;
Pour moi, là, voulez-vous ? Venez, j'en perds la tête :
Que d'objets, que de gens inconnus jusqu' alors !
Tous les ambassadeurs, des maréchaux, des lords,
Des artistes, la fleur de la littérature ;
Des femmes ! Quel éclat, quel goût dans leur parure !
Dieu !... les beaux diamants !... Et c'est ce soir ; j'irai,
Oui, j'irai, nous irons, monsieur... ou j'en mourrai.

DANVILLE.

Non, vous n'en montrerez pas, et vous verrez, ma chère,
Qu'on peut avec Bonnard, bien qu'il ne danse guère,
Passer le soir gaiement, sans façon, sans apprêts,
Souper même au besoin, et vivre encore après.

HORTENSE.

Voulez-vous sans pitié chagriner votre Hortense ?
Me tiendrez-vous rigueur ?... Eh ! quelle est mon offense ?
Moi, qui n'ai fait qu'un vœu, celui de vous revoir,
Faut-il en arrivant me mettre au désespoir ?
Avec monsieur Bonnard ai-je été trop méchante ?

Jamais je ne veux l'être; il me plaît, il m'enchanté;
 Je l'aime, il m'aimera, je lui ferai ma cour;
 Mais pas ce soir, oh non! plus tard, un autre jour,
 Demain... c'est arrangé, vous acceptez l'échange:
 Danville, mon ami, mon cher époux, mon ange,
 Soyez bon, grace, allons, cédez...

DANVILLE, avec effort.

Non, je ne puis.

HORTENSE, en pleurant.

Que je suis malheureuse! ô ciel! que je le suis!

DANVILLE, attendri.

Elle pleure, ah! mon Dieu!

HORTENSE, hors d'elle-même.

C'est un acte arbitraire;

C'est une tyrannie, et je dois m'y soustraire.
 Je me révolte enfin; vous croyez sans raison
 Dans votre hôtel désert me garder en prison;
 Non: avec votre ami vous serez seul à table.
 Non, non: je le déteste, il m'est insupportable;
 Mais entre deux époux le pouvoir est égal.
 Restez, monsieur, ma mère est invitée au bal;
 Une fille est au mieux sous l'aile de sa mère,
 Et j'irai malgré vous au bal du ministère,
 Et j'irai de bonne heure, et j'en reviendrai tard,
 Et je ne verrai pas votre monsieur Bonnard,
 Et vous ne pourrez pas m'enterrer toute vive
 Dans l'emuyeux souper d'un si triste convive.

DANVILLE, en fureur.

Vous irez, dites-vous, malgré moi vous irez?

Je vous le défends.

HORTENSE.

Bon!

DANVILLE.

Nous verrons.

HORTENSE.

Vous verrez.

DANVILLE.

Madame, pensez-y: l'ordre est irrévocable;
 De supplications il se peut qu'on m'accable...

HORTENSE.

Non, monsieur.

DANVILLE.

Mais, dût-on m'implorer à genoux,
 Ni prières, ni pleurs, n'obtiendront rien pour vous.

HORTENSE.

Oh! le méchant mari!

DANVILLE.

Fi! l'affreux caractère!

Dans mon appartement courons fuir sa colère.

HORTENSE.

Allez: loin d'un tyran qui me veut opprimer,
 Dans le mien, comme vous, je cours me renfermer.
 Adieu, monsieur!

DANVILLE.

Adieu! respectez ma défense.

(Après une pause.)

L'agréable entrevue après deux mois d'absence!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

HORTENSE, à un domestique qui la suit.

Retournez vers monsieur.

(Le domestique sort.)

Il veut m'entretenir,

Et par ambassadeur il m'en fait prévenir.
 Qu'il vienne; je suis prête. Il s'attend à des larmes;
 Mais il va pour le bal me trouver sous les armes.
 J'ai tout dit à ma mère avec sincérité;
 Elle a mis comme moi les torts de son côté.
 Ces fleurs sont de bon goût... il me traite en esclave.
 Il croit m'intimider; faux calcul: je suis brave.
 Je ne céderai pas. Courage! le voici.

SCÈNE II.

HORTENSE, DANVILLE.

DANVILLE, dans le fond.

La charmante toilette! et qu'elle est bien ainsi!...
 (Il s'approche.)

A me désolér vous êtes décidée,

Hortense, je le vois.

HORTENSE.

Chacun a son idée;

La vôtre est de rester, la mienne est de sortir.

DANVILLE.

Vous n'avez nul remords?

HORTENSE.

Qui, moi! nul repentir.

DANVILLE.

Un reste de dépit vous rend presque hautaine.

HORTENSE.

Du dépit! du dépit! dites mieux: de la haine.

DANVILLE.

Ah! c'est aller bien loin.

HORTENSE.

Non, monsieur, j'ai pour vous...

(A part.)

Je ne m'attendais pas à le revoir si doux.

DANVILLE.

J'ai long-temps réfléchi depuis notre querelle.

La colère à votre âge est assez naturelle;

Mais au mien la raison doit parler sans fureur:

La raison qui s'emporte a le sort de l'erreur.

Ma justice à vos yeux tiendrait de la vengeance;

Je me punirai seul, et c'est par votre absence.

Goûtez un plaisir pur, puisqu'il sera permis;

Allez au bal, allez, et soyons bons amis;

Voulez-vous?

HORTENSE.

Mais...

DANVILLE.

Allez seule avec votre mère...

Elle a dû, comme vous, me trouver bien sévère :
Contre deux ennemis je n'avais pas beau jeu ;
Avez-vous dit de moi beaucoup de mal ?

HORTENSE.

Un peu.

DANVILLE.

Vous n'en penserez plus, et cela me console.
S'il a pu m'échapper un ordre, une parole,
Un regard qui vous blesse, il faut tout oublier.
J'ai mon excuse aussi : Bonnard est singulier,
D'accord ; mais, quand d'un ton qu'il ne méritait guère,
Sur des travers légers vous lui faisiez la guerre,
C'était à l'instant même, où, malgré son effroi,
En me rendant service, il s'exposait pour moi.

HORTENSE.

Comment ?

DANVILLE.

C'est un secret.

HORTENSE.

C'est un secret ? ah ! dites,

Dites, j'oublierai tout.

DANVILLE.

Ces brillants parasites

Que ma table nourrit à vous conter des riens,
Vivent à mes dépens, et lui, m'oblige aux siens.
Mon fils dans ses calculs a manqué de sagesse ;
J'aurais dû le prévoir ; mais tout à ma tendresse,
Laisant sa jeune tête agir à l'abandon,
Pour vous j'ai compromis sa fortune et mon nom.
Sans argent, grâce à vous, Hortense, que serait-ce,
Si Bonnard n'eût prêté. . . peut-être sur sa caisse ?
De tous les receveurs, Bonnard le plus craintif,
Bonnard dont sur ce point l'honneur est si rétif,
D'un courage héroïque a vaincu son scrupule,
Il a sauvé mon fils !... est-il si ridicule ?

HORTENSE.

Non, non, de mes amis, aucun n'eût fait cela ;
Plus que tous leurs discours j'admire ce trait-là.
Il n'est pas de bon mot qui vaille un bon office ;
Mais votre femme aussi peut faire un sacrifice.
Ce bal où sous vos yeux je dansais en espoir,
Ce bal, il fut huit jours mon rêve chaque soir,
Huit jours, à mon réveil, ma première pensée :
Eh bien ! je n'rais pas, quand j'y serais forcée !
C'en est fait, votre ami lui sera préféré.

DANVILLE.

Vous aurez ce courage, est-il vrai ?

HORTENSE.

Je l'aurai.

Adieu tous mes projets, je reste sans murmure,
Et pour monsieur Bonnard je garde ma parure.
Je reste avec plaisir. Tout-à-l'heure à vos yeux
J'étais bien, n'est-ce pas ? Maintenant je suis mieux,
J'en suis sûre.

DANVILLE.

Ah ! cent fois !

HORTENSE.

M'aimez-vous ?

DANVILLE.

Je t'adore.

HORTENSE.

Mes torts étaient bien grands.

DANVILLE.

Les miens plus grands encore.

HORTENSE.

A vos ordres jamais je ne veux résister.

DANVILLE.

Non, jamais contre toi je ne veux m'emporter.

HORTENSE.

Loin de nous ces débats qui troublent les ménages !

DANVILLE.

Les raccommodements ont bien leurs avantages.

HORTENSE.

Mon ami !

DANVILLE.

Chère Hortense !

HORTENSE.

Au fond, convenez-en,

Vous défendez Bonnard en zélé partisan,
Et vous avez raison, puisqu'il vous rend service ;
Mais vous traitez le Duc avec moins de justice.

DANVILLE.

Pour moi, je me crois juste et juste au dernier point.

HORTENSE.

Moi, je crois entrevoir que vous ne l'êtes point

DANVILLE.

C'est qu'à vingt ans, Hortense, on juge à la légère.

HORTENSE.

C'est que plus tard, Danville, on est par trop sévère.

DANVILLE.

Vous pourriez vous tromper.

HORTENSE.

Je puis avoir raison.

DANVILLE.

Je n'en crois rien.

HORTENSE.

C'est sûr.

DANVILLE.

Non pas.

HORTENSE.

Mais si.

DANVILLE.

Mais non.

HORTENSE.

Je soutiens...

DANVILLE.

Arrêtez ! eh quoi ! notre querelle

Pour Bonnard et le Duc déjà se renouvelle !

HORTENSE.

Oui, parlons sans humeur : faut-il, pour aimer l'un,
Quand l'autre vous sert bien, le trouver importun ?

DANVILLE.

Oh ! c'est tout différent ; l'un a mon âge, et l'autre...

HORTENSE.

Eh bien ! achevez donc.

DANVILLE.

Eh bien ! il a le vôtre.

Pardonnez : mon amour est étrange , et je sens
Que le temps , la raison sont des freins impuissans ,
Que le cœur d'un vieillard , en proie à cette ivresse ,
Cède à tous les transports d'une aveugle tendresse.
Quand on aime avec crainte , on aime avec excès.
Jeune , on sent qu'on doit plaire , on est sûr du succès ;
Mais vieux , mais amoureux au déclin de sa vie ,
Possesseur d'un trésor que chacun nous envie ,
On en devient avare , on le garde des yeux.
Comment voir cet essaim de rivaux odieux ,
Parés de leur bel âge et des charmes funestes
Dont chaque jour qui fuit nous vole quelques restes ,
Sans se glacer le cœur par la comparaison ,
Sans voir ses cheveux blancs , sans perdre la raison !
Je ne suis pas jaloux ; mais je sais me connaître.
Celui qui vous arrache , en vous lassant peut-être ,
Un regard , un sourire , un instant d'entretien ,
Me semble un ennemi qui me ravit mon bien.
J'aime plus , tout le dit ; ma crainte en est le gage ;
Mais que me sert d'aimer , s'il vous plaît davantage ?
Je dois trembler , je tremble... hélas ! voilà mon sort ;
Voilà pourquoi le Duc me chagrine si fort.
Il offusque ma vue , il me pèse , il me gêne.
Je sens qu'à son aspect je me contiens à peine ;
Je sens qu'un mot amer , qui vient me soulager ,
En suspens sur ma langue est prêt à me venger.
Je me maudis , j'ai tort ; c'est faiblesse ou délire ,
C'est ce qu'il vous plaira ; je souffre , et je desire ,
Non pas que votre amour , mais que votre amitié ,
Qui connaît mon supplice , en ait quelque pitié.

HORTENSE.

Que votre modestie à vous-même est cruelle !
Croyez qu'avec raison je murmure contre elle.
Ces rivaux , où sont-ils ? que produiraient leurs soins ?
Soyez juste envers vous , et vous les craindrez moins.
Est-il quelqu'un d'entre eux qu'avec plaisir j'écoute ?
C'est que de votre éloge il m'entretient sans doute ,
Et cet air d'intérêt , dont vous êtes jaloux ,
N'est qu'un remerciement du bien qu'on dit de vous.
Vous entendre louer me rend heureuse et fière ;
Mais pourquoi des grandeurs nous fermer la carrière ?
Laissez un peu d'éclat publier mon bonheur :
De vous , de vos talents , je veux me faire honneur ,
Et vous prouver que , juste autant qu'il est sincère ,
Ce n'est pas par devoir que mon cœur vous préfère.

DANVILLE.

N'employez pas le Duc , etc. Je consens à tout.

HORTENSE.

Voyez donc ce monsieur qu'on reçoit bien par-tout ;
Oui , ce premier commis ; son crédit peut suffire :
Mais chez lui , dès ce soir , allez vous faire écrire.

DANVILLE.

Hortense , tu le veux ?

HORTENSE.

Non , je ne le veux pas ,

Non... Mais , je vous en prie.

DANVILLE.

Ah ! j'y cours de ce pas...

Et Bonnard que j'attends ; je ne sais qui l'arrête ;
S'il arrivait !

HORTENSE.

Partez ; moi , je lui tiendrai tête :
Je vais , par le collège , entamer l'entretien ;
Il ne s'ennuiera pas.

DANVILLE.

Je cours et je revien.

Après une querelle , il est doux de s'entendre ,
Et le débat fini rend l'amitié plus tendre.

SCÈNE III.

HORTENSE.

Le sacrifice est fait ! En suis-je triste ? Oh ! non.
Il me coûtait un peu ; mais Danville est si bon !...
Cette fête , à vrai dire , était très séduisante.
Dans tous ses agréments je me la représente :
Pour danser , c'est à moi que le Duc eût songé ;
Les dames de la cour en auraient enragé ! [image !
Quel plaisir ! quel triomphe ! Au fait , c'est bien dom-
Pour plaire aux deux amis écartons cette image.
Je les verrai contents ; si je ris , ils riront ,
Et j'attends mon plaisir de celui qu'ils auront.

UN DOMESTIQUE.

Le Duc fait demander si madame est visible.

HORTENSE.

Oui , qu'il entre. Ah ! mon Dieu ! voici l'instant terrible !

SCÈNE IV.

HORTENSE , LE DUC.

LE DUC.

Le soin qui me ramène est bien intéressé ,
Madame ; dans le doute où vous m'avez laissé ,
Je n'ai rien vu ce soir qu'avec indifférence.
Invité chez le fils d'un de nos pairs de France ,
J'y fus d'un long dîner le triste spectateur ;
Les heures se traînaient avec une lenteur !...
Plein d'une seule idée où l'esprit s'abandonne ,
Soi-même l'on s'oublie , on n'est plus à personne ;
Il a fallu céder , et bientôt du salon
Je me suis échappé comme on sort de prison.
Mais quels charmants apprêts ! quel goût !... Cette parure
Pour mon vœu le plus cher est d'un heureux augure.

HORTENSE.

Hé non , monsieur le Duc , ne comptez pas sur moi.

LE DUC.

Comment ? se pourrait-il ! Vous restez ?

HORTENSE.

Je le doi.

LE DUC.

Mais ne devez-vous pas tenir votre promesse ?
Ne l'ai-je pas reçue , et quand ma voix vous presse
De remplir un devoir , que je crus un plaisir ,
N'est-elle plus d'accord avec votre désir ?

HORTENSE.

Que ne m'est-il permis de le prendre pour guide ?
Mais non , monsieur Danville autrement en décide.

LE DUC.

Ah ! pouvez-vous m'apprendre avec cet air léger

Un refus qui m'étonne et qui doit m'affliger ?
 Un triomphe nouveau, des honneurs, des hommages
 Sont à peine à vos yeux de faibles avantages ;
 Pour vous, par l'habitude, ils ont perdu leur prix ;
 Mais quand il s'est flatté d'éblouir tout Paris,
 Un maître de maison, dans son jour de conquête,
 Perd beaucoup en perdant l'ornement de sa fête,
 Et pour moi, le plaisir que je laisse en partant
 Me rend presque insensible à celui qui m'attend.

HORTENSE.

C'est trop vous alarmer, monsieur, et mon absence
 N'aura pas, croyez-moi, cette triste influence.

LE DUC.

Vous vous trompez, madame, et vous seule ignorez
 A quels regrets mortels vous nous condamnez.
 La modestie, au fond, a son côté blâmable ;
 On ne sait pas souvent combien l'on est coupable ;
 Vous le serez beaucoup si vous me résistez.
 Qui nous rendra ce soir ce que vous nous ôtez ?

HORTENSE.

Je ne puis...

LE DUC.

Il suffit d'une seule personne
 Pour embellir au bal tout ce qui l'environne.
 Elle arrive, on la voit, et chacun est séduit ;
 Elle part, c'en est fait, tout le charme est détruit.
 Venez.

HORTENSE.

N'insistez pas.

LE DUC.

Vous viendrez...

SCÈNE V.

LE DUC, HORTENSE, M^{me} SINCLAIR.

LE DUC, à madame Sinclair.

Ah! madame,

Veillez me seconder, il le faut, je réclame
 Pour mon oncle, pour moi, pour tous ceux qu'aujourd'hui
 L'attrait d'un grand plaisir doit attirer chez lui.

MADAME SINCLAIR.

Mais je ne pense pas que ma fille refuse.

HORTENSE.

Monsieur fera, j'espère, agréer mon excuse.

MADAME SINCLAIR.

Quoi! chez son Excellence, au moment de partir,
 Après avoir promis! comment sans avertir!
 Mais ton mari le veut, alors je me récuse :
 Une grand'mère est faible, et son amour l'abuse.
 Je reste, si tu veux.

LE DUC.

Ah! que deviendrons-nous?

(A madame Sinclair.)

Que fera la princesse? Elle comptait sur vous.
 Pour elle votre esprit doit se mettre en dépense :
 J'ai dit, pardonnez-moi, j'ai dit ce que je pense,
 C'est que vous conversez avec un abandon,
 Un choix de mots, un charme, oh! chez vous c'est un
 [don!

MADAME SINCLAIR.

Mais rester à présent tient de l'impolitesse :
 Une princesse! ô Dieu! ma fille, une princesse!...
 Après tout, mon enfant, juge, examine, voi.
 C'est pour toi que j'y vais, je n'y vais que pour toi.
 Si ton mari s'obstine, en femme bien soumise...

HORTENSE.

A vous suivre, il est vrai, Danville m'autorise,
 Et tout-à-l'heure encore il vient de m'inviter...

LE DUC.

Plus d'obstacle à présent.

MADAME SINCLAIR.

Qui peut donc l'arrêter,

S'il te l'a permis?

HORTENSE.

Mais...

LE DUC.

L'agréable soirée!

Je vous vois par mon oncle accueillie, admirée.
 A votre aspect s'élève un murmure soudain ;
 Les cavaliers en foule assiègent votre main ;
 Tout danse et se confond au bruit de la musique :
 Les grâces de la cour, l'orgueil diplomatique,
 La Banque, l'Institut, et jusqu'aux Facultés,
 Jusqu'aux fleurons d'argent des graves députés!
 Mais c'est peu, vous verrez : quel champ pour la satire!
 Ce ténébreux auteur dont vous aimez à rire,
 Ce savant, qui pour vous déridant son front see...

HORTENSE.

Un jour sur mon album écrivit un mot grec?

LE DUC.

Et le gros général qui rit bien comme trente.
 Par malheur sa gaieté suit le cours de la rente ;
 Je n'en répondrais pas; mais sans lui nous rirons.
 Pour des originaux, ma foi, nous en aurons.
 Tout Paris y sera, jugez!... Dans le grand monde,
 Si l'esprit est commun, le ridicule abonde.
 Vos bons mots vont courir, et, répétés cent fois,
 Feront vivre les sots défrayés pour un mois,
 Et la ville et la cour diront que tant de charmes,
 Bien qu'ils soient tout-puissants, sont vos plus faibles

HORTENSE. [arnes.

A m'amuser beaucoup comme vous je pensais,
 J'en conviens; mais prétendre à de si grands succès!

LE DUC.

Près des femmes! oh! non! redoutez leur colère :
 On ne vante jamais que ceux qu'on ne craint guère.
 Que de dames ce soir vont mourir de dépit!

HORTENSE.

Vous croyez?

LE DUC.

J'en suis sûr. Nos beautés en crédit
 Ne pourront sans fureur vous céder la victoire;
 Mais beaucoup d'ennemis prouvent beaucoup de gloire.
 A force de succès on s'en fait tant qu'on peut, [re;
 Vous en aurez bon nombre, et n'en a pas qui veut.
 Venez.

HORTENSE.

Si par un mot j'avertissais Danville?

LE DUC.

Ah! quelle heureuse idée!

MADAME SINCLAIR.

Et quoi de plus facile?

(Faisant asseoir Hortense auprès d'une table, et arrangeant sa coiffure pendant qu'elle écrit.)

Peins-lui ton embarras, le mien, en ajoutant
Que tu ne veux d'ici t'absenter qu'un instant.

LE DUC.

Entre les candidats le ministre balance.

MADAME SINCLAIR.

Il est très important de voir son Excellence.

HORTENSE en écrivant.

Il n'aura pas le temps d'en prendre du chagrin,
Nous allons revenir.

(A madame Sinclair.)

Valentin.

MADAME SINCLAIR.

Valentin!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

VALENTIN.

Que vous plaît-il, madame?

MADAME SINCLAIR.

Un billet qu'il faut rendre.

VALENTIN.

A qui donc?

MADAME SINCLAIR.

A monsieur.

VALENTIN.

Je ne saurais comprendre...

Où donc, madame?

MADAME SINCLAIR.

Ici.

VALENTIN.

Que lui dirai-je?

MADAME SINCLAIR.

Rien.

HORTENSE, remettant la lettre.

Je n'ose examiner si je fais mal ou bien.

Partons vite ou je reste.

SCÈNE VII.

VALENTIN, seul.

Ils s'en vont, on l'entraîne.

Monsieur seul avec moi va faire quarantaine;

Mais gare la tempête, il pourra s'en fâcher.

Les voilà descendus, et puis fouette cocher.

Ils sont, ma foi, partis. Une lettre, c'est drôle;

Monsieur, à mon avis, joue un singulier rôle.

En vain pour tout saisir j'ai l'esprit à l'affût :

Quand il était au Havre, où je voudrais qu'il fût,

Et que madame ici faisait sa résidence,

Je concevais entre eux une correspondance;

Mais dans le même hôtel, pouvant au coin du feu...

Ces courses-là du moins me fatigueront peu.

SCÈNE VIII.

DANVILLE, VALENTIN.

DANVILLE, s'essuyant le front.

Te voilà, Valentin; tiens, vois, je suis en nage!
Fais-moi donc souvenir que j'ai mon équipage;
J'y pense quand je rentre, et vraiment je suis las.

(Il s'assied.)

VALENTIN.

Vous vous fatiguez trop.

DANVILLE.

Hein! quand j'étais là bas,

Que j'arrivais le soir après ma promenade,
Souvent tu m'as surpris bien triste, bien maussade.
Pourquoi? j'étais garçon; j'ai ma femme aujourd'hui,
Elle est là; loin de moi la tristesse et l'ennui!

VALENTIN.

Il me fait de la peine.

DANVILLE.

En crois-tu tes présages?

Pour ma femme et pour moi quels chagrins! que d'ora-
(Il se lève.) ges!

Pauvre fou! grace au ciel, tu n'as pu m'effrayer;

Je cours rejoindre Hortense, elle va m'égayer.

Guéri des visions qui te troublaient la tête,

Sens-tu qu'un vieux corsaire est un mauvais prophète?

VALENTIN.

Monsieur.

DANVILLE.

Qu'est-ce?

VALENTIN.

Une lettre.

DANVILLE.

Ah! donne; et tu la

VALENTIN.

[tiens?]

De madame.

DANVILLE.

(Il lit.)

Comment? qu'ai-je appris? va-t'en, viens.

(Froidement.)

Madame est donc sortie?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

Et sa mère?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

Et le Duc?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

La colère,

La surprise... est-il vrai? je demeure interdit!

Laisse-moi. Se peut-il?

(Il tombe dans un fauteuil.)

VALENTIN.

Je vous l'avais bien dit,

Qu'un jour.

DANVILLE, furieux.

Va-t'en. Le sot!

A peine je la quitte,

Qu'avec le Duc, le Duc dont le nom seul m'irrite,
Elle qui tout-à-l'heure... Ah! que de fausseté!
Et qui donc l'y forçait? quel prix de ma bonté!
Quand j'avais tout permis, céder sans résistance,
Et m'éloigner exprès... Hortense! ô ciel! Hortense,
Qui semblait s'attendrir en me voyant heureux...
Je ne l'aurais pas cru, c'est bien mal, c'est affreux!
Et sa mère!... ah! morbleu! quand une vieille femme
Aime encor les plaisirs, pour eux elle est de flamme.
Je dois, je dois punir tant de légèreté;
Courons à cette fête où je suis invité.

En galants procédés vous êtes un grand maître,
Monsieur le Duc; eh bien! vous allez me connaître.
On trouve à qui parler, quand on s'adresse à moi.
J'irai, je le verrai, je veux lui dire... Eh! quoi?
Que je viens... moi, jaloux! non, cette frénésie
N'a point part aux transports dont mon ame est saisie.
Je ne suis pas jaloux; ma femme est jeune encor,
Je veux l'accompagner pour qu'elle ait un mentor,
Par simple bienséance. Oui, quelqu'un! qu'on s'ém-
Mon habit! [presse!

VALENTIN.

Quoi, monsieur?

DANVILLE.

Obéis et me laisse.

VALENTIN.

Où voulez-vous aller?

DANVILLE.

Je veux... je vais... je sors.

DÉS.

VALENTIN.

Il est tard : que ferez-vous dehors?

DANVILLE.

(Valentin sort.)

Ah! je te chasserai.... C'est vrai, que vais-je faire?
Un éclat! non, sans doute. Amant sexagénaire,
Suivant ma femme au bal d'un pas mal affermi,
J'y vais pour l'épier, j'y vais en ennemi,
Et là, comme un fantôme errant avec tristesse,
J'y vais troubler ses jeux et glacer son ivresse.
Pauvre Hortense! elle est jeune, est-ce un crime à mes
Peut-elle se vieillir parceque je suis vieux? [yeux?
A sa suite aujourd'hui si le dépit m'entraîne,
J'irai demain, toujours, et toujours à la chaîne;
Plus esclave cent fois, cent fois plus inquiet,
Rongé de plus d'ennemis qu'au temps où l'intérêt
Tenait à ses calculs ma jeunesse asservie,
Je vais à soixante ans recommencer ma vie!....
Allons, Danville, allons, sois homme; il faut rester.
(Valentin rentre.)
Au fait sa mère est là, que puis-je redouter?
(Il met son habit.)
Je reste. Prouvons-lui qu'on peut se passer d'elle.
Mon chapeau!... Des amis Bonnard est le modèle!
On nous laisse, tant mieux! nous serons entre nous,
Nous rirons, et déjà je suis jaloux!
Je ne puis résister au démon qui m'obsède

Il maîtrise mes sens, il me conduit, je cède.
Adieu donc pour toujours ma chère liberté!
Bonheur que j'ai connu, repos et dignité,
Adieu! je n'en crois plus ni pitié, ni scrupule.
Soyons, c'est mon destin, soyons donc ridicule,
J'y consens; mais du moins échappons au tourment
De douter, de trembler, de mourir lentement :
Ce supplice est horrible.

VALENTIN.

Il a perdu la tête.

DANVILLE.

Qu'il finisse; partons. Ma voiture!

VALENTIN.

Elle est prête.

DANVILLE, rencontrant Bonnard.

Ah! courons. Ciel!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, BONNARD.

BONNARD, gâtement.

C'est moi, mon cher, je viens souper.

Il est tard; de ton fils j'avais à m'occuper.
De plus je viens à pied, n'ayant pas de carrosse,
Et, ma foi... mais, dis donc, c'est ton habit de noce;
Quel honneur!

DANVILLE.

Ah! pardon!...

BONNARD.

Je n'y vois aucun mal;

Je te trouve, mon cher.

DANVILLE.

Mais ma femme est au bal,

Et...

BONNARD.

Tu restes pour moi, c'est d'un ami fidèle.

DANVILLE.

J'allais la chercher.

BONNARD.

Bon! quelqu'un est avec elle,

Il la ramènera.

DANVILLE.

Non pas, non pas.

BONNARD.

Pourquoi?

Serais-tu donc jaloux quand ta femme est sans toi?

DANVILLE.

Non, certe.

BONNARD.

Eh bien! alors, quelle mouche te pique?

Tu m'étonnes, tu vas, tu viens, et, c'est unique,

Tu n'as pas l'air content de me voir.

DANVILLE.

Dieu! Bonnard,

Je suis heureux, ravi; mais je... tu viens si tard!

Excuse-moi, vois-tu... cette fête est charmante,

Et je voudrais... pardon, c'est une envie ardente

Que j'ai... j'aime le bal, un bal fait mon bonheur!

Tu comprends.

BONNARD.

Pa du tout.

DANVILLE.
Un bal de grand seigneur,
C'est si gai ! cet éclat, ce bruit, cette jeunesse....
Si fait, ce cher Bonnard, il comprend mon ivresse,
Il l'excuse, il permet...

BONNARD.
Oh ! ne badinons pas.
DANVILLE.
Je n'irai qu'un moment.
BONNARD.
Je te tiens par le bras.
DANVILLE.
Viens avec moi.

BONNARD.
Tu sais que ce plaisir m'assomme ;
Si j'étais comme toi, si j'étais un jeune homme,
D'accord ; mais entre nous ton goût met quarante ans.
Qui diable aurait prévu ce nouveau contre-temps ?
Joseph est au spectacle avec ma gouvernante ;
Il te prend pour la danse une ardeur surprenante,
Des retours impromptu dont je suis alarmé.
Chez moi je n'ai personne et tout est enfermé.
Je suis sur le pavé, mon souper m'embarrasse.
Quand on dîne le soir, comme toi, l'on s'en passe.
Mais moi....

DANVILLE.
Du célibat fais l'éloge à présent !
BONNARD.
Oui-dà, le mariage est bien plus amusant.
(Le rappelant.)
Cours donc, va danser... Ah ! que voulais-je te dire ?
Je ne m'en souviens plus... M'y voilà, je desire
Que tu dînes chez moi. Quel est ton jour ?
DANVILLE.
Le tien.

BONNARD, le retenant.
Voyons, il faut choisir : veux-tu mardi ?
DANVILLE.
C'est bien.
BONNARD, le rappelant.
Ah !
DANVILLE.
Quoi ?
BONNARD.
Ma gouvernante aimera mieux la veille.
DANVILLE.
Bon.
BONNARD.
Attends donc ! Sais-tu mon adresse ?
DANVILLE.
A merveille.
Adieu.
BONNARD, le rappelant.
Danville !
DANVILLE.
Encor ! Parle.
BONNARD, après une pause.
Bien du plaisir.
(Danville sort à grands pas ; Bonnard le suit lentement en
levant les épaules.)

SCÈNE X.

VALENTIN, qui les observait, appuyé sur un fauteuil.
Vieux mari, vieux garçon, si j'avais à choisir,
Je... Ma foi ! j'ai bien fait d'entrer jeune en ménage ;
Avec les mêmes goûts on arrive au même âge.
Ma femme a son humeur, j'ai su m'y faire, enfin
Quand j'ai sommeil, je dors, et soupe quand j'ai faim.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

HORTENSE, M^{me} SINCLAIR.
MADAME SINCLAIR.
Non, je ne puis, Hortense, approuver tes manières ;
A peine te montrer, revenir des premières !
HORTENSE.
C'est qu'avant d'être au bal j'avais senti mes torts.
MADAME SINCLAIR.
Il est une heure au plus, on arrive, et tu sors.
HORTENSE.
Trop tard. Il est parti ; pour me chercher, sans doute.
Son premier mouvement est le seul qu'il écoute.
Ma faiblesse à ses yeux tient de la trahison ;
Je vous ai résisté ; n'avais-je pas raison ?
Dieu ! que je me repens de vous avoir suivie !
MADAME SINCLAIR.
Certes, je n'ai rien fait pour t'en donner l'envie.
HORTENSE.
A vous accompagner quand le duc m'engageait,

Il fallait m'affermir dans mon sage projet.
MADAME SINCLAIR.
Par exemple, il est bon qu'à présent tu me blâmes.
Eh ! ne l'ai-je pas fait ? Voilà les jeunes femmes !
HORTENSE.
Qui, moi, vous accuser ! Je suis folle aujourd'hui.
Pardou, ma bonne mère ; ah ! je souffre pour lui.
Que ma légèreté doit lui causer de peine !
Quels chagrins pour tous deux à sa suite elle amène !
Je vois, j'aime le bien, c'est le mal que je fais ;
Et qu'une inconséquence a de tristes effets !
MADAME SINCLAIR, tendrement.
C'est l'éternel discours des mères de famille.
Tous les jours cependant... eh ! qu'as-tu donc, ma fille ?
HORTENSE.
Il ne reviendra pas !...
MADAME SINCLAIR.
Mais est-il arrivé ?
HORTENSE.
Voilà le dernier coup qui m'était réservé.

MADAME SINCLAIR.

Quand on part de bonne heure, on se fait-
Mais avec sa voiture, engagé dans la file, [file;
On gèle, on se dépîte, et l'on n'avance pas;
Peut-être dans la rue est-il encore au pas?

HORTENSE.

Fatigué, malheureux, après un long voyage...
Chaque mot que j'entends me fait perdre courage.
A travers ce chaos que l'on appelle un bal,
Il va pour nous trouver se donner tant de mal!
Rencontrant dans la foule obstacle sur obstacle...

MADAME SINCLAIR.

Oui, l'on étouffe un peu, mais c'est un beau spec-
Il ne le connaît point; ma fille, espérons mieux,
Le plaisir qu'il aura va t'absoudre à ses yeux.

HORTENSE.

Je le voudrais.

MADAME SINCLAIR.

Dis donc, as-tu vu la princesse,
Dont le Duc nous parlait, qu'il nous vantait sans cesse?
J'avais fait dans ma tête, et je voulais lancer
Deux ou trois petits mots que je n'ai pu placer.
Personne...

HORTENSE.

Je le vois, le Duc est seul coupable.

MADAME SINCLAIR.

Il ne t'a pas quittée.

HORTENSE.

Il est pourtant aimable.

MADAME SINCLAIR.

Le ministre t'a fait un excellent accueil;
Tu n'as pas remarqué qu'il nous suivait de l'œil?

HORTENSE.

Si fait.

MADAME SINCLAIR.

Avec mystère il semblait nous sourire.

HORTENSE.

Je le sais.

MADAME SINCLAIR.

A Danville, ô Dieu! s'il allait dire...

HORTENSE.

Qu'il est nommé?... mais non, non, je ne crois plus
Le Duc pour m'entraîner a saisi ce moyen. [rien.
Danville est la sans guide; il ne connaît personne;
Et comment voulez-vous, mon Dieu, qu'on l'y soup-
MADAME SINCLAIR.

Si le Duc le rencontre, il va le présenter.

HORTENSE.

Dieu! s'ils se rencontraient, j'ai tout à redouter :
Fier, et jusqu'à l'excès poussant la violence....

MADAME SINCLAIR.

Tu rêves des malheurs qui sont sans vraisemblance.
Allons, viens, je suis lasse et vais me retirer;
Viens-tu?

HORTENSE.

Non, laissez-moi, j'aime mieux différer,
Je veux revoir Danville.

MADAME SINCLAIR.

Allons.

HORTENSE.

Non, je vous prie.

MADAME SINCLAIR, avec bonté.

Reste et console-toi; bonsoir, ma bonne amie.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

HORTENSE, seule.

A quel frivole espoir mon cœur s'abandonna!
On prévoit un plaisir, c'est un chagrin qu'on a;
Cet heureux lendemain, qui promettait merveille,
Il arrive, et souvent on regrette la veille.
Cependant cette fête enchantait mes regards,
Je triomphais; le Duc me montrait tant d'égards!
Que d'esprit! quelle grace!... il n'était pas possible.
Quand il m'offrait ses soins, d'y paraître insensible.
Et moi, j'y répondais... sans doute; eh! pourquoi
J'éprouve, en y songeant, un secret embarras. [pas?
N'y pensons plus, lisons... mon œil court sur la page,
Sans fixer mon esprit, que trouble une autre image.
De tout ce que j'ai vu le tableau me poursuit;
De l'orchestre, en lisant, j'entends encor le bruit...
Et Danville! attendons. Quel tourment que l'attente!
Qu'il tarde à revenir, que cette aiguille est lente!
Par ces mortels délais voudrait-il se venger?
Souffre-t-il loin de moi? court-il quelque danger?
J'entends... non, je me trompe. Oui, c'est une voiture.
Il vient, il va monter, c'est lui! je me rassure.
C'est Danville, courons... Le Duc!

SCÈNE III.

HORTENSE, LE DUC.

LE DUC.

Ah! pardonnez

Au plus triste de ceux que vous abandonnez.
Je rentrais, et cédant à mon inquiétude,
Je vous trouble à regret dans votre solitude.

HORTENSE.

Monsieur...

LE DUC.

Vous nous fuyez, et sans m'en avertir;
J'ai cru qu'un mal soudain vous forçait de partir.

HORTENSE, saluant comme pour se retirer.

Aucun, monsieur le Duc; je me sens un peu lasse;
Rien de plus. Je suis bien, très bien, je vous reuds

LE DUC.

[grace.

Me voilà rassuré! je vous quitte... Et pourtant
Je puis vous confier un secret important.

HORTENSE.

Parlez...

LE DUC.

J'étais porteur d'une grande nouvelle.
J'ai peur d'être indiscret, je vous quitte.

HORTENSE.

Laquelle?

LE DUC.

J'aurais dû, moins zélé, la remettre à demain;
J'ai craint de différer votre plaisir...

HORTENSE.

Enfin ?

LE DUC.

Il a fallu des soins, et la brigue était forte ;
Mais notre candidat est celui qui l'emporte.

HORTENSE.

Danville !

LE DUC.

Il est nommé.

HORTENSE.

J'avais perdu l'espoir ;

Ah ! que je suis heureuse !

LE DUC.

Et mon oncle, ce soir,

Par le choix qu'il a fait, jaloux de vous surprendre,
Se réservait chez lui l'honneur de vous l'apprendre !
Il m'a remis ce soin, ne vous trouvant plus là,
Et cet heureux brevet, je le tiens, le voilà.

HORTENSE.

Que Danville en rentrant va bénir tant de zèle !...
Car Danville est au bal.

LE DUC.

C'est lui, je me rappelle,

C'est lui que j'ai cru voir ; même j'ai fait un pas...
Mais vous m'aviez tant dit que nous ne l'aurions pas.

HORTENSE.

En lisant ce papier, concevez-vous sa joie ?

Et ma mère... oh ! je veux que ma mère le voie ;

Oui, je cours...

LE DUC, vivement.

Arrêtez : vous allez me priver

D'un plaisir qu'à mon tour j'osais me réserver ;
Que la nouvelle au moins par vous lui soit transmise,
Quand je pourrai plus tard jouir de sa surprise.

HORTENSE.

Ah ! c'est tout naturel, vous défendez vos droits ;

(Elle rend le brevet au Duc qui le pose sur la table.)

Mais quels remerciements nous vous devons tous trois !

Que mon cœur est ému ! que je me plais d'avance

À vous entretenir de leur reconnaissance !

LE DUC.

La vôtre me suffit, la vôtre est tout pour moi.

N'ajoutez rien, madame, au prix que je reçois :

Il est déjà trop grand et je n'en suis pas digne.

De ce peu que j'ai fait mon zèle ardent s'indigne.

Payé d'un mot de vous, puis-je desirer mieux ?

Ou le plaisir que j'ai se peint mal dans mes yeux,

Ou vous devez y lire à quel excès me touche

Un mot reconnaissant qui sort de votre bouche.

HORTENSE.

Si ces remerciements ont tant de prix pour vous,

Que ceux de mon mari vont vous paraître doux !

Combien son amitié...

LE DUC.

Parlez-moi de la vôtre ;

Près de ce bien si cher je n'en conçois pas d'autre ;

Lui seul il satisfait aux besoins de mon cœur.

Puissè-je l'obtenir cette amitié de sœur !

Que n'aurais-je à gagner dans ce commerce amable !

Ardent, léger, frivole et quelquefois... coupable,

Je trouverais en vous un guide, un confident

Sage, mais sans rigueur ; facile, mais prudent,
Et vous n'auriez en moi qu'un disciple fidèle,
Enchaîné pour la vie aux pieds de son modèle.

HORTENSE.

C'est m'honorer beaucoup ; mais ce sublime emploi,
Ce titre de mentor est bien grave pour moi,
Et ce serait, je pense, une folie extrême
De donner des avis dont j'ai besoin moi-même.

LE DUC.

Pourquoi donc ? à mon tour, dans nos doux entretiens,
Il me serait permis de hasarder les miens.

Je ne vous vante pas ma raison trop fragile ;

Mais le conseil d'un fou parfois peut être utile.

HORTENSE.

Danville, comme nous, n'est pas sage à demi ;
Voilà mon vrai mentor, mon guide, mon ami ;
En est-il un meilleur ?

LE DUC.

Comment, je le révère ;

Mais... dans son indulgence un vieillard est sévère.

Ses conseils sont fort bons, d'accord ; mais... absolus.

On est moins tolérant pour des goûts qu'on n'a plus.

Au même âge on s'entend, l'un l'autre on se pardonne ;

Dans cet échange égal on reçoit ce qu'on donne.

Votre époux de sa femme est l'orgueil et l'appui ;

Mais que sa jeune épouse est encore plus pour lui !

Quel charme elle répand sur sa triste vieillesse !

Il l'adore, il l'admire, il peut la voir sans cesse ;

Il lui peint ses transports, il n'a pas le tourment

De feindre une froideur que son trouble dément ;

Il peut sans l'offenser, lui dire : Je vous aime.

HORTENSE, naïvement.

Pourquoi m'en offenser ? je le lui dis moi-même.

LE DUC.

Vous !... Aussi j'admire ce bonheur mutuel.

Moi seul... étrange effet d'un souvenir cruel !

Pardonnez au désordre où la douleur me plonge ;

Autrefois j'espérai... Cet espoir fut un songe :

Hélas ! je me souviens, troublé par vos aveux,

Qu'un bonheur aussi grand fut permis à mes vœux.

HORTENSE.

À vous, monsieur le Duc ?

LE DUC.

Et l'on me porte envie !

Et le plaisir lui seul semble remplir ma vie !

Doux et triste voyage où je vins me livrer

À l'attrait du poison qui devait m'enivrer !

Ah ! qu'un premier amour a sur nous de puissance !

J'aimai... c'était la grâce unie à l'innocence :

Naïve comme vous, elle charmait sans art.

Votre voix est la sienne ; elle avait ce regard ;

Et sa beauté, la vôtre à mes yeux la rappelle ;

Mais non, plus jeune alors, elle était bien moins

[belle.

Si sa grâce eût brillé de cet éclat vainqueur,

Aurais-je pu cacher le trouble de mon cœur ?

Mes traits, mes yeux, ma voix, tout jusqu'à mon

Être de ma passion trahi la violence ; [silence

Mais jeune, mais tremblant, la fuyant à regret,

Peut-être moi-même épris, j'ai gardé mon secret.

Et depuis...

HORTENSE.

Quel motif peut vous forcer encore
A renfermer l'aveu d'un amour qui l'honore?

LE DUC.

La peur de l'offenser m'a toujours retenu.

HORTENSE.

Comment?

LE DUC.

Tout mon malheur ne vous est pas connu.

HORTENSE.

Quel nom pour une épouse est plus beau que le

LE DUC. [vôtre?

La femme qui m'est chère est l'épouse d'un autre!

HORTENSE.

Ciel!

LE DUC, vivement.

Et juste pourtant, j'estime, j'ai servi
Cet heureux possesseur du bien qui m'est ravi.
Mais celle que j'aimai, je l'aime, je l'adore.
Le feu qui me brûlait aujourd'hui me dévore;
Elle me voit, m'entend, j'ai bravé son courroux;
Oui, je tombe à ses pieds, je vous aime, c'est vous!

HORTENSE.

Se peut-il? vous osez... muette à ce langage,
J'hésite, et doute encor qu'à ce point l'on m'outrage.

LE DUC.

Pardonnez; cet aveu n'eût pas dû m'échapper.
Mais sur vos sentiments j'eus droit de me tromper.
Vous vous plaisiez aux soins que j'aimais à vous

[rendre;

Votre accueil fut si doux que j'ai pu m'y méprendre.
Non, vous m'aviez compris; non, vous ne croyez pas

La paresse impunément admirer tant d'apas;
Vous vous faisiez un jeu de me voir misérable;
Ah! je le suis, mais vous, vous seule êtes coupable!

HORTENSE

Quoi! j'ai pu mériter!... lèvez-vous, laissez-moi,
Vous remplissez mon cœur de remords et d'effroi.

LE DUC.

De vos feintes bontés mon erreur fut la suite.

HORTENSE.

O juste châtement de ma folle conduite!

Sortez!

LE DUC.

Ah! pardonnez!

HORTENSE.

Jamais, jamais, sortez!

LE DUC.

Dites-moi...

HORTENSE.

Je vous dis que vous m'épouvantez!
Si Danville... Ah! grand Dieu! tous deux sculs! à

[cette heure...

De honte à son aspect voulez-vous que je meure?

LE DUC.

Pardonnez, et je fuis.

HORTENSE.

Mais quel bruit! je l'entends.

Il monte; c'est sa voix, fuyez... il n'est plus temps.

LE DUC.

Que m'ordonnez-vous?

HORTENSE.

Rien... je ne sais, je frissonne...
Ainsi que la raison la force m'abandonne.

LE DUC.

Calmez-vous.

HORTENSE.

Eh! le puis-je?... ah! si quelque amitié...
Si j'en crois vos aveux... de grace... ah! par pitié...
Monsieur, je me tairai, cachez-vous à sa vue.
Là, là, j'oublierai tout. Ah! vous m'avez perdue.

(Le Duc entre dans le cabinet qui fait face à l'appartement de
Danville.)

Mais non, quelle imprudence! il vaut mieux... le
[voici.

SCÈNE IV.

DANVILLE, HORTENSE, assise auprès de la table.
Elle a saisi un livre qu'elle semble lire.

DANVILLE, à part.

Valentin m'a dit vrai: ce trouble... il est ici.

Vous êtes seule, Hortense?

HORTENSE. (Elle se lève.)

Ah! c'est vous. Je respire...

J'attendais... j'étais là... je... j'essayais de lire.

DANVILLE.

Ce livre vous émeut, et beaucoup, je le vois.

HORTENSE.

Mais... beaucoup, oui.

DANVILLE.

Donnez: Molière... ah! je conçois!

Au fait, c'est très touchant.

HORTENSE.

Non, j'avais pris ce livre.

Je ne le lisais pas, je parcourais... sans suivre.

DANVILLE.

J'entends, et pour vous voir personne n'est venu?

HORTENSE, vivement.

Le ministre avec vous s'est-il entretenu?

DANVILLE.

Il ne m'a point parlé. Mais ce trouble m'étonne.

HORTENSE.

Ah! ce n'est rien; non, c'est...

DANVILLE.

Il n'est venu personne?

HORTENSE.

C'est que l'esprit frappé de vous savoir absent...

Je m'en inquiétais.

DANVILLE.

J'en suis reconnaissant;

Oui, c'est moi qui vous trouble.

HORTENSE.

Hélas! je dois vous craindre:

De moi, je le sens bien, vous avez à vous plaindre.

DANVILLE.

Pas du tout: en esclave à vous suivre réduit,
Captif dans un carrosse un bon quart de la nuit,
Coudoyé dans un bal, épuisé, hors d'haleine,
Je rentre, au désespoir d'une recherche vaine.
Mon Dieu! c'est moins que rien.

HORTENSE.

Vous êtes irrité ;
Accablez-moi , c'est juste, et je l'ai mérité.

DANVILLE.

Votre duc ! il m'a vu , mais sans me reconnaître ;
Vous n'étiez plus présente , il a dû disparaître.

HORTENSE , prenant le brevet sur la table.

J'y songe ! Ah ! mon ami . . . quoi ! j'ai pu l'oublier !
Le ministre . . . lisez.

DANVILLE.

Quel est donc ce papier ?
(Il lit.)

(A part.)

La preuve est dans mes mains , je tremble de colère.
Et qui vous l'a remis ?

HORTENSE , timidement.

Le Duc.

DANVILLE.

Au bal ?

HORTENSE.

J'espère

Qu'avec plus de chaleur on ne peut vous servir.

DANVILLE.

Au bal ?

HORTENSE.

Cette nouvelle aurait dû vous ravir.

Et . . .

DANVILLE , avec violence.

C'est au bal ? Le Duc ! . . . ma fureur se reveille ;
Là , cent propos cruels ont blessé mon oreille.
Il ne vous quittait pas , vous suivant , vous parlant ;
Il affichait pour vous un amour insolent ,
Et fort de ma vieillesse . . .

HORTENSE , effrayée.

Ah ! songez que nous sommes . . .

DANVILLE.

(Élevant la voix.)

Tous deux seuls ! . . . Je le tiens pour le dernier des hom-

HORTENSE. [mcs.]

Monsieur !

DANVILLE , élevant la voix.

Pour un faux brave.

HORTENSE.

Ah ! monsieur !

DANVILLE , de même.

Que ce bras

Peut châtier encor . . .

HORTENSE , qui se tourne involontairement vers le cabinet.

Monsieur , parlez plus bas !

DANVILLE , qui l'a suivie des yeux.

(A part.)

Il est là !

HORTENSE.

Si vos gens venaient à vous entendre !

DANVILLE.

Scrupule très prudent auquel je dois me rendre !
J'ai besoin de repos ; rentrez chez vous . . . Eh bien !
Vous n'obéissez pas , Hortense.

HORTENSE.

Eh le moyen ,

Quand nous restons fâchés , quand je suis au martyre ?

DANVILLE.

Vous voulez demeurer ? C'est moi qui me retire.
Adieu.

HORTENSE.

Dauville !

DANVILLE.

Eh quoi ?

HORTENSE.

Donnez-moi votre main.

Je suis coupable.

DANVILLE , vivement.

Vous !

HORTENSE.

Je le suis , et demain

Je veux faire à vous seul un aven qui me coûte.

DANVILLE , avec colère.

Lequel ? expliquez-vous. Parlez , j'attends , j'écoute . . .

HORTENSE.

[mcs.]

Non , monsieur ; non , demain , demain ; dans ce mo-
Vous ne pourriez , je crois , l'entendre froidement.

DANVILLE.

A la bonne heure. Adieu.

HORTENSE.

Mais cet adieu me glace ;

Vous ne m'embrassez pas ce soir ?

DANVILLE. (Il l'embrasse.)

(A part.)

Oui. Quelle audace !

(Il rentre dans son appartement dont il ferme la porte.)

HORTENSE , qui l'observe , fait un pas vers le cabinet , s'arrête ,
et dit en sortant :

Il pourra s'échapper !

SCÈNE V.

DANVILLE , revenant vivement sur la scène.

Je suis seul , son erreur

Laisse enfin un champ libre à ma juste fureur !

SCÈNE VI.

DANVILLE , LE DUC.

DANVILLE , courant ouvrir le cabinet.

(A voix basse.)

Sortez , c'est trop long-temps éviter ma présence.
Venez.

LE DUC.

Que voulez-vous ?

DANVILLE.

Punir votre insolence.

LE DUC.

Qui , vous ?

DANVILLE.

Moi.

LE DUC.

Mais , monsieur . . .

DANVILLE.

Quand ? dans quel lieu ? comment ?

LE DUC.

Que votre sang plus froid se calme un seul moment.

DANVILLE.

Ah ! ce peu que j'en ai, s'il est glacé par l'âge,
 Bouillonné et rajeunit aussitôt qu'on l'outrage.
 Vous m'aviez confondu parmi ces vils époux
 Qui, de tous méprisés, et bien reçus de tous,
 Diffamés par l'affront moins que par le salaire,
 Vivent du déshonneur qu'ils souffrent sans colère.

LE DUC.

Pourquoi le supposer, et qui vous le prouvait ?

DANVILLE.

Avant de le nier, reprenez ce brevet.
 Tenez, prenez-le donc, tenez, je le déchire.
 Je ne vous dois plus rien, et je puis tout vous dire.

LE DUC.

Du moins si mon amour, follement déclaré,
 Offense un titre en vous qui dut m'être sacré,
 Votre épouse innocente...

DANVILLE.

A quoi bon cette ruse ?

LE DUC.

Ma voix doit la défendre.

DANVILLE.

Et votre aspect l'accuse.

LE DUC.

Quand c'est moi qui l'atteste, osez-vous en douter ?

DANVILLE.

Quand c'est une imposture, osez-vous l'attester ?

LE DUC.

Cette lutte entre nous ne saurait être égale.

DANVILLE.

Entre nous votre injure a comblé l'intervalle :
 L'agresseur, quel qu'il soit, à combattre forcé,
 Redescend par l'offense au rang de l'offensé.

LE DUC.

De quel rang parlez-vous ? si mon honneur balance,
 C'est pour vos cheveux blancs qu'il se fait violence.

DANVILLE.

Vous auriez dû les voir avant de m'outrager.
 Vous ne le pouvez plus quand je veux les venger.

LE DUC.

Je serais ridicule, et vous seriez victime.

DANVILLE.

Le ridicule cesse où commence le crime,
 Et vous le commettez ; c'est votre châtement.
 Ah ! vous croyez, messieurs, qu'on peut impunément,
 Masquant ses vils desseins d'un air de badinage,
 Attenter à la paix, au bonheur d'un ménage.
 On se croyait léger, on devient criminel :
 La mort d'un honnête homme est un poids éternel.
 Ou vainqueur, ou vaincu, moi, ce combat m'honore ;
 Il vous flétrit vaincu, mais vainqueur plus encore :
 Votre honneur y mourra. Je sais trop qu'à Paris
 Le monde est sans pitié pour le sort des maris ;
 Mais, dès que leur sang coule, on ne rit plus, on blâme.
 Vous, ridicule ! non, non : vous serez infâme !

LE DUC.

C'en est trop à la fin, et j'ai fait mon devoir :
 Ma crainte fut pour vous, j'ai pu la laisser voir ;
 Mais, contraint de céder, je vais vous satisfaire.
 Vous êtes, je l'avoue, un bien digne adversaire.
 Ah ! pourquoi votre bras est-il donc aujourd'hui
 D'un aussi noble cœur un aussi faible appui !

DANVILLE.

Ma vengeance par lui ne sera pas trompée.

LE DUC.

Votre heure ?

DANVILLE.

Au point du jour.

LE DUC.

Et votre arme ?

DANVILLE.

L'épée.

LE DUC.

Le lieu ?

DANVILLE.

J'irai vous prendre.

LE DUC.

Adieu, je vous attends.

DANVILLE.

Vous n'aurez pas l'ennui de m'attendre long-temps.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DANVILLE, VALENTIN.

(Ils se regardent quelque temps sans rien dire.)

VALENTIN.

Nous avons fait, monsieur, une belle campagne !

DANVILLE.

Désarmé ! Le malheur en tout lieu m'accompagne.

Ah ! pourquoi de mon fils me suis-je séparé ?

Il m'aurait vengé, lui !

VALENTIN.

Mais...

DANVILLE.

Je le reverrai.

VALENTIN.

Vous battre, vous !

DANVILLE.

Sais-tu que ce discours m'assomme ?

VALENTIN.

Allons, n'en parlons plus... Ce duc est un brave hom-

DANVILLE.

[inc.]

Lui !

VALENTIN.

Mais, monsieur...

DANVILLE.

Lui ! traite !

VALENTIN.

[moim :

Il se bat sans té

C'est un bon procédé.

DANVILLE.

Je reconnais ce soin ,

Il pensait à ma femme.

VALENTIN.

En outre, après l'affaire,

Que d'excuses sans nombre il est venu vous faire !

Que de raisonnements, qui m'ont paru fort beaux !

Son récit m'a touché.

DANVILLE.

Je te dis qu'il est faux.

Mais je n'y croirais pas, non, fût-il véritable.

VALENTIN.

Oh ! pour moi j'y croirais : c'est bien plus agréable.

DANVILLE.

Imbécile ! Va voir si quelqu'un est debout.

VALENTIN.

Je pense qu'à présent on est levé par-tout.

DANVILLE.

Il est donc tard ?

VALENTIN.

Très tard. Quoi ! cela vous étonne ?

De Vincenne à l'hôtel d'abord la course est bonne ;

Le combat fut très court.

DANVILLE, avec impatience.

Ah !

VALENTIN.

Monsieur, j'en convien,

Il fut court le combat, mais non pas l'entretien.

Le Duc, pour vous calmer...

DANVILLE.

Que fait, que dit ma femme ?

VALENTIN, montrant l'appartement de Danville.

Je venais de chez vous, j'ai rencontré madame

Cette nuit...

DANVILLE.

Eh bien donc ?

VALENTIN.

Il a fallu mentir :

« Le Duc est-il ici ? — Non, il vient de sortir.

— Mais a-t-il vu monsieur ? Non pas, non, je suppose :

Monsieur était chez lui, déjà même il repose. »

C'était adroit !

DANVILLE.

Après ?

VALENTIN.

En quittant le salon,

Elle m'a dit bonsoir, mais d'un air, mais d'un ton !

DANVILLE.

Ensuite ?

VALENTIN.

Ce matin beaucoup moins agitée,

Deux fois à votre porte elle s'est présentée.

La première, on a dit : Monsieur n'est pas levé ;

Et ce mot de Dubois me semble bien trouvé.

Monsieur sort à l'instant, voilà pour la seconde ;

Mais la troisième fois que faut-il qu'on réponde ?

DANVILLE.

Que... non, rien !

VALENTIN.

Pensez-vous, monsieur, à déjeuner ?

DANVILLE.

Ce misérable-là veut me faire damner !

VALENTIN.

Ne prenez pas en mal ce que je viens de dire ;

C'est l'appétit que j'ai qui pour vous me l'inspire.

Le grand air du matin...

DANVILLE.

On vient, c'est elle, eh ! non.

C'est sa mère. Va, sors.

SCÈNE II.

DANVILLE, M^{me} SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

N'avais-je pas raison,

Quand je vous ai prédit et mille fois pour une,

Qu'ici vous attendait les honneurs, la fortune ?

Receveur général ! le beau titre ! et je peux

Vous saluer enfin de ce titre pompeux !

DANVILLE.

Ma femme viendra-t-elle ?

MADAME SINCLAIR.

Ah ! quel trésor, mon gendre !

DANVILLE.

Oui, j'ai depuis hier des grâces à lui rendre.

MADAME SINCLAIR.

Vous m'en devez aussi.

DANVILLE.

Vous aurez votre tour.

Ma femme doit savoir que je suis de retour.

Je veux lui parler seul ; est-elle enfin visible ?

MADAME SINCLAIR.

Non, mon cher.

DANVILLE.

Comment non ?

MADAME SINCLAIR.

Pour vous seul ? impossible.

Elle n'eût pas reçu, si je l'avais permis ;

Mais non. Sans le savoir, que nous avions d'amis !

Pour Hortense, entre nous, je ne puis la comprendre ;

Regardant sans rien voir, écoutant sans entendre,

Elle parle au hasard, à peine elle sourit ;

Votre bonheur, je crois, lui trouble un peu l'esprit.

DANVILLE.

Quoi ! ma femme tient cercle ?

MADAME SINCLAIR.

Et ce qui m'a fait rire,

C'est que le grand salon ne pouvait plus suffire.

DANVILLE.

Ce nouveau contre-temps est aussi trop cruel !

MADAME SINCLAIR.

C'en est un véritable : il faut changer d'hôtel.

Demain, pour chercher mieux, je cours toute la ville.

DANVILLE.

Je n'y tiens plus.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BONNARD.

BONNARD, en dehors.

Danville! où le trouver? Danville!

Danville!

DANVILLE.

Eh! qu'as-tu donc pour crier aussi fort,

Bonnard?

BONNARD.

Ce que j'ai? Dieu!

DANVILLE.

D'où te vient ce transport?

BONNARD.

Ce que j'ai?

DANVILLE.

Voyons, parle.

BONNARD.

Il faut que je t'embrasse.

DANVILLE.

Il ne parlera pas.

BONNARD.

Et ta place, ta place!

Ah! que je suis content!

MADAME SINCLAIR, à Danville.

Soyez donc plus joyeux.

DANVILLE.

Mais tous ces bruits sont faux.

BONNARD.

Non, non, j'en crois mes yeux.

Tu ne peux réenser cet oracle suprême,

Le Moniteur, Danville, est la vérité même.

Ah! tu n'es pas nommé? regarde, lis.

DANVILLE.

O ciel!

Où n'en doutera plus.

BONNARD.

Parbleu, c'est officiel!

Et d'autant plus heureux que, tremblant pour ma place,

J'oppose ton crédit au coup qui la menace;

Car tous tes beaux serments, quand on en vient au fait,

Sont, comme tes soupers, de grands mots sans effet.

Mon affaire avec toi prend un tour fort sinistre:

J'ai su qu'on en parlait hier chez le ministre.

DANVILLE.

(A madame Sinclair.)

Voilà le dernier coup! comment!

MADAME SINCLAIR.

Sans contredit:

Il l'a dit à sa femme, Hortense me l'a dit,

Moi, je l'ai dit au bal: le tout pour votre gloire.

DANVILLE.

Exposer un ami!

MADAME SINCLAIR.

Non, je ne puis le croire.

Un mot d'Hortense au Duc, et tout est arrangé.

BONNARD, avec joie.

Ah!

DANVILLE.

L'on t'abuse ici sur le crédit que j'ai;

Je n'en ai pas, Bonnard.

MADAME SINCLAIR.

Monsieur, venez me prendre;

Avec vous chez le Duc, c'est moi qui veux descendre.

Tout-à-l'heure en son nom je vais vous présenter.

DANVILLE.

Eh! madame!

BONNARD.

Mon cher, permets-moi d'accepter.

Répare au moins le mal que tu viens de me faire.

DANVILLE, à part.

Maudit respect humain qui me force à me taire!

BONNARD, à madame Sinclair.

J'ai deux mots à lui dire et vous m'excuserez,

Deux mots, et je vous suis.

MADAME SINCLAIR.

Monsieur, quand vous voudrez.

SCÈNE IV.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD.

Tu sauras, mon ami, que ton bonheur m'enchanter!

Je m'en fais une image agréable et touchante;

D'un désir tout nouveau je me sens embrasé,

J'en rêve... Je t'ai dit qu'on m'avait proposé

Une jeune personne aimable et fort jolie...

DANVILLE.

Et de te marier tu ferais la folie?

BONNARD.

Du ton que tu prends là je suis émerveillé;

N'est-ce pas toi, mon cher, qui me l'as conseillé?

DANVILLE.

Te marier, Bonnard!

BONNARD.

Vois, dans un ministère

Supprime-t-on quelqu'un, c'est un célibataire.

Les pères de famille ont un titre éloquent,

Qui plaide en leur faveur dès qu'un poste est vacant,

Les défend dans leur place; eh bien! je me marie,

Pour me trouver enfin dans leur catégorie.

DANVILLE.

A ton âge!

BONNARD.

De grâce, es-tu moins vieux que moi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, entends-tu bien; mais toi,

Je te vois en victime aller au sacrifice;

Tu cours tête baissée au fond du précipice.

Quand tu vas t'y jeter, je dois te retenir.

Hé! sais-tu, malheureux, sais-tu quel avenir

Te punirait un jour d'une telle incertitude?

Cette idée, à ton âge, est d'un cerveau malade:

Mon Dieu! qu'un vieux garçon connaît mal son bon-
[heur!

Enis d'un nœud inégal le charme suborneur.

C'est un mir par contrat la raison au délire,

Et l'amour qu'on éprouve au dégoût qu'on inspire.

Prendre une jeune femme à soixante ans passés,

Pour mourir de chagrin, vois-tu, c'en est assez.

Il faut rester garçon, il faut que tu me croies,
Ou l'abîme t'attend, tu te perds, tu te noies,
Tu n'en reviendras pas.

BONNARD.

Ton effroi me confond :

Et que fais-je, après tout? Ce que bien d'autres font,
Ce que tu fis toi-même.

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose;

Mais toi, songe à quel sort un fol hymen t'expose!
Va, le grand mot lâché, ton bonheur t'aura fui,
Tes rêves séduisants s'en iront avec lui.

Que devient de tes goûts le flegme sédentaire,
Si ta femme, à vingt ans, n'a pas ton caractère?

Elle ne l'aura pas. Tu seras tourmenté,

Tu seras le jouet de sa frivolité.

Tu vis dans ton Marais bien choyé, bien tranquille,

Et tu suivras ta femme au centre de la ville;

Un vieil ami te reste, et ta femme en rira;

Tu veux dormir, ta femme au bal te conduira;

Ta femme a ton argent, et sa dépense est folle;

Ta femme a ton secret, et ton secret s'envole.

Alors l'honneur, les cris, les pleurs à tous propos,

Et les nuits sans sommeil, et les jours sans repos.

Voilà, voilà ta femme!

BONNARD.

Ah ça, mais c'est étrange!

Pourquoi voudrais-tu donc, quand la tième est un

[ange,

Que la mienne, mon cher, fût un démon? Pourquoi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, encore un coup; mais

Heureux si la traîtresse, à ton amour ravie, [toi!...

D'un chagrin plus amer n'empoisonne ta vie!

Tu verras malgré toi, du jour au lendemain,

Ce volage trésor s'échapper de ta main.

Tu deviendras jaloux, Bonnard, et quel supplice

Si tu surprends chez elle un amant, un complice!

Enflammé d'un beau feu pour l'honneur de ton nom,

Tu te battras...

BONNARD.

Du tout.

DANVILLE.

Tu te battras.

BONNARD.

Eh non!

Tu peux pour ton honneur prendre ainsi fait et cause;

Mais je dis, à mon tour, que, moi, c'est autre chose.

Je ne me battraï pas. M'exposer! un moment!

Un duel pour cela ne m'irait nullement.

Tu me parles d'un ton qui fait que je balance;

Mais ailleurs notre affaire exige ma présence.

Je me rends sans tarder chez notre protecteur,

J'y cours. Peste! un duel! je suis ton serviteur.

SCÈNE V.

DANVILLE, puis HORTENSE.

DANVILLE.

Ce vieux Bonnard! où diable avait-il la cervelle?

HORTENSE, une lettre à la main. [pelle!

Dubois, Picard, quelqu'un! Viendra-t-on quand j'ap-

(Apercevant Danville, et cachant la lettre dans son sein.)

Mon mari!... Pour vous voir j'ai couru ce matin;

Je vous ai cru souffrant, je vous savais chagrin;

J'étais très inquiète, et l'on m'a rassurée:

Il repose... à l'instant je me suis retirée

Sur la pointe du pied, sans bruit, parlant tout bas;

Vous reposiez encor, mon ami, n'est-ce pas?

DANVILLE.

Sans doute.

HORTENSE, à part.

Il ne sait rien.

DANVILLE.

Et cette confidence

Que vous deviez me faire...

HORTENSE, embarrassée.

Est de peu d'importance...

DANVILLE.

Vous teniez un papier!

HORTENSE.

Qui n'a nul intérêt.

DANVILLE.

Intéressant ou non, quel est-il?

HORTENSE.

Un billet.

DANVILLE.

Vous me le montrerez.

HORTENSE.

C'est un mot que j'envoie.

DANVILLE.

A qui donc?

HORTENSE.

Eh!... qu'importe!

DANVILLE, avec violence.

Il faut que je le voie.

HORTENSE.

Pourquoi? De quel soupçon semblez-vous agité?

Je ne vous vis jamais tant de sévérité.

Indigné contre moi...

DANVILLE.

Je le suis, je dois l'être.

D'étouffer sa fureur mon cœur n'est plus le maître.

Il s'ouvre, il laisse enfin éclater ses transports,

Et leur trop juste excès les répand au dehors.

Je vous aimais, ingrate, et jusqu'à la faiblesse.

Que vous a refusé mon aveugle tendresse?

Ai-je forcé vos vœux? ai-je contraint vos goûts?

Quel innocent plaisir ai-je éloigné de vous?

Suis-je un vieillard morose, un tyran qui vous gêne?

Vous ai-je fait sentir le poids de votre chaîne?

Et vous l'avez rompue! et vous m'avez trahi!

Ah! je vous aimais trop pour n'être point haï;

Mais me rendre à jamais malheureux, ridicule,

Mais me déshonorer!

HORTENSE.

Croyez...

DANVILLE.

Je fus crédule,

Et je ne le suis plus; je sais tout, j'ai surpris

Celui de qui l'affront me condamne au mépris.

J'en ai voulu raison, et j'ai fait peu de compte
D'un vain reste de sang dont je lavais ma honte.

HORTENSE.

Vous, Danville? Ah! d'effroi tout le mien s'est glacé!

DANVILLE.

Ne vous alarmez pas, le Duc n'est pas blessé.

HORTENSE.

Ah! monsieur!

DANVILLE.

Il l'emporte, et ma honte me reste;

Mais que le sort bientôt me soit ou non funeste,
Je ne vous dois plus rien, plus d'amour, de respect;
Tout me devient permis lorsque tout m'est suspect;
Le passé contre vous tient mon âme en défense.
Je veux voir ce billet; quel qu'il soit, il m'offense.
Vous le rendez coupable en le cachant ainsi:
Je veux, je veux le voir; je le veux.

HORTENSE.

Le voici.

DANVILLE.

Il ne saurait m'apprendre un malheur que j'ignore,
Et je tremble... Ah! je sens que je doutais encore.
(Lisant l'adresse.)
Ciel! au Duc!

HORTENSE.

A lui-même.

DANVILLE.

Au Duc! j'avais raison.

Mon cœur m'avertissait de cette trahison.

HORTENSE.

Lisez.

DANVILLE.

Il le faut bien; mais non, mon œil se trouble,
Ne lit rien, ne voit plus, et ma fureur redouble.
Ah! perfide!

HORTENSE.

Donnez.

(Elle lit la lettre.)

« Monsieur le Duc,

« C'est une femme que vous avez offensée qui vous
« adresse ses justes plaintes contre vous-même. J'ai pu
« vous paraître légère, mais je ne pensais pas avoir mé-
« rité l'outrage d'un aveu que j'ai rougi d'entendre et que
« j'ai honte de rappeler. J'aime mon mari, je l'aime de
« toute mou âme; et croyez-moi, monsieur le Duc, je
« pourrais vous revoir sans danger; mais je dois à mon
« honneur blessé, autant qu'à la tranquillité de mon-
« sieur Danville, de vous interdire désormais sa maison.
« En cessant de m'accorder votre attention dans le monde,
« vous me prouvez que vous me croyez digne de votre
« estime et que vous méritez encore la mienne. »

DANVILLE, reprenant la lettre.

Est-il vrai? Qu'ai-je lu?

HORTENSE.

De grace, écoutez-moi, Danville; j'ai voulu,
Craignant de vos transports la juste violence,
D'un rival à vos yeux dérober la présence.
J'amenai le péril en pensant l'éloigner,
Et j'exposai vos jours, que je crus épargner,
Vos jours qui sont les miens!... Mais, tremblante,
[éperdue,
La terreur m'égarait, et fut seule entendue.

Au moment de me vaincre et de tout déclarer,
Je sentis mon aveu dans ma bouche expirer;
Et même ce matin, décidée à me taire:
Sauvons, m'étais-je dit, sauvons par ce mystère
Un chagrin à Danville, et faisons mon devoir,
En ordonnant au Duc de ne plus me revoir.
Je n'ai rien déguisé, je ne veux rien défendre;
Mais consultez ce cœur qui pour moi fut si tendre;
Qu'il me juge, il le peut, j'ai parlé sans détours.

DANVILLE.

Est-il vrai?... cette lettre... oui, le Duc, ses discours,
Pour vous justifier, s'offrent à ma mémoire...

HORTENSE, avec tendresse.

Ou vous ne m'aimez plus, ou vous devez me croire.

DANVILLE.

Ah! je vous aime encore, et ma crédulité
Prouve à quel fol excès cet amour est porté.
Ce que le Duc m'a dit me semblait impossible,
Et prend d'un mot de vous une force invincible.
Mon trop facile cœur s'élançait malgré moi
Au-devant de l'appât qu'on présente à sa foi,
Et, fût-il abusé, se trahissant lui-même,
Il ne se débat point contre une erreur qu'il aime.
Je ne puis démentir une si douce voix,
Je me rends; vous parlez, Hortense, et je vous crois.

HORTENSE.

Que cette confiance et me touche et m'accable!
Je veux la mériter, je serais trop coupable
Si dans votre bonheur vous n'en trouviez le prix.
Eh bien! soyez heureux, partons, quittons Paris.
Il le faut; d'aujourd'hui je conçois vos alarmes.
Dans ce monde enchanteur le piège a trop de charmes.
Plus loin que je ne veux peut-être je suivrai
Ce brillant tourbillon qui m'entraîne à son gré.
Il exalte ma tête, il m'étourdit, m'enivre;
Je ne vois, n'entends plus, je ne me sens pas vivre.
Je crois fuir les périls; mais j'ai beau les prévoir,
Mes projets du matin ne sont plus ceux du soir.
Le plaisir règne alors, je cède, il me maîtrise,
Et ma raison revient quand la faute est commise.
Danville, emmenez-moi, mon ami, mon époux,
Je ne crains rien, je n'aime et n'aimerai que vous;
Et par moi cependant la paix vous fut ravie!
Emparez-vous donc seul de mon cœur, de ma vie.
Mais, partons, mon esprit est changeant, incertain;
Je le veux aujourd'hui, le voudrai-je demain!
Emmenez-moi; partons.

DANVILLE.

Tu finis mon supplice.

Que je te sais bon gré d'un si grand sacrifice!
Que je t'en remercie!...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

DANVILLE, à Valentin qui traverse le salon.

Ah! viens, approche, accours;
Pour le Havre, mon vieux, nous partons dans trois
[jours.
VALENTIN.
Pour le Havre!

DANVILLE.

Oui vraiment.

VALENTIN.

Excusez, mais la joie...

Est-ce bien sûr, madame ?

DANVILLE.

Allons ; pour qu'il me croie,

Il faudra que le fait soit par vous attesté.

HORTENSE, à Valentin.

Quand monsieur vous l'a dit.

VALENTIN.

Je n'en ai pas douté :

Mais je suis marié, que voulez-vous, madame ?

Je ne me crois jamais sans consulter ma femme.

HORTENSE.

Bon principe !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, BONNARD et M^{me} SINCLAIR.

BONNARD.

Mon cher, on m'a fait un accueil

Qui doit toucher ton cœur et flatter ton orgueil.

Le Duc à tous mes vœux promet de satisfaire,

En ajoutant, pour toi, que sur certaine affaire

Qui t'inspire, dit-il, un très vif intérêt,

Il jure de garder le plus profond secret.

MADAME SINCLAIR.

Mais moi, ce qu'il m'apprend me chagrine et m'étonne :

Vous refusez, monsieur, la place qu'on vous donne ?

HORTENSE.

Ma mère, il a raison.

DANVILLE.

Et Bonnard doit sentir

Que mon fils sans délai nous force à repartir.

MADAME SINCLAIR, étonnée.

(A Hortense.)

(A Danville.)

J'admire ta sagesse ! est-on plus raisonnable ?

DANVILLE.

Aussi je lui rendrai notre terre agréable :

Quelques petits concerts, deux bals dans la saison,

(A Valentin.)

Tout sera pour le mieux ; qu'en dis-tu, mon garçon ?

Et comment trouves-tu nos châteaux en Espagne ?

VALENTIN.

(A part.)

Superbes. Nous aurons Paris à la campagne.

DANVILLE.

Et mon ami Bonnard, s'il obtient un congé,

Arrive avec sa femme...

HORTENSE, à Bonnard.

Eh ! quoi...

BONNARD, à Danville.

Bien obligé.

De tes réflexions j'ai la tête remplie ;

Épouser aussi tard femme jeune et jolie,

Cela peut réussir, mais ce n'est pas commun.

Tu fus heureux, d'accord ; sur mille on en trouve un.

Quand je touche, Danville, au terme du voyage,

Dans un chemin douteux tu veux que je m'engage ?

Où d'autres ont glissé, je puis faire un faux pas,

Et ton ami Bonnard ne se mariera pas.

FIN DE L'ÉCOLE DES VIEILLARDS.

NOTE.

J'ai trouvé dans la plupart des journaux, qui ont rendu compte de ma comédie, une disposition favorable et un désir de me voir bien faire, dont je ne puis leur témoigner ma reconnaissance qu'en faisant mieux. D'après leurs avis, mon ouvrage a subi quelques modifications. Avant qu'il fût joué, les conseils de mes amis m'avaient déjà fait retrancher quelques passages; je n'en regrette qu'un seul, que je rétablis ici, parcequ'il me semble tenir essentiellement au sujet.

Ces vers faisaient partie du rôle de Danville au cinquième acte.

Écoute-moi, Paris a pour toi mille appas :
Je n'en parlerai point en vieillard qui les fronde,
En mari sermonneur, mais en homme du monde,
En ami; ce séjour, dont l'éclat t'aveuglait,
A la coquetterie ouvre un champ qui lui plaît.
C'est en voulant régner que l'on s'y donne un maître:
On fait plus d'un esclave, et l'on finit par l'être.
Ce nœud formé dans l'ombre échappe rarement
Au scandale public, son dernier châtement;
Et fût-il ignoré, va, le bonheur qu'il donne
Cède au chagrin secret qui toujours l'empoisonne.
Un amant sans espoir est tendre et séduisant;
Mais, dès qu'il est vainqueur, son joug devient pesant.
Il venge tôt ou tard l'époux qu'il déshonore.
Celle qu'il a soumise en édant lutte encore :
Ces combats, ces terreurs, cet éternel besoin
De cacher son penchant, d'écartier un témoin,

L'arrache par degrés aux soins de sa famille;
Elle évite sa mère, elle éloigne sa fille.
Son bonheur domestique est à jamais détruit;
Le remords l'accompagne et la honte la suit;
Elle rougit au nom de la femme infidèle
Qu'un cercle indifférent immole devant elle.
Ainsi, trompant toujours sans pouvoir se tromper,
En vain à son mépris elle veut échapper,
Dans le monde ou chez elle en vain cherche un re-
[fuge,
Et seule avec soi-même elle est avec son juge...
Tu crains peu ce malheur; mais pourquoi l'affronter?
Hortense, épargne-toi le soin de résister.
Plus un cœur est honnête et moins il prend d'alarme;
S'il brave en se jouant un piège qui le charme,
Il en voit les périls quand il vient d'y tomber :
Qui s'expose toujours doit enfin succomber.

VARIANTES.

Page 10, 2^e col., vers 9 :

Je trouverai l'argent... Mais je dineraï mal.

Page 14, scène II, vers 1^{er} :

DANVILLE.

La brillante toilette! et qu'elle est bien ainsi!...

Page 17, 1^{re} col., vers 2 :

Madame, pour fixer votre choix en balance,
Je vois qu'on vous a fait bien peu de violence.
Pourquoi m'avoir déçu par un espoir si doux?
La perte j'en conviens, est légère pour vous.

Page 17, 1^{re} col., vers 18 :

Eh! ne suffit-il pas d'une seule personne
Pour embellir au bal tout ce qui l'environne?
Elle arrive, à sa vue on est moins exigeant,
Et le cœur satisfait rend l'esprit indulgent.
L'amusement succède au dégoût qui m'accable;
L'homme qui m'ennuyait devient un homme aimable.
Elle part, c'en est fait, tout le charme est détruit,
Rien n'est plus à mon gré, je n'entends que du bruit.
Vingt autres, direz-vous, sont aimables et belles...
On l'ignorait, madame; a-t-on des yeux pour elles?
On n'en avait vu qu'une, et, ce moment passé,
Il semble, au vide affreux qu'elle seule a laissé,
Que l'assemblée entière en un instant s'écoule :
On est dans le désert au milieu de la foule.

HORTENSE.

Si je pouvais vous croire, au moins je m'en voudrais;
Mais vous ne doutez pas du plaisir que j'aurais.

Page 17, scène V, vers 6 :

C'est triste : à te parer j'avais pris tant de soin!
Chez soi de tant d'éclat n'avoir qu'un seul témoin!
On eût dit : Quelle est donc cette belle personne
Qui fixe tous les yeux, que la foule environne?
C'est ma fille, monsieur!... chacun de te vanter;
Le ministre à son tour vient me complimenter...
Mais ton mari prononce, alors je me récusé :
Une grand'mère est faible, et son amour l'abuse.

Page 17, 1^{re} col., scène V, après le vers 15 :

Elle vient tout vous voir, elle veut vous connaître;
Mais de la prévenir il serait temps peut-être?

MADAME SINCLAIR.

Non pas, monsieur le Duc, oh! non, je vous en veux
De m'avoir compromise avec de tels aveux.
Une princesse! ô Dieu! ma fille, une princesse!

HORTENSE.

Oui, je sens bien...

MADAME SINCLAIR.

Rester tient de l'impolitesse.

LE DUC, à madame Sinclair.

Et puis je vous prévins que le vieux chevalier
Vous appelle au piquet en combat singulier.
Ah! c'est un beau joueur, un joueur admirable :

Sitôt qu'il est assis on fait cercle à sa table.
C'est l'homme du piquet, enfin, sous le soleil,
Pour les quatre-vingt-dix il n'a pas son pareil.

MADAME SINCLAIR.

J'espère que monsieur me fait l'honneur de croire
Qu'on pourra quelque temps disputer la victoire!

LE DUC.

Il est bien fort.

MADAME SINCLAIR, à Hortense.

Pourtant juge, examine, voi,
C'est pour toi que j'y vais, je n'y vais que pour toi.

Page 17, 2^e col., après le vers 18 :

Qui, perdu dans un bal, promène tristement,
Sous un long frac anglais, son grand air allemand,
Semble de se voir là s'adresser des excuses,
Et ne danse jamais par respect pour les muses;

Page 18, 1^{re} col., scène VI, vers 2 :

A qui?

MADAME SINCLAIR.

C'est à monsieur.

Page 20, scène I, 2^e col., vers 10 :

Hé bien! oui, je conviens qu'en mère de famille
Je devais... Que veux-tu! je t'aime trop, ma fille.

Page 21, 1^{re} col., vers 13 :

Et ce vieux chevalier qu'on nous vantait sans cesse?

Page 21, 2^e col., vers 1^{er} :

Reste; mais j'ai ma part de ton étourderie
Que ton mari le sache, accuse-moi de tout.
Je sais que pour le monde il va blâmer mon goût.
N'importe, sans humeur je m'avouerais coupable;
Mais pour peu qu'il te gronde, ah! je suis intraitable.

Page 22, 1^{re} col., vers 37 :

Moi, votre ami, madame! ah! fier d'un tel partage,
Que je devrais alors m'estimer davantage!
Votre ami! quelle gloire et quel charme à-la-fois
D'en mériter le titre et d'en avoir les droits!
Respectable union, attachement sincère;
Lien durable et pur que l'estime resserre!
Ah! loin d'un monde vain où je ris sans plaisir,
Où je flotte incertain de désir en désir,

Page 26, scène II, 2^e col., vers 18 :

Au reste, c'est un bruit! visite sur visite.
Chacun nous fait la cour, chacun nous félicite,
Vous vante, et dit tout haut que de tous les époux
Passés, présents, futurs, le plus heureux, c'est vous.

Page 28, 1^{re} col., vers 8 :

Tes rêves orgueilleux s'en iront avec lui.

Page 28, 1^{re} col., vers 13 :

Tu chéris au Marais ton pacifique asile,

